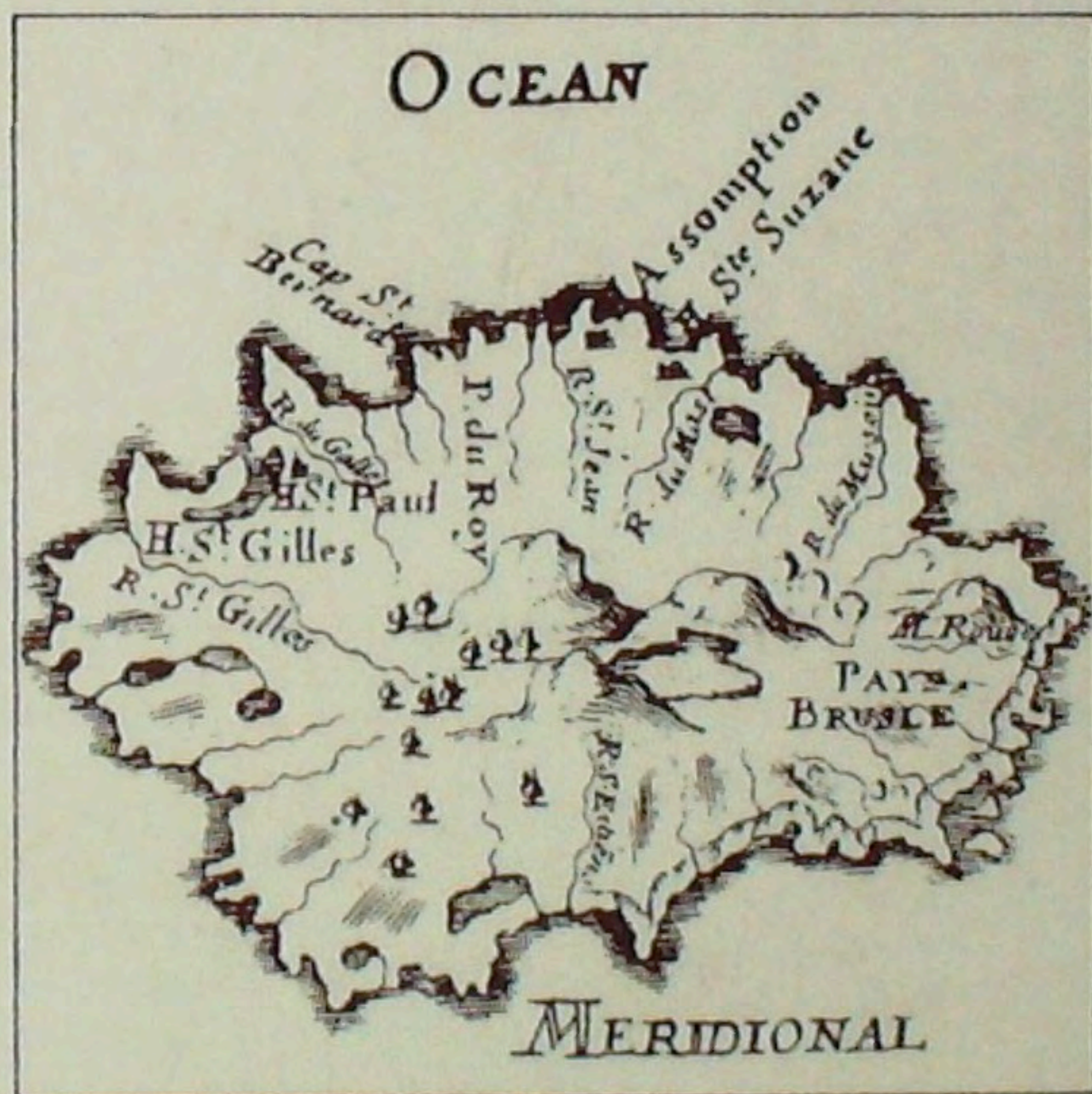


ACTION
107
108
POÉ
TIQUE

FON N'KÉZÈR
LARÉNIION



POÈTES

DE LA RÉUNION

Edward Dorn - Giorgi Bassani
Carlo Pasi - Ralph Grüneberger
Jérôme Rothemberg - **Jean-Joseph**
Rabéarivelo

107-108

action poétique

rue J.-Mermoz, Rés. La Fontaine-au-Bois, n° 2, 77210 Avon.

publié avec le concours du Centre National des Lettres

Ce numéro a été réalisé par Axel Gauvin avec l'aide d'Henri Deluy et du Comité pour la Culture du Conseil Régional de la Réunion.

A PARAÎTRE

Le Sonnet en France — Poètes en U.R.S.S. — Futurisme portugais.

REDACTEUR EN CHEF : Henri Deluy.

COMITE DE REDACTION : Claude Adelen, Jean-Pierre Balpe, Yves Boudier, Martine Broda, Henri Deluy, Jean-Charles Depaule, Charles Dobzynski, Marie Etienne, Gil Jouanard, Alain Lance, Pierre Lartigue, Lionel Ray, Maurice Regnaut, Jacques Roubaud, Bernard Vargaftig.

SECRETARIAT GENERAL : Jean-Pierre Balpe.

COUVERTURE : Conception Jordi Vidal et Pierre Delvincourt.

DIFFUSION : A partir du n° 80 : Distique, 17, rue Hoche - 92240 Malakoff -
Numéros antérieurs au n° 80 : directement à la revue.

ABONNEMENT : France : 4 numéros : 160 F — Etranger : 250 F
France : 8 numéros : 290 F — Etranger : 450 F
(Voir bulletin d'abonnement en fin de numéro.)

C.C.P. Paris 4294-55 - Action poétique.

Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés

Gérant responsable : Henri Deluy
I.S.B.N. : 2-85463-07-3

Dépôt légal : 2^e trimestre 1987
N° Commission paritaire : 56995

Imp. Le Castellum - 30000 Nîmes

POETES DE LA REUNION

Ouverture : <i>Henri Deluy</i>	3
Poèmes : <i>Jean-Joseph Rabéarivelo</i>	5
Au creux de l'océan indien... : <i>Christian Barat</i>	13
La poésie à La Réunion... : <i>Carpanin Marimoutou</i>	15
Oiseaux	20
Le « Grand décalogue malabar »	21
Vision et division... : <i>Pierre Cellier</i>	23
« Les aptitudes ethniques »	27
« Miracle de la race »	28
Des noms d'arbres, de plantes, de bois, de fruits	29

POEMES, EN FRANÇAIS

Poèmes : <i>Jean Albany</i>	31
Montage-poème pour Boris : <i>Agathe Cristov Gengis Khan</i>	36
Poèmes : <i>Boris Gamaleya</i>	37
Olographe : <i>Jean Henri Azema</i>	47
Terroir : <i>Gilbert Aubry</i>	52
Beaux visages cafrines... : <i>Alain Lorraine</i>	56
Le bon dieu est-il mort ? : <i>Jeanne Brézé</i>	60
Ti-Jean on dit que : <i>Jean-François Sam-Long</i>	62
Sa robe à la main : <i>Claire Karm</i>	64
Jamaïque jamaïque : <i>Riel Debars</i>	68
Trois poèmes : <i>Julienne Salvat</i>	71
La nuit de juin... : <i>Madeleine Malet</i>	74
Poèmes : <i>Jean Luc Payet</i>	75
Un vocabulaire « poétique »... : <i>Axel Gauvin</i>	77

KREOL

Kréol : <i>Axel Gauvin</i>	78
Cent et quelques mots-clés : <i>A.G.</i>	81

POEMES, EN CREOLE

Commandeur... : <i>Jean Albany</i>	84
Katorz ziliet : <i>Anne Cheynet</i>	89
Zinzin... : <i>Gilbert Aubry</i>	91
Romans : <i>Axel Gauvin</i>	93
Kozman : <i>Carpanin Marimoutou</i>	96
Déyèr : <i>Patrice Treuthard</i>	101
Gaoué : <i>Alain Armand</i>	103
O selinbinlontien : <i>Daniel Honoré</i>	104
In sor : <i>Roger Theodora</i>	105

TEXTES DE CHANSONS, EN CREOLE

Segas et maloyas : <i>A.G.</i>	109
Maloyas : <i>Daniel Hoareau</i>	111
Romans : <i>Alain Peters</i>	116
Zero calbasse : <i>Jacqueline Farreyrol</i>	120
Ral si ton koukoun : <i>Bernard Payet</i>	122
Kongne : <i>Ti-Fred</i>	124
Patri : <i>Gilbert Pounia</i>	126

TRADUCTIONS

Devinettes, proverbes, locutions : <i>A.G.</i>	127
Quatorze juillet : <i>Anne Cheynet</i>	141
Romances : <i>Axel Gauvin</i>	142
Mots : <i>Carpanin Marimoutou</i>	145
Derrière : <i>Patrice Treuthard</i>	150
Gaouée : <i>Alain Armand</i>	152
O selinbinlintien : <i>Daniel Honoré</i>	153
Sortilège : <i>Roger Théodora</i>	154
Maloyas : <i>Daniel Hoareau</i>	157
Vavang : <i>Alain Peters</i>	162
Tire sur ton mégot : <i>Bernard Payet</i>	165
Cogne : <i>Ti-Fred</i>	166
Patrie : <i>Gilbert Pounia</i>	168
Boris Gamaleya : <i>H.D.</i>	169
Notices bio-bibliographiques	171
Éléments de disco-bibliographies	174

POEMES

Exit l'Idaho : <i>Edward Dorn</i>	183
Sang Viennois : <i>Jérôme Rothenberg</i>	199
Poèmes : <i>Ralph Grüneberger</i>	204
Le secret du jour : <i>Giorgio Bassani</i>	206
Discordances : <i>Carlo Pasi</i>	212
Allée de poivriers... : <i>Emmanuel Hocquard</i>	217
Passages des quipos : <i>Armand Rapoport</i>	219
Poèmes : <i>Jean-Pierre Balpe</i>	227
Six poèmes : <i>Gil Jouanard</i>	230
Décembre : <i>Jean-Michel Maulpoix</i>	233
Poèmes : <i>Claude Ernoult</i>	236
Sacrificielles : <i>Anne Mesliand</i>	238
Versant des cendres : <i>Eric Maclos</i>	240
Brefs westerns niveaux : <i>Michel Mourot</i>	242
Notes. Informations. Editions. Revues	246
Cari de poulet : <i>H.D.</i>	

OUVERTURE

Jean-Joseph Rabéarivelo s'est donné la mort à Madagascar, le 22 juin 1937. Il y a cinquante ans. Il était un grand poète de langue française. Il faisait partie de cette génération des poètes « de la négritude » à laquelle nous devons la révélation d'œuvres comme celle d'Aimé Césaire et dont Léopold Sedar Senghor, en 1948, s'est fait l'anthologiste.

Ouvrir ce numéro par un choix de poèmes de Rabéarivelo est donc pour nous un rappel contre l'oubli, et, peut-être la censure, à l'heure où la République Malgache célèbre son poète. Mais aussi : il ne pouvait y avoir de meilleure avance pour ces poètes de l'île de la Réunion que nous présentons ici. Les attaches, les relations, les affinités entre les deux îles de l'Océan Indien, la grande et la petite, sont nombreuses. Cette ouverture est également manière de mettre en valeur une « première », avec une constatation. Une « première » : les poètes nouveaux de La Réunion, n'ont jamais, sauf erreur, été donnés à lire dans leur ensemble au public européen. Dans leur ensemble et sa complexité : nous donnons des poèmes dans les deux langues, la française et la créole. Avec les éléments d'approche que la situation commande. Les problèmes étaient multiples. Nous sommes allés de l'avant. Car aucune des difficultés rencontrées ne nous est apparue dirimante. La réflexion n'est pas le renoncement. Il nous faut cependant, souligner qu'un tel travail (rencontrer les poètes, rassembler les textes, les choisir, en traduire, en organiser la présentation, etc...), mené à bien en quelques mois, mais à 10.000 kilomètres du lieu de nos attaches a pu mettre à mal quelque aspect de l'entreprise. Le lecteur averti, ou informé, trouvera, peut-être, une bêtise, un manque, une faute. Qu'il veuille bien nous en excuser.

Une constatation : aucun poète de La Réunion n'est signalé parmi ceux « de la négritude », dans les années 30/40, ni, plus largement, parmi les poètes d'expression française vivant à l'époque. La « modernité » est un phénomène récent à La Réunion. Mais il est aujourd'hui éclatant.

Le lecteur, comme nous, sera parfois étonné, il pourra même ne pas éprouver l'impression de nouveauté attendue : ces textes sont à lire dans leurs liens mais aussi dans leur autonomie par rapport à notre tradition et à notre propre actualité en ce domaine. De même, le patrimoine en poésie, à La Réunion, ne se réduit pas à ce qu'il participe du notre.

La langue créole est en danger, chacun le sait. Nous voulons pour notre part réaffirmer ceci : une langue qui disparaît est une perte, un appauvrissement pour tous. Nous souhaitons vivement que le créole puisse se déployer. Certains des poèmes ou des textes de chansons, ici publiés, montrent jusqu'où cette langue peut aller : au plus profond, au plus loin.

On s'étonnera, peut-être, de trouver ici des textes de chansons. Ils sont donnés pour tel. Dans le contexte réunionnais, ils sont intimement unis à l'écriture de poésie en langue créole. On s'étonnera aussi, peut-être, de ne pas lire la traduction de tous les textes en créole. Nous avons suivi notre règle de conduite : adaptations lorsque nous le pouvons, traductions informatives avec notes, dans certains cas, glossaire pour la lecture des autres. On pourra suivre, sur quelques pages, nos efforts pour aboutir à un poème en français.

« A. P. » a choisi, en dernière instance, les textes proposés. En essayant de trouver un équilibre entre l'écho sur place, la représentativité, et nos conceptions, nos goûts.

Pour les notices bio-bibliographiques, nous avons fait au mieux avec les informations recueillies.

Jacques de Bonis nous a fait connaître Axel Gauvin. A lui, nos remerciements, mais comment remercier Axel ? Sans lui, ce numéro ne serait pas. Merci à toutes celles, à tous ceux qui nous ont aidés, sans lesquels notre tentative était vouée à l'échec.

Merci à Madame Albany qui nous a permis d'utiliser des dessins de Jean Albany (tous ceux qui illustrent ce n°, sauf celui des musiciens).

Par-delà les difficultés, ce n° s'est composé dans la joie. Nos lecteurs, nous en sommes certains, partageront notre plaisir. Et notre curiosité.

POEMES

LIRE

Ne faites pas de bruit, ne parlez pas :
vont explorer une forêt les yeux, le cœur,
l'esprit, les songes...

Forêt secrète bien que palpable :
forêt.

Forêt bruissant de silence,
Forêt où s'est évadé l'oiseau à prendre au piège,
l'oiseau à prendre au piège qu'on fera chanter
ou qu'on fera pleurer.

A qui l'on fera chanter, à qui l'on fera pleurer
le lieu de son éclosion.

Forêt. Oiseau.
Forêt secrète, oiseau caché
dans vos mains.

FRUITS

Tu peux choisir
entre les fruits de la saison parfumée ;
mais voici ce que je te propose :
deux mangues dodues
où tu pourras têter le soleil qui s'y est fondu.
Que prendras-tu ?
Est-ce celle-ci qui est aussi double et ferme
que des seins de jeunes filles,
et qui est acide ?

Ou celle-là qui est pulpeuse et douce comme un gâteau de miel ?
L'une ne sera que violentes délices,
mais n'aura pas de postérité,
et sera étouffée par les herbes.
L'autre,
source jaillissant de rocher,
rafraîchira ta gorge
puis deviendra voûte bruissante dans ta cour,
et ceux qui viendront y cueilleront des éclats de soleil.

IMAGES LUNAIRES

Clair de lune, clair de lune - et après ?
Ne bois pas trop le lait qui fuit
du pis de cette chienne sauvage et borgne
qui aboie dans les ruines du ciel
comme pour appeler du fond du désert de la nuit
son innombrable progéniture
dont s'ouvrent les yeux en myriades d'étoiles.

Clair de lune, clair de lune - et après ?
Le vent lui-même est laiteux
qui ébranle les ombres sculptées
sur le sol
et augmente le nombre des âmes
visibles de toutes les choses
qui semblent fuir l'aboiement silencieux
mais résonnant partout.

Clair de lune, clair de lune - et après ?

Vois-tu ces oiseaux pacifiques
qui grandissent au cœur du paysage fantomatique ?
Ils paissent l'ombre,
ils picorent la nuit.

De quoi donc leur jabot sera-t-il rempli
lorsque deviendront des chants dans le leur
les épis de riz et de maïs
ravis pas les coqs ?

Clair de lune, clair de lune - et après ?

Moi, je ne suis plus assez jeune
pour chercher une sœur lunaire dehors
après les rondes enfantines :
je tiendrai mes enfants dans mes bras jusqu'à ce qu'ils s'endorment,
et il est des livres que je lirai avec ma femme
jusqu'à ce que la lune change
et devienne pour nous elle-même
en l'attente de l'aube
qui nous surprendra aux rives du sommeil.

AUTRE NAISSANCE DU JOUR

On ne sait si c'est de l'Est ou de l'Ouest
qu'est venu le premier appel ;
mais maintenant,
dans leurs huttes transpercées par les étoiles
et les autres sagaies des ténèbres,
les coqs se dénombrent,
soufflent dans les conques marines
et se répondent de partout
jusqu'au retour de celui qui est allé dormir dans l'océan
et jusqu'à l'ascension de l'alouette
qui va à sa rencontre avec des chants
imbus de rosée.

HAUTE FUTAIE

Je ne viens pas pour saccager les fruits
que tu tends, sur tes cimes inaccessibles,
au peuple des étoiles et à la tribu des vents,
non plus pour arracher tes fleurs que je n'ai jamais vues,
dans le but de m'en vêtir ou d'en cacher quelque honte que j'ignore,
moi, l'enfant des collines arides.

Mais je me suis soudain souvenu dans mon dernier sommeil
qu'était toujours amarrée avec les lianes de la nuit
la vieille pirogue des fables
qui tous les jours faisait passer mon enfance
des rives du soir aux rives du matin,
du cap de la lune au cap du soleil.

Je l'ai ramée, et me voici en ton cœur, ô montagne végétale !
Me voici venu pour interroger ton silence absolu,
pour chercher le lieu où les vents éclosent
avant d'ouvrir des ailes trouées chez nous -
trouées par le filet immense des déserts
et par les pièges des villes habitées.

Qu'entends-je ? que vois-je, ô haute futaie ?
Voici des sons perdus qui se retrouvent et qui se perdent de nouveau
comme des fleuves souterrains
passés par d'énormes oiseaux aveugles
qu'emporte le courant rapide
pour être ensevelis sous la vase.

C'est ta respiration, ta respiration profonde
et déjà pénible comme celle d'un vieillard
qui gravit la côte de ses souvenirs
tout en descendant la pente des jours qui vont tarir.
Ta respiration, et celle de tes oiseaux innombrables,
et celle de tes branches broutées par tout un monde apocalyptique.

Mais que puis-je voir dans ta nuit sans couleur,
dans ta nuit plus éternelle que la mort des vertueux
et que la vie des misérables,
ô grotte de feuilles dont une issue se trouve peut-être au bord des mers
et l'autre dans l'abîme de l'horizon,
ô toi qui es pareille à un arc-en-ciel reliant deux continents ?

Je ne verrai que le soleil qui se débat,
- comme un sanglier sagayé dans les buissons de l'azur -
sanglier de lumière pris dans les rets puissants
que tu tends au milieu de fruits mûrs et de fleurs durables,
là-haut, là-bas, à l'extrême limite
où le génie de la terre et la force de l'arbre peuvent se rencontrer.

Mais, plus tard, bien que des jours aussi innombrables
que tes feuilles successives soient déjà tombées dans l'éternité
bien que les nuits septuples aient plus de sept fois épaissi la nuit du temps,
tant que je pourrai cueillir les matins en fleurs
au bout de la tige brisée des soirs,
je garderai toujours le souvenir de ton silence et de ta clarté étranges.

Ils seront comme des galets projetés sur le sable
et ramassés par un vieux marin
qui les emporte chez lui et les place près de la coque
d'une minuscule pirogue à balancier
achetée dans une île lointaine que le rêve seul habite,
mais où des cabanes bordent la mer.

Ils seront plutôt comme des billes d'ébène,
de bois de rose ou d'autre essence précieuse
que je mettrai sur ma table
où ton souvenir les sculptera patiemment
pour en faire des fétiches aux yeux de verre,
des fétiches silencieux au milieu de mes livres.

TRADUIT DE LA NUIT

2

Quel rat invisible,
Venu des murs de la nuit,
Grignote le gâteau lacté de la lune ?
Demain matin,
Quand il se sera enfui,
Il aura là des traces de dents sanglantes.

Demain matin,
Ceux qui se seront enivrés toute la nuit
Et ceux qui sortiront du jeu,
En regardant la lune,
Balbutieront ainsi :
« A qui est cette pièce de quat'sous
Qui roule sur la table verte ? »
« Ah ! ajoutera l'un d'eux,
L'ami avait tout perdu
Et s'est tué ! »

Et tous ricaneront
Et, titubant, tomberont.
La lune, elle, ne sera plus là :
Le rat l'aura emportée dans son trou.

Lente
 comme une vache boiteuse
 ou comme un taureau puissant
 aux quatre jarrets coupés,
 une grosse araignée noire sort de la terre
 et grimpe sur les murs
 puis s'arc-boute péniblement au-dessus des arbres,

Jette des fils qu'emporte le vent,
 tisse une toile qui touche au ciel,
 et tend des rets à travers l'azur.

Où sont les oiseaux multicolores ?
 Où sont les chantres du soleil ?
 - Les lueurs jaillies de leurs yeux morts de sommeil
 dans leurs escarpolettes de lianes,
 font revivre leurs songes et leurs résonances
 en cette évanescence de lucioles
 qui devient une cohorte d'étoiles
 pour déjouer l'arachnéenne embûche
 que déchireront les cornes d'un veau bondissant.

Pour quels fruits, pour quelles grappes
 tombés dans l'herbe
 et cachés par les ramilles ?

Pour quelles gemmes taillées
 confondues avec les cailloux
 couverts de brume épaisse ?

Entre des mains calleuses
 et rudes comme du pain
 dévoré par le soleil,
 des mains faites de doigts palmés
 sans couleurs,
 voici des myriades de torches
 à la recherche de ce qui fut perdu
 sur la terre
 et qui germe au milieu de la prairie de chiendents
 qu'est devenu tout ce que peut embrasser le regard.

Lames d'eau, verres étincelants
- lunettes pour myope ou pour presbyte ? -
velours de prunelles
lisse comme le cuir blanc des lis
et plus fragile qu'ongle d'enfant.

Les vents naissent au-delà des montagnes
et glissent jusqu'ici où dorment les plantes
qu'ils saccagent puis abandonnent.

Elan de lumière à leur poursuite
jusqu'au désert sidéral
jonché de lames d'eau, de verres
et de velours de prunelles
luisant silencieusement
et indiquant une route herbeuse
entre-coupée de fleuve caillouteux,
à cette lune borgne
qui y chancelle
et qu'égarerait le moindre tremblement de ses cils.





Ce croquis, non daté, de Grimaud semble illustrer parfaitement une notation de Billiard : «Les noirs prennent plaisir à porter le palanquin... ils s'entraiment par des chansons et par le tam-tam dont le cortège doit toujours être accompagné» (Voyage aux colonies orientales), Paris 1822. (A)

Au creux de l'Océan Indien, à des centaines d'encablures de Madagascar, de Maurice et de Rodrigues, La Réunion, île volcan, île des alizés toujours et des cyclones parfois, île aux montagnes fascinantes, île d'orchidées et de bois de couleurs, abrite un peuple arc-en-ciel.

Les Réunionnais et les Réunionnaises qui forment ce peuple créole enraciné en terre volcanique et corallienne sont, en plus de trois siècles d'histoire, depuis le temps des voiliers où l'île était déserte à celui des avions à réaction et d'une population qui dépasse le demi million, le résultat de l'immigration ininterrompue d'hommes et de femmes d'origines et de cultures diverses. Des mutations importantes telles que le passage de la monoculture du café à celle de la canne à sucre qui marquent l'histoire de l'île qui passe de l'état de grenier à celui de dépendance alimentaire dans le même temps que des événements tels que l'indépendance qui ponctuent l'histoire des pays foyers, rythment cette immigration. On peut citer pour l'essentiel des arrivées :

- Les Malgaches qui viennent dans l'île à la barre du jour de son peuplement.*
- Les Africains qui arrivent lorsque la culture du café prend son essor au dix-huitième siècle, de la côte orientale d'Afrique en particulier, de Zanzibar et de la Côte Mozambique.*
- Les Français qui au début viennent surtout de la Bretagne, de Normandie et de l'île de France et, depuis la départementalisation arrivent de tous les points de l'hexagone ou d'ailleurs.*
- Les Indiens du Bengale et surtout de Tamilnad venus en masse après l'abolition de l'esclavage en 1848.*
- Les Indiens gujerati arrivant de Bombay, de Surat et de Broach.*
- Les Chinois hakkas natifs pour la plupart de Shinnen et de Mo Yen ou cantonnais de Nam Hoy et Soun-Tac.*

Les immigrants et leurs descendants sont soumis à des degrés divers à trois grandes influences qui leurs offrent des modèles de référence et marquent les systèmes d'idées et de valeurs qui guident leurs actions quotidiennes : l'assimilation et/ou la modernité, la volonté de sauvegarder ou d'enrichir l'héritage culturel d'origine, le métissage.

L'assimilation par la langue et la culture françaises, réputées « universelles », impose une intégration toujours plus poussée à l'espace social, économique et culturel de l'hexagone français et au-delà au monde occidental ; elle fait bénéficier l'insulaire d'une ouverture sur le monde extérieur dans le même temps qu'elle lui impose les monopoles de divers moyens de communication et des modèles de consommation. Cette assimilation institutionnalisée depuis la départementalisation peut se confondre aujourd'hui avec la modernité qui s'empare des sociétés à travers le monde entier.

Tout immigrant est porteur de la culture de son pays d'origine et essaie naturellement d'en sauvegarder le maximum voire d'enrichir cet héritage lorsque le contact avec la source est à nouveau possible. Cette volonté de sauvegarder ou d'enrichir l'héritage linguistique et culturel non européen, provenant de l'Inde, de la Chine ou d'ailleurs, perçue par les uns comme un nécessaire retour aux sources peut être perçue par les autres comme une force centrifuge qui risque de mener au communalisme.

La coexistence dans le même espace insulaire de migrants de diverses origines a pour conséquence un métissage biologique, linguistique et culturel incontournable que l'on peut définir comme étant la créolisation. L'une des images employées pour caractériser cette créolisation est celle du zambrokal, plat réunionnais où cuisent ensemble riz, viande et grains et où chaque élément s'est, au cours de la cuisson commune, imprégné des autres tout en gardant une certaine particularité. Cette zambrokalisaiton a produit entre autres éléments originaux un parler et une culture créoles. Ce parler et cette culture donnent aux uns une identité originale alors qu'elle engendre chez d'autres le fantasme du ghetto culturel. Certains considèrent le parler créole comme un aimable gazouillis plein de miaulements veloutés voire plein d'images, d'autres n'en retiennent que les expressions à l'aune d'une subjectivité grossière. La majorité des détracteurs la jugent coupable de tous les maux et, allant jusqu'à s'en servir comme alibi pour masquer les imperfections du système scolaire, estiment qu'il faudrait l'extirper, comme cet inspecteur primaire de 1970 qui déclarait : « il faut fusiller le créole ». A l'opposé une minorité lui accorde un statut de langue. La culture créole est elle aussi vécue et reconnue avec plus ou moins de bonheur, les uns se plaignant de la pauvreté de ce qu'ils appellent folklore, d'autres la vivant sans se poser trop de questions ou la défendent avec passion.

Voir dans l'éventail aux mille et un traits et couleurs de la société réunionnaise d'aujourd'hui des communautés voire des ethnies est un piège dans lequel tombent facilement ceux qui choisissent d'en faire une approche quantitative. Les classifications qu'ils proposent font en général fi du métissage et les chiffres qu'ils avancent pour dénombrer leurs catégories relèvent de l'estimation voire de l'imagination. Le Réunionnais d'aujourd'hui n'est pas réductible à une catégorie qui le différencie totalement de l'autre et ne peut être caractérisé par son appartenance à une culture ou à un groupe uniques. En fonction de la manière dont il se définit ou dont les autres le définissent, par rapport à son apparence physique, à son âge, son sexe, son statut social et économique, sa maîtrise de telle ou telle variété de langue, et surtout en fonction de son héritage culturel propre, chaque Réunionnais(e) soumis(e) à des degrés divers à l'assimilation, au retour aux sources et aux métissages, choisit son style de vie et ses attitudes à l'égard des autres, agit en l'ici et maintenant de telle ou telle situation sociale en substancialisant avec plus ou moins de bonheur l'un ou l'autre des modèles que lui offre une société multiculturelle.

L'expression de la complexité de ces systèmes de valeurs intériorisés et réinterprétés par chacun(e) est lisible dans ces signes extérieurs que nous livrent les pratiques religieuses, les langues, les musiques, les chansons et les danses, l'architecture monumentale ou domestique ou encore la cuisine, entre autres et par excellence la poésie, genre dominant dans la littérature réunionnaise, genre dans lequel on peut déceler la quête de soi dans un monde en mutation accélérée.

LA POESIE A LA REUNION DE SES ORIGINES A AUJOURD'HUI

1) POUR DELIMITER UN TERRITOIRE.

— L'un des clichés obligés dans tout discours officiel ou institutionnel sur la Réunion en fait « l'île des poètes ». C'est même l'un des arguments - outre le soleil et le sourire créoles - utilisés par ceux qui ont pour mission de vendre l'île aux touristes à la recherche d'exotisme et de paradis tropical. L'ancien directeur du tourisme a d'ailleurs édité une anthologie sous ce titre. Assurément la notion participe du mythe créole développé par toute une littérature exotique ou de voyages, construisant cet espace idéal où l'homme se retrouverait innocent et pur dans un paradis à sa mesure. Mais le mythe a la vie dure, et sa survivance est significative d'un désir - compensatoire - d'inscrire sur la scène littéraire de l'Autre un paysage et ses chanteurs.

— Parler de « l'île des poètes » revient tout d'abord à souligner un manque, manque du roman essentiellement. A de rares exceptions près - Marius-Ary Leblond et le roman colonial - la Réunion n'a pas produit de romanciers. Il revient aux sociologues de la culture d'analyser cette absence, et du même coup ce report du désir d'écrire sur la poésie. Relevons quant à nous ce massif poétique dans le champ littéraire de la Réunion.

— Le « des » est par ailleurs ambigu. Dans une première acception, « l'île des poètes » serait l'île pour les poètes, le thème essentiel de tout écrit poétique, ou le thème idéal. Et l'on appellera à la rescousse Leconte de Lisle ou Baudelaire. Il va sans dire que ceux qui font du paysage réunionnais le thème indépassable de la poésie sont ceux là même pour qui l'île ne saurait être qu'une carte postale, le support du désir exotique revendiqué et assumé... Dans une seconde acception, l'île serait celle où vivent les poètes, la matrice des génies, et l'on invoquera alors Parny, Leconte de Lisle (qui décidément sert à tout), Dièrx sacré « prince des poètes » à la mort de Mallarmé... Comme s'il fallait compenser à tout prix l'isolement et l'éloignement par la transformation de la périphérie en centre, la misère de la poésie par l'incantation de ceux qui partent.

— Et l'on se trouve là devant un autre problème qu'aucune fulgurance poétique ne résoud. Ceux qui justifient aux yeux des marchands de tourisme le vocable « île des poètes », sont-ils des poètes réunionnais ? Autrement dit, cela a-t-il un sens de parler de poésie réunionnaise ? Les éditeurs du présent numéro titrent prudemment « Poètes de la Réunion » ; ce qui permet de jouer à la fois sur l'origine et le thème et de laisser ouvert tout le champ des polémiques à venir. Il n'est pas question d'inscrire la poésie dans l'identité, mais on peut toujours se demander si le qualificatif « réunionnaise » dans une possible « poésie réunionnaise » renvoie aux auteurs, aux lecteurs, au thème, ou à une possible interaction de ces trois éléments.

— Quoi qu'il en soit, il faut signaler que le débat existe entre poésie régionale et poésie spécifique, et que pendant longtemps la poésie à la Réunion s'est définie soit comme une sur-poésie française (elle était la gardienne des valeurs poétiques), soit comme une sous-poésie française (elle essayait d'imiter le plus fidèlement possible, avec retard, les modèles littéraires parisiens), dans les deux cas elle revendiquait sa place de province poétique, vivant son bovarysme jusqu'au délire. Et il n'est pas sûr que la modernité poétique à la Réunion échappe à cet ancien débat.

II) LES POETES DE LA REUNION DE BERTIN A ALBANY.

— Dans son anthologie publiée en 1966 chez Seghers, *Les poètes de l'île Bourbon*, Hippolyte Foucque réunissait « parmi les pièces que leur île natale a inspirées aux meilleurs poètes de Bourbon, celles qui ont paru les plus évocatrices de ses beautés naturelles et de l'atmosphère coloniale de naguère ». Ce qui caractérise en effet la poésie produite à la Réunion jusqu'en 1951, date de la publication de *Zamal* de Jean Albany, c'est - mis à part les grands auteurs qui produisent sur la scène parisienne - une littérature assez misérable, exotique et coloniale, dont le thème obligé et presque unique, modulé en fonction des écoles dont les écrivains se revendiquent avec quelques générations de retard à chaque fois, est la splendeur de la nature tropicale et les vertus de l'âme créole loin de la mère patrie, porteuse malgré tout de ce que les romanciers Marius-Ary Leblond appelleront « le miracle de la race ». Le tome 7 de *l'Encyclopédie de la Réunion* fait une recension assez complète de ces poètes « sous contrôle », pour qui trop souvent « l'exercice de la poésie paraît la manifestation indispensable de la culture et du bel esprit » (*Encyclopédie de la Réunion* t 7 p 72). Nous citerons E. Azema (1776-1851), E. Dayot (1810-1852), A. Vinson, L. Ozoux (1869-1935), A. Cazamian (1876-1944), R. Barquisseau (1888-1961), R. Nativel (1897-1958), Anne-Marie Gaudin de la Grange (1902-1943).

— A côté de ces poètes peu connus ou méconnus, se dressent des figures majeures de la littérature réunionnaise du 18^e et 19^e siècles. Là encore, on pourra se demander si leur importance n'est pas liée au fait qu'ils ont été reconnus sur la scène littéraire parisienne, mais il est indéniable que ces noms sont les phares qui balisent le territoire. Ce qui caractérise ces écrivains, c'est qu'ils n'ont guère vécu dans l'île, l'ayant quittée dès l'enfance pour poursuivre des études. Leur œuvre parle assez peu de la Réunion (ou de Bourbon) quoi qu'en dise H. Foucque qui veut à tout prix en faire les chantres nostalgiques du paradis perdu : « ... Repliés sur eux-mêmes, ces Ulysses gardent au cœur l'amour et l'image de l'Ithaque natale. Au cours des années, cette image se purifie, s'idéalise ; les souvenirs pénibles s'estompent ou s'effacent ; il ne reste au fond d'eux-mêmes, que la vision à jamais lumineuse et fleurie d'un « paradis perdu » où le poète projette désormais tous ses rêves déçus, toutes les joies qui lui furent refusées, tout le bonheur auquel le cœur ne veut pas encore renoncer... »

H. Foucque arrive ainsi à faire d'eux des représentants d'une poésie exotique et coloniale, alors que leurs rares textes parlant de l'île sont au contraire des dénonciations plus ou moins véhémentes du mode de vie créole, de l'esclavage, de la misère humaine. C'est le cas de Bertin (1752-1790), mais surtout de Parny (1753-1814) dont les *chansons madécasses* (1787) critiqueront insolemment la colonisation. Les trois grandes figures du 19^e siècle seront Lacaussade (1817-1897) secrétaire de Sainte-Beuve, qui défendra une poésie romantiquement « engagée » dans *Salaziennes* (1839) et *Poèmes et Paysages* dont les notes con-

tiennent ces phrases : « Né sur une terre où l'esclavage a subsisté jusqu'en 1848 il n'eût pas été possible à l'auteur de ces poèmes de s'abstraire complètement du milieu social où s'est écoulée son enfance et une partie de son adolescence. Bien que créole d'origine et d'affections, il s'est toujours senti une répulsion innée par ce fait antichrétien qui a nom l'esclavage. Ses aversions natives pour ce meurtre moral et pour tous les préjugés qui en sont la conséquence fatale, ont maintes fois demandé leur expression à la poésie... ». A côté de Lacaussade, notons les noms de Léon Dierx (1838-1910), et bien entendu Leconte de Lisle qui partage avec Parny la « gloire » d'être entré à l'Académie Française.

— Parallèlement à la poésie de ces écrivains illustres ou méconnus se développe dès le 19^e siècle une littérature en créole dont les représentants sont L. Héry, A. Vinson, E. Tourette, Céliimène, G. Fourcade. Ce qui caractérise ces écrits en créole, c'est leur aspect parodique, la langue créole étant ainsi exhibée à des fins de pittoresque, d'exotisme, de moquerie... comme l'écrit Alain Armand dans son anthologie de la *littérature réunionnaise d'expression créole* (l'Harmattan, 1983), « cette première période de la littérature réunionnaise d'expression créole peut être l'ère de la créolophilie [...] l'utilisation du créole est caractérisée par une subordination au français et ne répond ainsi qu'à des fins exotiques. L'acte littéraire s'inscrit donc dans une structure socio-culturelle dont le pilier est constitué par la langue et la culture française : le créole n'y a qu'une petite place, une place équivalente à celle du (bon) Noir, celle dont elle hérite d'un processus de minoration ».

III) LES POETES CONTEMPORAINS.

— Les spécialistes de la poésie réunionnaise ont proposé un découpage thématique de la production, découpage qui varie selon les critiques. D.R. Roche retient cinq grands courants :

- Le courant traditionaliste, qui se caractérise par « des œuvres de facture classique et dont les contenus renvoient à une vision idyllique de l'île. » Les représentants en sont R. Barquisseau, L. Ozoux, Frère Didier, Violette de Bourbon...
- Le courant « créolie » animé par G. Aubry et J.F. Sam-Long, courant unanimiste qui propose de « lire ensemble l'inclinaison de la Croix du Sud sur la Houle indienne, [de] recueillir les héritages culturels venus des quatre horizons [de] remplir nos yeux des mêmes paysages et des mêmes saisons... » Pour voyager « solidaires en quête d'un même port... » (préface à *Poésie réunionnaise 1900-1980*)
- Le courant de gauche
- Le courant populiste

- Un courant hors des courants qui regroupe « les œuvres dont la valeur littéraire peut être retenue avant tout cautionnement (qui n'est pas exclu) de l'une ou l'autre des finalités que nous avons examinées » (*Encyclopédie de la Réunion* t 7 p 123).

Alain Armand, quant à lui, retient trois courants :

- poésie exotique, folklorique et amoureuse
- poésie de recherche de l'identité
- poésie de la révolte

la différence entre les deux derniers courants serait l'opposition entre une poésie d'exploration du passé et une poésie d'élucidation du réel ici et maintenant.

Enfin, Michel Beniamino propose une distinction entre une poésie moniste et une poésie dualiste, la seconde insistant sur l'opposition des valeurs tandis que la première vise à les unifier. (Communication au 5^e colloque international des études créoles. 1986)

Ces trois exemples suffisent à montrer la difficulté qu'il y a à faire une présentation de la poésie réunionnaise contemporaine. Dans un souci de simplification, nous avons retenu le critère de la langue. Nous proposons de situer les poètes dans leur relation à la langue, en présentant dans un premier temps ceux qui relèveraient de la « francophonie » c'est à dire qui écriraient, selon la formule d'Antoine Raybaud, dans une langue qu'une autre langue (ou culture) travaille, qui ouvre sur une autre scène, et, dans un second temps, ceux qui relèveraient de la créolophonie, qui écriraient en créole, mais un créole lui aussi travaillé par une autre langue, à la recherche même de la langue. Il va de soi que de nombreux poètes se situent à la jointure des deux ensembles.

— Celui qui est à l'origine de ce qu'il faut appeler la modernité littéraire à la Réunion, c'est Jean Albany, dont le recueil *Zamal* édité à Paris en 1951, rompt à la fois avec la vision exotique de l'île, et l'utilisation innocente du français comme langue poétique. Il n'est pas trop risqué de dire que toute la génération qui suit lui est redevable à différents degrés de cette propulsion de l'écriture de la Réunion dans le champ du travail proprement poétique. L'autre grande figure de la poésie réunionnaise contemporaine est Boris Gamaleya, avec *Vali pour une Reine morte* (1972), magnifique poème qui pose en des termes d'une grande force poétique le problème crucial du Même et de l'Autre, de l'Ancien et du Nouveau. Marteleur et ciseleur du vers, B. Gamaleya est sans aucun doute l'exemple le plus frappant de ce travail du poème sur la double scène des langues, où de la catastrophe programmée du vers surgit la splendeur malheureuse des origines et le mèlement des voix, des espaces et des temps. Comme les grandes figures du passé, Albany et Gamaleya ont écrit en exil ; et c'est en exil qu'écrit Jean-Henri Azéma, qui après *Olographe* où il reprend la leçon de Villon et d'Apollinaire, publiera *D'azur à perpétuité, le pétrolier*

couleur antaqué, le Dodo vavangeur. Citons encore Gilbert Aubry avec *Rivages d'Alizés* et *l'hymne à la créolie*, Alain Lorraine et son *Tiembo le rein*, et le Riel Debars dont *la Sirène de fin d'alerte* joue à cache-cache avec Saint-John Perse et la langue créole.

— A la jointure, héritier d'Albany et de Gamaleya, mais aussi propagandiste acharné de l'écriture poétique en créole, défricheur d'une langue qu'il donne à la littérature, se trouve la figure marquante d'Axel Gauvin dont le recueil *Romans pour détak la lang, démay lo kèr* (Chansons pour libérer la langue et ouvrir les cœurs) est emblématique de la position de l'écrivain sur les deux scènes du langage. En effet, le recueil présente la particularité de donner à lire des textes créoles traduits en français par l'auteur lui-même, qui, par ce travail insistant sur la matérialité du poème, pose les jalons d'une écriture.

— A côté de ces écrivains, se trouvent ceux qui écrivent en créole pour fonder une littérature, ceux pour qui, selon l'expression d'Alain Armand, « c'est la littérature qui fait la langue ». Cette recherche d'une poétique créole, où les écrivains tentent de rendre « leur œuvre redevable le moins possible des modèles français », caractérise l'écriture de poètes comme Alain Armand (*Zordi, Kasébrizé*), Patrice Treuthard (*Kozman Maloya*), le groupe Ziskakan (Gilbert Pounia, Bernard Payet), Daniel Hoareau (*Romans ékri dan la zol an Frans, tir malol dann zié*)...

Au terme de ce bref et incomplet parcours où de nombreux noms ont été oubliés, où des injustices ont été commises, il reste à signaler que ce qui caractérise fortement l'écriture réunionnaise, en français ou en créole, c'est qu'elle est aussi la production de sujets en dysglossie, pour qui le travail de l'écriture n'est ni un rite, ni une coquetterie, mais la dimension obligée de la saisie dans le langage de soi et du monde.





OISEAUX

Assassin. Serin. Etrangleur. Ramier.
Bec rose. Caille. Caille de Chine, caille boyau rouge.
Caille la pluie, naine, pattes jaunes, pintade, rouge, rousse.
Caille de l'Inde, caille-jabot rouge, patate, bois-de-patate, pays.
Caille batailleuse, cravate, grise, tambour, trois doigts, petite caille.
Cardinal.
Mâle rouge. Tigre. Cateau. Courlis. Coutil, toulit. Condé.
Oiseaux.
Oiseau chapeau. Crabier, poule sultane, merle blanc.
Fouquet. Francolin. Caille cave-cave, grosse caille.
Gaulette, hirondelles petites, macoua, martin, moineau.
Moutardier, bellier, blanc, lilit, bec fin, oiseaux la mer.
Oiseau la vierge. Chakouat. Oiseau malheur. Papangue.
Oiseau pied jaune, Paille-en-cul, perdrix, petit polka.
Ramier, rolle, petit serin, taille-veut, tec-tec, pays.
Tuit-tuit, gros tec-tec, gros tec-tec des hauts.
Oiseau couillon.

H.D.



LE « GRAND DECALOGUE MALABAR »

Ce texte, d'abord publié dans le « Sport colonial » le 26 août 1882, puis reproduit, sous la signature de Pascal Crémazy, dans le bulletin de « Sciences et Arts » de l'année suivante, traduit bien la xénophobie et le ressentiment des colons vis-à-vis des engagés indiens. L'auteur le dit lui-même : maintenant que l'immigration indienne est interdite, les « faux scrupules » ne sont plus de mise. Consacrées par deux publications, ces réflexions acides sont une parfaite expression de « l'esprit colonial » :

DISCOURS INEDIT SUR L'IMMIGRATION INDIENNE A LA REUNION

Ton pauvre pays tu fuiras
Pour n'y pas mourir promptement ;

En bandes tu t'enrôleras,
Femmes, enfants, par chargement ;

A peine arrivé tu feras
Un fort commode engagement ;

Tes haillons tu dépouilleras
Pour te vêtir plus décentement ;

Sans fatigue tu te mettras
A ta besogne, mollement ;

Malgré la cloche, dormiras
Jusqu'au jour sans dérangement ;

D'un bon quart d'heure allongeras
La breloque hypocritement ;

Du riz ton soûl tu mangeras
Avec sel, carik et piment ;

Enfin du métal toucheras
Avec un saint ravissement !

Ton patron tu carotteras
En mille tours adroitement ;

Sa patience tu lasseras
D'un perpétuel grognement ;

En promenades passeras
Trois jours du mois impunément ;

Comme malade tu jouiras
De nouveaux loisirs, mêmement ;

A la cantine, tu prendras
Du courage journallement ;

Comme gardien tu garderas
Ta case paresseusement,
Et des voleurs ne répondras,
Que s'ils volent honnêtement ;
Chaque dimanche tu battras
Boum boum ! le tam-tam assommant ;
Pour protecteurs tu compteras
Tous agents du gouvernement ;
Au moindre mot tu te plaindras
Chez le syndic directement,
Et du consul tu frapperas
La porte encore plus sûrement.
Pour le Pongol tu danseras,
Une semaine éperdument,
Et tes bons Dieux tu fêteras
A coups de rhum dévotement !
Grosses primes exigeras
Pour un très court rengagement ;
L'impossible désireras
Et l'obtiendras facilement ;
Tes petites ayas instruiras
A l'école chrétiennement ;
Dans les boutiques tu sauras
Tripoter lucrativement ;
Tes maîtres tu délaisseras
Par toi ruinés entièrement,
Puis pour l'Inde tu partiras
En emportant tout leur argent,
Et de Bourbon tu médieras
Qui t'aura nourri grassement,
Chez l'Anglais où tu périras
H.D. De faim, philanthropiquement !!!

VISION ET DIVISION
DU SOCIAL ET DU LINGUISTIQUE
A LA REUNION.

L'idéologie, toujours issue des couches hégémoniques dans une société, a propagé - de façon forcenée à la Réunion - ensemble et séparément, la division du social et du linguistique. Dès le début de son histoire, l'organisation coloniale au XVIII^e siècle reposait déjà sur ce principe. L'hégémonie était alors clairement définie : c'était celle de l'homme blanc sur l'homme de couleur, celle du maître sur l'esclave - un bien meuble selon la loi jusqu'en 1848.

Puis avec la départementalisation (1946), lorsque le discours colonialiste n'a plus été crûment tenable, alors qu'il faisait encore appel à la division ethnique et/ou économique, l'idéologie s'est emparée dans le discours politique des notables, relayé rapidement par celui de la classe moyenne des fonctionnaires issue de la départementalisation, du principe démocratique de citoyenneté pour, en fait, préconiser l'assimilation culturelle et linguistique sans examiner ni prendre en charge les réalités historico-sociales des habitants de l'île : une vision jacobine de la culture, la démocratie par l'uniformité.

Ces positions semblent se nuancer aujourd'hui. Les mentalités dominantes se sont assouplies, notamment par rapport aux jugements linguistiques. Même si le sentiment profond des locuteurs n'a guère changé, le discours général sur la langue et le social est devenu moins sectaire. Parler du créole dans les années 70 revenait sommairement à être indépendantiste, alors que dans les années 80 on peut même envisager un discours pédagogique qui, à condition qu'il soit, bien sûr, entièrement orienté vers l'apprentissage du français, prenne en compte la réalité créolophone quotidienne des 90 % de la population.

Cette marginalisation du réel-social, linguistique, économique, culturel - est bien contrôlée par les institutions, le discours de tolérance est bien contrôlé dans les mentalités : ils font partie aujourd'hui de l'idéologie dominante.

Cette transformation n'est qu'une partie d'un schéma plus général qui fait de l'espace idéologique réunionnais actuel un partage conflictuel entre un modèle rural-traditionnel tiers-mondiste et celui qu'on tente de lui imposer actuellement, de type occidental, urbain-industriel, dans lequel la consommation est un facteur non seulement économique mais symbolique de tout premier plan.

La vision de la division du social et du linguistique s'inscrit, à mon sens, dans cette globalité des tensions culturelles dont l'un des versants contient aussi la division et les conflits des périodes antérieures.

C'est parce que le linguistique représente le social et son histoire, ses conflits, aussi bien dans une vision analytique-scientifique que dans une vision syncrétique ordinaire, qu'il faut rendre compte de la réalité à laquelle ces deux visions s'intègrent : la première, réflexive, modifiant la seconde, incrustée dans les mentalités.

Il y a, à la Réunion, tout un courant politique qui s'oppose à construire l'homme en lui refusant ce que P. Bourdieu appelle « une vision unique de son identité et une vision identique de son unité ». J'y vois les effets combinés de l'inconscient collectif insulaire et du manque de réflexion général sur le pouvoir symbolique des langues et des cultures régionales. Et puisque je ne peux, dans une présentation aussi courte, avancer une véritable argumentation, je m'en tiendrai à résumer quelques matériaux qui en constituent les structures ancrées dans l'histoire : le peuplement et la créolisation, le créole et la diglossie, et qui nous permettent de comprendre ce qui me semble être un déni de l'histoire dans l'idéologie dominante actuelle.

Le peuplement de la Réunion remonte à 1649, mais en 1674 Bourbon ne compte toujours que 128 habitants : 70 blancs et 58 noirs. Au recensement de 1686 (première génération insulaire) on note 271 habitants dont 30 % blancs, 36 % noirs et 34 % d'enfants métissés. Parmi les noirs, les Indiens représentent moins de 9 % de la population et les Malgaches 27 %. En 1715 on compte 733 blancs et 588 noirs à Bourbon ; c'est à cette date que le nombre de noirs va définitivement dépasser celui des blancs et des libres.

Il est important de tenir compte du peuplement pour retenir une théorie vraisemblable de la créolisation, phase de constitution du créole devenu langue maternelle d'une génération née dans l'île. Les linguistes considèrent généralement qu'il faut deux générations (environ 50 ans) pour que soit constitué un créole mais il faut aussi, bien sûr, tenir compte à la fois du passé et des accroissements importants de population qui peuvent advenir à certains moments postérieurs à la phase de formation. Alors en examinant de près le peuplement, faute de documents proprement linguistiques, on peut se prononcer au moins sur les influences probables de telle ou telle langue dans le phénomène de créolisation.

A l'examen strict des deux premières générations de Bourbon, on doit ajouter le fait qu'il existait à Madagascar une implantation des Français (donc une sorte de sabir franco-malgache) une génération plus tôt ; or les premiers occupants de Bourbon sont des couples franco-malgaches venus de Fort-Dauphin.

Enfin, sans entrer dans les détails, il faut noter que les conditions du peuplement de Bourbon vont changer considérablement après 1715 ; on compte par exemple, en 1735, 6 573 noirs pour 1 716 blancs.

Toutefois, dans cet accroissement de population, ce sont les Malgaches qui ont toujours été les plus nombreux parmi les ethnies noires. On peut en tirer une conclusion : si le créole réunionnais est une langue mixte, seul le malgache a pu profondément interférer avec le français, langue du maître durant cette période.

Mais lorsqu'on dit « le français » il faut aussi tenir compte de la réalité linguistique hétérogène de la France de cette époque, des français régionaux, et surtout éviter de prendre le « français standard » du XX^e siècle comme référence.

L'analyse syntaxique du créole réunionnais et les comparaisons qu'on peut en faire avec les autres créoles de l'Océan Indien, l'examen de textes « anciens », l'examen de grammaires malgaches et de grammaires françaises du XVII^e siècle, la description des tendances du français ordinaire ne permettent pas actuellement de conclure à la thèse d'une mixité réelle, les tendances structurelles identiques ne permettent pas de tirer de conclusions scientifiques.

Historiquement le créole s'inscrit donc, dans l'état actuel des études créoles, dans ce qu'on peut appeler une « linguistique néo-romane ». Ce fait ne retire rien à l'aspect synchronique du créole qui est, comme je l'ai montré ailleurs, du point de vue scientifique une langue à part entière, même si sociologiquement elle est minorée et considérée comme un patois du français.

Je parle une variété de picard, un patois français de ce qui a été dans l'histoire une langue d'oïl avant d'entrer dans la sphère des dialectes français. La structuration du picard et du français est fondamentalement la même au niveau des règles de fonctionnement linguistique de base. On ne peut pas montrer un fonctionnement identique pour les créoles, même si leur base lexicale est française pour l'essentiel.

C'est peut-être parce que les conditions historiques de constitutions des langues sont aussi celles qui fondent la constitution des groupes humains que les langues sont des indices de valeurs sociales largement idéologiques.

Le créole peut donc être appelé une langue, mais il est resté longtemps une langue orale, seulement écrite par quelques folkloristes (fables, histoires). C'est tout récemment qu'on a pu assister à une recherche plus littéraire en créole (poésie, roman, contes). Encore faut-il remarquer que les écrivains créolophones ne se sont pas encore entendus sur une graphie homogène et ne semblent donc pas avoir compris toute l'importance de ce choix symbolique commun. La publication attendue de dictionnaires résoudra peut-être cette question.

L'écrit doit en effet, selon moi, donner une image de la langue, tenir compte de ses tendances internes, régler leur compte aux orthographes étymologisantes, afin d'éviter les confusions avec la langue mère et de ne pas répéter les difficultés et les absurdités de celle-ci (voir comment l'italien et l'espagnol en face du français - ont résolu la question dans le champ des langues romanes).

La Réunion a toujours appartenu à la France ; peuplement et créolisation appartiennent donc à l'histoire de la France. La minoration linguistique et culturelle est une dominante de l'histoire de France au profit d'un centralisme qui, jusqu'aujourd'hui, n'a pas compris que l'unité vivait non de l'uniformité mais de la différence.

De l'incompréhension de ce paradoxe naissent les situations de diglossie, minoration des langues maternelles face à une langue officielle, conduisant à de nombreuses formes de dysfonctionnement linguistique et communicationnel (dysglossie).

Il ne suffit pas alors de revendiquer le bilinguisme, encore faut-il prendre les moyens d'y parvenir : un seul en fait, relever le statut de la langue vernaculaire et mieux enseigner la langue officielle ; le créole et le français peuvent enrichir dans cette pratique bilingue les Réunionnais.

Les institutions - et surtout l'école - ne semblent pas encore prêtes à adopter cette vision moins divisée de la réalité linguistique réunionnaise.

La diglossie réunionnaise est différente de celle que connaissent en métropole les langues régionales ; ici, le créole est encore une langue parlée par toute la population, c'est pourquoi la minoration linguistique touche le vécu, l'homme dans sa pratique culturelle et non dans une aspiration culturelle à la différence.

La question qui se pose aujourd'hui à la Réunion, face à l'histoire de la minoration des langues régionales en France, est de savoir si, pour aspirer à sa culture propre, il faut d'abord la perdre, la nier, et n'aspirer qu'à la culture dominante, centralisée.

L'issue de ce débat nous renvoie à l'analyse par laquelle j'ai voulu donner une vision de la division du sociolinguistique à la Réunion. En effet, trois voies se dessinent schématiquement pour les créateurs que sont les poètes ou les romanciers :

- entrer délibérément dans une écriture en français (standard) ;
- revendiquer une écriture créole en un acte militant ;
- métisser les discours dans l'écriture afin de re-sacraliser les données d'un partage.

La prise en compte de l'histoire, et les aspirations qui en font déjà partie, doit s'inscrire dans une réflexion sur les pratiques sociales, personnalisées ou institutionnalisées.

Une analyse, même schématique, vise toujours à donner une forme pensable à l'inscription du désir dans les pratiques quotidiennes afin de modifier ces dernières, à condition que puisse s'ouvrir un débat.

C'est ce qui m'a conduit à proposer ici une vision de la division du social et du linguistique dans l'histoire, seul lieu de la pratique où se constitue la fonction symbolique dont la diglossie n'est qu'une forme observable dans l'activité du langage.

« LES APTITUDES ETHNIQUES »

Extrait d'un ouvrage consacré, dans les années 60 (1960), à l'île de la Réunion.

« *Les aptitudes ethniques* : ces caractères ne sont pas également répartis dans toute la population et les origines ethniques ont très certainement une influence sur les groupes de peuplement. Maillard est très dur pour chacune des catégories. Marius-Ary Leblond, au contraire, ne trouve pas assez d'hyperboles pour les dépeindre. En fait, chaque groupe a sa personnalité, aucune ethnie pure n'existant plus depuis longtemps, bien entendu, à la Réunion.

Le Petit Blanc est fier, indépendant, indiscipliné, insouciant. Il verse souvent dans l'incurie, par paresse. Il est gringalet, les mollets arqués, l'aspect délabré. Son apathie est, au moins autant que son indépendance, cause de sa pauvreté. Il est accueillant, et foncièrement bon, loyal et dévoué.

Le Blanc des villes est fin, courtois, réservé, délicat ; il se dégage de sa personnalité un grand charme. Très accueillant, d'une politesse exquise, raffinée, entièrement spontanée, il conquiert par sa séduction même. Il allie la simplicité à une affabilité condescendante envers les classes populaires ; il constitue l'élément « d'élite », mais il vit sur cette réputation, sans toujours se préoccuper de la soutenir. Il ignore le surmenage, et lui préfère une vie plus modeste, mais calme.

Les Malabars allient de grandes qualités à de grands défauts : très racés, ils présentent de beaux types - « grecs de bronze », dit M. A. Leblond, - les femmes, admirables lorsqu'elles sont jeunes, les hommes eux-mêmes, souvent pleins de grâce... Très intelligents, industriels, habiles, subtils, ils sont d'excellent rendement pour les travaux qui demandent plus d'adresse que de force ; mais leur souplesse est souvent de la ruse, leur grâce souvent une paresse efféminée, leur sourire est parfois de commande ; durs à manier, ils peuvent être sournois, voleurs, vicieux, avec cela exigeants ; au demeurant, magnifiques et inquiétants.

Le Cafre est à l'opposé : de forte carrure, taillé à la hache, la figure souvent balafrée de scarifications, gai, rieur, bon garçon, naïf ; beaucoup moins fin, moins intelligent, mais plus facile à manier, sans histoire, sans subtilité, il fait les travaux de force ; c'est un grand enfant.

Que dire des métis ? Ils sont la grosse majorité ; ils sont souvent vifs, souples, plus travailleurs que beaucoup de Blancs ; beaucoup sont remarquables, et d'autant plus désireux de réussir qu'ils se sentent - bien à tort - un complexe d'infériorité. Mais chez certains apparaissent les traits spécifiques des ethnies croisées, qualités comme défauts. De par leur origine, ils ont un standing de vie et une éducation qui les mettent très au-dessus

du Noir : certains en tirent vanité, un sentiment exagéré de leur valeur et un grand mépris pour les Noirs ; gonflés d'amour-propre, ils ont toutes les ambitions et s'aigrissent souvent à voir que le reste du monde ne reconnaît pas toujours leur mérite. C'est parmi eux que se recrutent beaucoup de meneurs et de revendicateurs, comme aussi beaucoup de cadres de valeur.

Nous mettons en garde contre ce que ces raccourcis peuvent avoir de schématique et même de déformant, si on ne les nuance pas ; il ne s'agit là que de caractères très généraux, et les exceptions sont innombrables. Nous avons connu de vieux Malabars et des Cafres à moustaches et cheveux blancs dont la dignité, l'élégance de manières, la courtoisie, la délicatesse, en remontreraient à la majorité des Français de la Métropole. »

« MIRACLE DE LA RACE »

Extraits du « Miracle de la Race » (1921), de Marius et Ary Leblond, considérés comme de grands romanciers réunionnais. Ils ont eu le Prix Goncourt.

Alexis profitait de cette heure pour apprendre à distinguer ses « camarades ». De n'avoir jamais été enfermé seul avec tant de petits noirs, il restait aussi vivement surpris que s'il n'en avait jamais vu ! Serrés l'un contre l'autre, en cargaison et en proie à la torpeur qui les écrasait, ils ressemblaient tous étrangement à des animaux. Sous les chevelures crépues qui bosselaient leurs fronts fuyants, certains louchaient pour guetter de côté avec des sclérotiques irisées de bœufs. Quelques-uns, pour chasser les moustiques, frottaient plusieurs fois leur visage avec leurs longues mains de quadrumanes. Beaucoup, étirés par la sieste en marge du livre ouvert, reposaient sur une patte allongée des têtes grognonnes de petits cochons, dents dehors. D'autres, qui avaient des mines de lézards et de caméléons, langue pendante, d'un revers de main attrapaient les mouches au bord de l'encre...

.....

« Ils se turent : jusqu'à la mer les champs de cannes, de toutes leurs flèches de fleurs blanches frémissaient au soleil levant, qui dorait les benjoints de la route.

Alexis restait oppressé ; puis, après quelques minutes de réflexion, et s'efforçant de parler avec détachement :

« Moi aussi, tu penses, j'ai réfléchi là-dessus. Je ne puis m'empêcher d'admirer et de souhaiter que dans une île où toutes les populations d'Asie et d'Afrique sont venues se mêler, notre race, transplantée, se garde, elle, miraculeusement *pure* ; mais cela c'est dans le domaine des idées... Alors toi, qui reviens de Paris et te vantes d'être républicain, tu ne te prononces pas en faveur de la fusion des races ?...

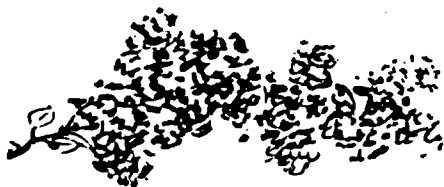
— Egalité devant la Loi, mais pas devant le lit ! — coupa Fragelle. — Mon cher, notre île git aux antipodes de notre métropole et nous y sommes en minorité parmi des Africains et des Asiatiques qui, eux, se multiplient comme dans la Bible sous leur climat et dans le voisinage de leur continent d'origine... Comme on en fait des électeurs, on ne leur apprend que leurs droits sans jamais leur parler de leurs devoirs vis-à-vis de nous. Or avec notre régime il n'y a que la quantité qui compte !... Eh bien ! ces populations arriérées n'admireront et ne chercheront à assimiler nos meilleures qualités que dans la mesure où notre Société, quelque restreinte soit-elle, pourra maintenir inaltérable le génie européen que nous avons mission de représenter ici... Oui ou non ?... »

Les arguments de Fragelle dominaient Alexis comme les commandements mêmes de son instinct.

DES NOMS D'ARBRES, DE PLANTES, DE BOIS,
DE FRUITS, DE FLEURS...

*Affouche bâtard, affouche blanc, affouche rouge, agave.
Ail marron, aloès bleu, vert, ambaville bâtarde, blanche.
Jaune. Ambrevatte marronne, ananas marron, amis doux.
Amis puant. Arbre du voyageur, avocat marron, badamier.
Banane, bancoulier, baobab, basilic, bécabar bâtard.
Bibassier, bien salée, bois adam, bois amer, bois d'anguille.
Bois de banane, de balai, de bassin, de bibasse, de bitte, blanc.
Bois blanc rouge, bleu, de bobre, de bombarde, de bouc, de buis.
Bois de cabri blanc, rouge, bois café, de cannelle blanc, marron.
Bois cassant, bois de catafaille noir, de cerise marron, de chandelle.
De chandelle marron.
Bois change écorce, de Charles, de chenilles, de chenilles (gros).
De chenilles rouge, de chèvre blanc, rouge, bois de chien.
Bois de chourchaude, de clous, de cochon, de cœur bleu, collant.
Bois de dames, dur, d'écorce blanche, blanc bâtard, d'ébène.
D'éponge, d'évi, de fer, à fièvre, de fleurs jaunes, de gaiac.
De Gaillard, de Gaillet, galeux, bois de gaulette blanc, rouge.
Bois Gilet, de goyave, à gratter, guérit-vite, Guillaume.
Bois d'huile, de jaque, jaune, joli cœur, de Judas, de lait.
Bois de maman, de mangue, de merle, mou, Mussard, de nèfle.
Bois de négresse. Bois noir. Noir rouge. Noir des hauts. D'oiseaux.
Bois d'olive, gros peau, d'orange, d'ortie, d'osteau, de papaye.
Bois de patte de poule, de pêche marron, de perroquet, de pintade.
De pintade des hauts, de pintade rouge, de poivrier, de pomme.
Bois de raisin. Bois de rat. Bois de ravine. Bois de reinette.
Bois de requin, de rivière, de ronde (ou rongue), de rose.
Bois de sable, de sagaye, de savon, de senteur, de senteur blanc.
De senteur bleue. Bois de senteur galet. Bois de sinte, de source.
Bois de souris chauves, de sureau, de tabac, de tambour, de tan, tendre.
Bois de vache, de violon, de zozo.
Bonnet carré, bonnet de prêtre.
Bouillon blanc, bourrache, branle blanc.
Branne.
Brède cacayanga, bleue, malabar, malgache, martin, morelle, noire.
Bringelle.
Cacao. Cadoque. Calebasse. Calumet. Camomille. Camphrier. Canne.
Cardamome. Carotte marronne, cascavelle. Cascavelle bleue, jaune.
Cassie, blanc, jaune, chiendent, chiendent de bœuf. Chouchou.
Chou de sasse, fanjan, fataque, fandamane, faux bois de buis.
Croc de chien, crotatoire, digitale, épaulette, esquine, quinquina, guivi.
Fenham, fenouil, figue, figue-banane, filao, flamboyant.
Filao.
Flamboyant.
Foulsapate. Foutaque. Fraise de mer. Mouron. Frangipanier.
Fromental, tabac, tacamaca. Gazon des bords de mer. Gingembre.
Giroflier, gratte-cul, goutte de sang, gouvayier rouge, grand natte.
Natte bâtard, blanc, cochon, marron. Grosse carambole marronne.
Gros cassie. Gros chiendent. Gros coton. Gros lingue. Gros clochette.*

*Grosse jagode. Grosse patte de poule du bord de la mer. Grosse ronce.
 Grosse traînasse.
 Guillemette.
 Herbe amère, herbe à balais, blanche, à Brocus, à boucs, à bourriques.
 Herbe à cailles de Maurice, herbe un cœur, à chenilles, à chipèques.
 Herbe divine, dure, d'eau, d'emballage, à fièvre grasse, d'Inde.
 Herbe aux lacs, Marie-Thérèse, à Laurent Martin, à mouches, à moi.
 Herbe paille en queue, aux papillons, Saint-André, Saint-Paul, Tombé.
 Herbe tourterelle, à vers, herbe zinde, hérisson.
 Indigo.
 Jaque, jaquier, jambélon, jambrosade, jasmin du pays.
 Jujubier. Jonc.
 Lastron.
 Bâtard, doux, gros, petit, piquant, tendre : lastrons.
 Lavangère, latanier, lentille d'eau. Letchi.
 Letchi.
 Liane.
 Liane d'amarrage, arabique, d'argent, blanche, de bœuf, bois d'olive.
 Liane café, de clé, cochon, sans feuilles, fleur d'orange, de Gondelour.
 Liane grand-mère, jaune, de lait, marabit, de miel, Montbrun.
 Noire, papangue, de Paradis, Poilly, poivre, de poivrier, savon.
 Liane de sep ans. Lilas.
 Lime. Limon. Lingue. Lis. Longani. Mahot. Mahot tantan.
 Mais cafre. Malbrouc. Manchette de la vierge, manioc, maprou.
 Mauve. Minette, mouffia, mouron, muscadier. Nourouc.
 Oignon de lis marron. Oranger, orangine, ortie. Oseille sauvage.
 Vacoua.
 Quatier. Oumime. Pak. Palmiste. Palmiste poison. Pamplemousse.
 Papangaye. Putate. Patole. Peau gris. Petit faham. Petit palmiste.
 Petit quivi. Petit soleil. Petit trèfle. Trèfle noir. Petite ouate.
 Petite réglisse. Pinpin. Pissenlit. Pissat de chien. Pistache de terre.
 Plantain. Poc-poc. Poc-poc liane. Pois du Cap, cochon, amer, Adam.
 Pomme en l'air, Pourpier à quatre. Quatre épingles. Quinquina.
 Ricin, rocou, roucou, rougette, roussaille, ruban de prêtre.
 Safran.
 Sapote, sappan, sauge, soldat, songe, sornet, souveraine.
 Tabac. Tamarin. Tamatesse. Tan rouge, tanguin, tétragone.
 Trèfle. Vacoua. Vavangue. Velours blanc. Veloutier. Verveine. Vigne.
 Voène, poème, voune, yucca.*



POEMES

CYCLONE

Je ne tourne pas autour des palmistes comme une vache égarée
Ni ne frissonne dans le fanjan capillaire
A petits cœurs montrant du poing
Mais chante le cyclone à qui ne comprendrait...
La pluie marquant la peau
Et qui tel un amour vous éclate au visage.
On ne l'avait pas vue celle-là avec ses cheveux roux
Ses deux seins jamalacs pas mûrs
C'est elle elle vous tache.
Son désir épanoui parfum vous happe la narine
Elle s'ouvre et l'on devient pistil...
Ah ! qui ne voudrait être le baba de maïs en filasse
Cheveux de jivaros fumés
Qui ne voudrait être la fleur des graminées dansant
Chantant branlées par le cyclone courrier des Mascareignes.
Et j'y reviens j'y reviendrai
Tant que n'aurai chanté
Ma ravine à pignon d'Inde à bois d'olive à tamarin
Où sur les bords le rouge eucalyptus le blanc
Dressent leur phallus et pépient les martins
Ma ravine aux bambous
Sous ses branches reposoirs pas plus que n'oublierai
Tous les oiseaux béliers tisserands pour le ciel
Et dont les nids ressemblent à cette herbe des brises
Aux clochettes qui jasant et modulent...
Quel goût a le soleil
Qui nous lissera le plumage jaune
Et quel parfum l'espace
Quand le soir tombe au lieu des pluies...
Des pluies dans le cyclone
Je ne connais de diluvien qu'un souvenir aux îles
Ah ! que n'y revenir mais pour voir revenir
Aux touffantes chaleurs de l'hivernage
Le grondement du vent au cœur des mataromes
Qu'il caresse

Comme l'homme en désir froisse la fleur du sexe
 Et les enfants dans leur lit
 Oubliant la grand-mère Kalle
 Entendront sur leur cou les pas du vent géant
 Qui tournera les arbres cul sur tête
 Et montrera leurs gras cheveux aux hommes
 Pour que ceux-ci n'oublient plus le jour le dernier
 Où ils remonteront avec leur chair liquide et leur mauvais
 Se présenter au ciel...
 Mais toi ravine qui dors près de ma case
 Parfois était si sec ton lit que descendaient
 Près des flaques tièdes de limon
 Se poser sur mes bâtons de colle
 Les bengalis et les becs roses
 Et les sénégalis...
 Oiseaux chantez le vent
 A l'abri de vos nids de fataque
 Brimbalés dans les piquants les mimosas sauvages
 Et cadencez le vent qui couve
 Sur les chemins de latérite rouge
 La lave molle la route aux sang-dragons
 Le vent qui court amer des plages de corail
 Où l'étendue n'est plus que bouillonnement d'eau
 Ecumes anormales érigées de rouleaux
 Tandis que dans les passes et les récifs virent
 Et chavirent par bancs les requins les thons noirs.
 Tornade dans mon lit d'enfant
 Je ne t'oublie gouffre tu ronfles aux mataromes
 Et sur la mer
 Et sur les champs de cannes effilochées
 Hurlant comme des chiens sentant venir la mort...
 J'ai déclenché en moi ce beau cyclone
 Et j'arrondis ma gorge
 Ecrasant dans mes yeux les larmes de l'enfance
 J'aimais les fleurs des chocas verts
 Blanchissant les ravines chantantes
 Où mûrissaient les grains
 Aliment de mes faims d'école buissonnière
 Les fleurs des chocas verts les fleurs des chocas bleus
 La fleur du papayer et de l'herbe à tortue
 Annonciantes de vent avant-coureur de mort
 Qui toutes maintenant volent dans le vent
 Comme la mort vole dans la vie à lui prendre un visage.
 Pourquoi le vent et un visage
 Une colère de ciel
 Une rancœur mûrie au fond d'océans calmes
 D'océans lourds de plomb et de chaleur énorme
 La mer est-ce un métal que le ciel a poli

D'hésitation et qu'il incruste de couleurs
Le vent lui si docile ébrouant sa colère
Il partira bien loin s'assouvir dans l'espace
Pareil à l'arbre en fleurs que le regard soudain
Illimité découvre aux plaines purpurales...
Mon pied de papayer dans le jardin reste penché
Ses fruits seront meilleurs
D'avoir dilapidé la sagesse des fruits
Encore acides comme le bout du sein des vierges...
Seront ses fruits meilleurs...
Et les roses de ma voisine
Qui faisaient de sa paillote
Une immense cuisine de rêve
Où revenaient les mouches à miel...
Quand je ferme les yeux
Sur ma rétine tant d'abeilles d'or se promènent
Les roses de ma voisine ont perdu leurs pétales
Pétale à cyclone ma tête s'égare
Où est le vent le jardinier
Ma mère aura cueilli un bouquet pour la vierge
Et le cyclone le maudit...
O souvenir belle épine pour ma gorge
Je mets ma langue sur mes lèvres
Mes mains cloîtrées sur mes oreilles
Et je perçois le vent qui chante en s'éloignant
Les maisons violées leur vétiver qui file
Les enfants assommés par les poutres les tôles
Les entrailles des bœufs ballottés par l'eau jaune
Et le grand corps des arbres battus sur les routes...
Nous les enfants nous prendrons les grains d'eucalyptus
Pour faire des toupies
Nous ferons des roulettes avec la paille des cannes
Regarderons aux rampes les ravines qui chassent
Et boirons l'eau trouble aux fontaines...
Mais qu'importe maisons enfants morts arbres bœufs
Découvre l'horizon un arc-en-ciel se ploie
Laissant un paon royal chante le vent qui traîne
Et veut mourir au fond d'océans inconnus...

LES REVERBERES

Ainsi je vous regarde, réverbères,
Qui frétez dans les rues
Les maisons pour de nuitaux voyages.
Oui, comme vous, un jour je cinglerai,
Je partirai tel un courlis vers les ports vénéneux
Et leur chenal mouvant de sable et de courants.
Le vent soulèvera le duvet des sept années d'exil
Et ce sera la traversée aux trente jours, aux trente nuits.

A l'aube d'un matin tremblant, je reverrai, première,
Cette grande île, dodinant corail mauve
Dans l'océan plus mauve encore
Et que sillonnent les marsouins,
Egrenant en chapelet leur ventre blanc,
A la dérive, au flanc de mon transatlantique.

Puis dessinées là-bas parmi les mâts et les cordages
Dont les fils tors ont pris l'amer goût des embruns,
Puis dessinées à l'horizon,
J'apercevrai les villes madécasses
Majunga, Nossi-Bé, Diégo, Tamatave,
Déroulant sur la bande des côtes
Leurs plages, leurs maisons blotties parmi les palmes.

Je descendrai les passerelles,
Je prendrai sur le wharf le pousse-pousse errant,
Criant : « Malakke ! Vite ! Malakke ! » à celui qui le traîne,
Et lui, tirant sur les brancards
Me portera vers les forêts d'eucalyptus
Pour respirer l'air de sa terre,
Et doucement, sur le sol rouge, au revenir,
Mimant le pas des porteuses de riz,
Soubique sur la tête et l'enfant dans le dos,
Me mènera vers le marché où bruit l'appel des bobres
Et le chant savoureux des marchandes de fruits.
Alors,
Après des nuits, après des jours, après des nuits,
Je te verrai, mon île, émerger dans la brume
Laitieuse,
Et ce port de la Pointe d'où je m'en suis allé.

BAL

La ville est sa danseuse et bruit le vent
Sous les palmistes secs.
Les noirs s'en vont rêvant
Soulés au rhum des coups-de-sec
Vers le port vers les quais
Où le cri des fouquets
Balise leurs détours.

L'ombre tremble alentour...

Au bal ils ont chanté,
Dansant des maloyas et la vague a porté
Leurs cris dans les remous de ses courants rebelles.
Le ciel a tournoyé comme une immense ombelle.

Alors la nuit n'est plus qu'efflorescence verte,
Tacite de parfums à l'infini des lacs.
Au lever du soleil couleur de jamalacs
Les pitons seront bleus dans la brume entr'ouverte.

**LE FANJAN DES PENSEES
(Extraits)**

DEBOUT

laissez et approchez c'est peu d'être français
une goutte glougloute au ventre de la grègue
comme quarante mille sorciers de somalie

« au bout d'une table
qui ressemble à une île de l'océan indien »
sous le plus gros manguier
de la rivière des pluies
« ma cafetière bout comme un roman anglais »
(un poète hova nous traduit de la nuit)
debout
 matin
bon éveilleur qui sais concocter nos mixtures
debout
 la mer
ma perle rare dans l'Ouvert
fruit prodigue
 de Dieu
conque de dix mille sexes
où se mesure
 un bras de mauvais ange
debout
 verger
enclos d'un mur de gorgonie
sous le treillis du foutafoute

•

en allant jusqu'au bout de quelque bras violent
 princesse brambilla une aiguille t'échappe
 notre feu est amour il a sauté le règne
 de poliarque roi de je ne sais quoi
 celui qui se moquait du signe et de sa queue
 mi shiva koukoulou mi mangue mi letchi
 nous nous disons
 si on vient de là aimons-nous les uns les autres
 nous allons habiter un éclat qui égoutte
 son grain de nuit sa perle à l'est son ciel de rêve
 abolie la charge grossière dans le drame
 dont quelques-uns bêtement se régalent
 le porno
 autre branche
 de la langue de bois



ibis
 ibiscus
 le ciel a ramené au peuple ses rivages
 ses racines d'éclat
 son corail bec d'oiseau
 dominus vobiscum
 écoutez-moi
 et cette mer en son ancienneté de cloche
 abba or
 abba or
 la messe a commencé
 je crie la mort du roi orion
 qui va ressusciter
 et celle de rémus et de l'oncle orémus
 abba or
 le vent est vert
 sous le regard du labba assassin
 je prie pleine luissance
 au bijou de l'insecte
 je crie bonne stridence
 à l'été qui surnage
 pour que de colombes se nourrissent les saints
 double santé à tous ! Dieu et diable vont bien
 mais où est passé le grand roi
 à colombo !



pour t'amuser (mais quoi ?) il faudrait autre chose

au fond de l'océan et du verbe lui-même
sont les îles cocos au relief sans mémoire
« siel san zétoil
mer san poison...

•

un bruit de troïka au fond de l'âme
j'ai le hochet ikos... ikos... ikos...
O.K. ! assez !... un irénicus s'il vous plait
allo ! c'est urgent ! faites vite...

prends pour me gauler comme un spectre
une rivière au vent à l'îlette patience
ainsi dessous le lit ou par dessus la tête
la rapière d'hamlet « le temps hors de ses gonds »
nom d'une
perestroïka !
mais ce grand vent nous change !

•

nous nous identifions jusqu'à nous répéter
comme en un grain de temps les letchis du langage
au grand rassemblement des ressemblances
pai pai le roi martin l'horizon s'illumine
quelqu'un retarde l'allumage
ohé d'en haut prince de l'esclave ! morale !
n'abîme pas les racines mises à nu
jako dansé

•

l'aimée réglait sa vie selon l'ordre du ciel
la flamme lui parlait une langue secrète
le chant du coq éveillait une norme
mais pouvait-on prévoir
ce fut pire qu'un viol par la parole dure
quelqu'un lui dit venez ma mie

et déjà j'entendais le noir batteur de cartes
à la mer vos faces de lunes mortes
vos cervelles de poulpe dans le blanc des salines
zinzin la mer
la brise me l'a dit
une odeur de margose
a liané jusqu'en l'air

et zinzin la rivière
le magma me l'a dit
la terre tinte à peine
oiseau vert de cristal

mais moi
 pardonne cet éclat
je t'aime
 d'un amour super-sud
je t'aime
 d'un amour super-rêve
où l'or à notre flanc
 divinement ruisselle

feu de la plus vive blessure

le royaume s'incurve à longs traits dans la nuit
c'est toi au loin
 je m'en remets au paysage
nous nous sentons revenir d'un exil
la deva tel un flot dédouble ses vélis
ce n'est plus comme avant dit la reine nouvelle
qui porte haut son nom de sterne dougalli
comme mon amant je suis plus loin
 que moi-même

au ciel

Dieu le grand boeuf

broute nos nudités

les morts cachent leurs sabres dans le sable

ils vont là-haut pour consoler l'enfance

la dinde angoisse à ses échos

île saint-paul

vol au-dessus d'un nid de cocos

île saint-gilles

france au comptant les pieds dans l'eau

(pas seulement avant les avalasses)

île-théâtre

« hélas pas de jaque sans filasse »

les hégémons se battent

les dynasties s'épatent

de là te vient ce flair qu'il y a dans les choses

comme un tronc d'arbre qui brûle depuis longtemps

dans la tranchée ravine où règne l'araignée

et des bruits inconnus animent l'insolite

balisier mon ami allume la lumière

(ami ! ai-je trouvé un mot grandeur nature

pour bergson « camarade » et « sœur » pour chesterton

ma « fiancée » pour la catéchèse orthodoxe...)

allume... un roi non loin balise un contre-feu

qu'il est doux de fleurir sombrement cette flamme

qui garde au bas du jour son penchant de bruit vert

au loin un brin d'éclair ouvre son balai d'or

une palme rêveuse au faite du sommaire

l'âme archéologue effleure à peine le ciel

asie qui perd son vigile exténué

nous sommes attelés à nos lacunes

sans pouvoir explorer les dedans agissants

les mers
leurs holothuries
les refouloirs
les paradoxes
le style du roi squale
que faire ?
une lune araignée entre les sombres bois
nous convie à l'aboi des chiens de spinoza
constellation oua oua !
mais les dogues restés aux bornes de nos sens ?
les dogmes de l'ombre mauvaise
concept où l'on encaverne l'extase
viendront-ils dès le jour s'y mesurer en force
patte levée sur les fanjans de l'ici-bas ?

•

katating katating ça ce sont les pintades
plus près de l'inde
que des franches comtés
erreur ! dit quelqu'un dans les brindes
denken... danken... denken... danken.
où va-t-il chercher ça ? chez heidegger ? mais oui !
l'étant du haut du Plate en le quartier trois-lettres
ressemble tant à l'être...
vérité ! réplique un « entrecauseur »
(grand touriste de l'intérieur)
que disent-elles ?
« C'est ène craque... c'est ène craque... »
kring !...
serais-je une voix étrangère
qui ne repère point parmi vous sa présence
et se détraque...
je parle du vécu
je parle du bon soir

en somme je ne suis qu'un orgueil à sa source
les robes d'autrefois avec leur pointillisme

•

tu ne renies aucune ère du monde
encore moins
 le néon papillon à travers le treillis
tu es pour l'univers usager responsable
et non belliciste ogive
 vers les orions
un fruit choit sur la tôle et non un bétatron

verger ivre d'étoiles
à l'œil en pointe de sisal
divin présage
quelque chose allait bien arriver au réveil
un bleu d'eucalyptus ohé sud à sa gnose
sus à l'emplacement d'une vie très ancienne

tu venais du si-kiang ou de quelque grimoire
tu préparais le thé mystique pour la nuit
nos actes répétés sans doute en gouttes noires
l'étrange pavillon dans le chant des fusées
d'où le ciel s'élançait effruiter nos montagnes

nous avons fait au sud passer le fleuve Amour

•

et la constellation du paille-en-queue
grand fouilleur d'antracite effeuilleur de basalte
a bu d'un trait le fil de la rivière
loin des pensées du modernisme
où les cités fourmillent
 d'atroces citations

prophète
ton œil incomparable
 descendait les montagnes
 et nos encombrements

•

là-bas l'éternité souffre aussi d'être seule
et d'avoir comme nous internés ses possibles

l'île-ansive a pour mal l'apocalypse now
le ciel panse ses plaies
immensité à lui
longue vie au cannelier de la lune
et à celui qui comme du riz s'en souvient

nécessité orientale
substance en ma pensée
(« concept » en chinois « riz lavé »)

où fuirez-vous images ?

VALI (Ouverture)

en ce temps là la reine en l'attente des rives
mille oiseaux lumière louaient sa haute histoire
et ne plissait nul spleen austral les neiges vives
en la paille des mers le ciel couvait ses jarres

songeuse elle avivait les feux de lycopode
les sonnailles de sable à ses chevilles bleues
et la ruche ancestrale aux béhases des dieux
et tout bien de l'épouse au mystique rapsode

ô reine et cette baie pour la pure nacelle
ton sein pour ma naissance et le psaume des conques
pour le miel le plus vert tes mains mon colocase
et les huttes encore en le bois solennel

soit ta longue patience au fil des millénaires
et s'en vienne l'élu pour la houle écarlate
lune noire ma peine au loin au loin les voiles
les sistres de l'errance et les races nouvelles

lors au débouquement des stèles du ponant
couleuvrines tonnante au vent d'apocalypse
patemar malévole et mer processionnaire
ohé sus à l'ophir qui florine à tribord

lors fut grande ombre chue sur les troques fragiles
et mirage trahi au trouble des marines
et mon âme pleurant aux cimes de l'exil
rahariane et les dodos de morgabine



OLOGRAPHE
(extraits)

Dans tout amour il y a une île
mon île vous verrai-je jamais
la terre me sera lourde ici
elle pèsera sur mon exil
comme aux captifs les fers des bastilles
et leurs pieds aux ailes repliées

Aux rideaux de la pluie appareillent
les galions de tapisserie
ils rhument l'arack de Mahavel
puis se font brusquement caravelles
est-ce toi qui tournes en ma cervelle
regret des îles ô Vierge Marie

La terre me sera lourde ici
dans mon amour il y a une île
et d'étranges arbres qui distillent
des fleurs aux sistoles de letchis
la terre là bas est un Manchy
et l'exil mordoré comme une île

Très gentille mère de Dieu
ô Vierge en extase au cœur du doute
dites-Lui que ce n'est pas de jeu
si j'ai écrit et souffert en vain
l'arie c'est qu'Il m'ouvrit la route
vers l'enfer des Paradis sans fruits

.....
Je n'ai connu qu'une île sur terre
- couronne d'épines et de récifs
rose de litanie ifs de pierre -
je n'ai connu qu'une île sur terre
avec des rêves consignés C.I.F.
et la mer à boire en grand mystère

La terre me sera lourde ici
elle sera lourde à mon cercueil
lourde comme un Christ à pleurer seul
Bourbon île belle ma merci
fasse Dieu que la Vierge ne veuille
de cette terre pour mon linceul

Les morts ici ça pousse ça germe
ça bourgeonne et puis ça monte en graine
mille oiseaux vous sortent de l'œil
il suffit d'un été sur la plaine
pour que le leurre à nouveau vous cueille
et qu'on vous cote aux valeurs à terme

Et moi qui écoutais les misaines
chanter et voltiger les pollens
et rêvais de la blanche baleine
je n'entends plus jamais que ma peine
ou ce sanglot d'oiseau qu'ont les reines
- comme Ovide en son île exilé -

Ô ciel ces rumeurs de cantilènes
que font les îles au fond des mers
à fondre en larmes comme un enfant
sur l'eau tu naviguais ô ma reine
quand tu voyais penchés dessus ma peine
les filaos aux cheveux de sirène

Très gentille mère de Dieu
ô Vierge assise parmi les saints
vous en grand deuil je crois de Dieu
dites-Lui que ce n'est pas de jeu
l'essaim déchu des abeilles reines
si j'ai écrit et aimé en vain
Marie Il me tenait par la main

Et moi qui écoutais les misaines
chanter et voltiger les pollens
et rêvais de la blanche baleine
je n'entends plus jamais que ma peine
ou ce sanglot d'oiseau qu'ont les reines
- comme Ovide exilé en Ukraine -

Mon île belle ô premier bourgeon
d'un amour perimé mon doux printemps
sous un eucalyptus notre temps
d'aimer n'a duré qu'une chanson
mais toujours reverdit le bourgeon
des misaines à la rose des vents

L'oiseau fugace a pris l'oiseleur
la terre m'est dure comme un cœur
un arbre de gel fleurit la nuit
ah ! qu'il ferait bon de mourir sans bruit
en une île où chantent les misaines
et les bourgeons à la rose des vents

La terre me sera lourde ici
ô sainte Vierge Mère de Dieu
l'amour à Escobar reverdit
pour d'autres lèvres pour d'autres yeux
l'eucalyptus est une vergue
comme un cierge planté sur ma vie

Comme un cierge planté sur ma vie
mon île vous verrai-je jamais
les galions de tapisserie
vers l'île en vain pointent leurs futaies
l'aube s'aigrit au fruit de l'évi
et des vergers dorment sous la baie

Dans tout amour il y a une île
c'est à deux mains que j'ai soutenu
son visage nu plus qu'elle encore
elle était jeune tout comme une île
comme en une île une eau inconnue
m'inonda et je l'ai reconnue

Je n'ai connu qu'une île sur terre
- couronne d'épines et de récifs
rose de litanie ifs de pierre -
je n'ai connu qu'une île sur terre
avec des rêves consignés C.I.F.
et la mer à boire en grand mystère

La terre me sera lourde ici
même si l'Eridan est prairie
même si l'anémone et l'ortie
l'étoile de mer et le pluvier
les pas dans les pas de Vendredi
réveillent un amour périmé

Je te veux blanche je te veux pure
je te veux branche je te veux nuit
je te veux ô mon île à minuit
à la ressemblance de l'épure
je te veux jeune serpente aux fruits
et que ma main ne brise la branche

Je t'aime depuis mon autre vie
entre les libellules géantes
la rose et la fourmi éléphante
poussée amère des chromosomes
pour demain se glisse en mon envie
une extase à mesure d'homme

De « parallèles » en « diagonales »
suivant à la piste sur l'asphalte
la trace de l'or et des crotales
à Buenos Aires en 55
mon amour pareil à la vestale
maya guette en vain l'oiseau quetzal

Je m'étais grisé de continents
où étais-tu ange d'obsidienne
vers qui Colomb pointa la misaine
je me souviens d'une île incertaine
- luxure o lactance des amants -
je n'entends plus jamais que ma peine

Beau sorcier au masque polychrome
Afrique je me souviens de vous
la nuit m'écrase sous son calou
calou cal malou cal mamalou
calou cal malou cal mamalou
la nuit m'écrase sous son calou
beau sorcier au masque polychrome

Mon exil est doré comme une île
île légère comme un Manchy
qui dira où passa le récit
et qui saura ce que signifie
la savane en ce jeu infini
des pankas avec l'île océane

L'île est mon amour et l'Océan
ce dieu qui avec moi cohabite
sa peau par les douze Asparas
que scelle la brise au sceau des vents
le sel des paroles dans le rite
et le sens du bétel sur les dents

Ô mes sorciers où est le sort
ô mes sourciers où sont les sources
je fus charretier de la Grande Ourse
j'ai baisé les pieds de l'Homme Mort
cloué sur son astre au bord du Sud
ô mes sourciers où sont mes sources

Mais les anges aux anges arrachent
les ailes les anges sont anophèles
je me souviendrai de mes essors
vers les azurs d'île et d'asphodèles
un adjudant entre ses moustaches
dore ses galons de coffre fort

Dans tout amour il y a une île
mon amour est jeune comme une île
la terre là-bas est un Manchy
et l'exil mordoré comme une île
la terre me sera lourde ici
comme aux captifs les fers des bastilles

Et leurs pieds aux ailes repliées
La terre là-bas est un Manchy
le soleil un atoll en dérive
vers les abîmes des vanilliers
il y a dix bengalis trois parsis
et moi entre les caroubiers

Je me balance sur ma mémoire
comme sur mes larmes le voilier
de mes amours et des flibustiers
les jeunes filles en balançoires
versent tant de bleu sur tant de soirs
que mon cœur semble une Afrique noire

.....

TERROIR

Grand frisson frais entre les draps
Rondeau bleu sur les hanches du menuet,
Les collines s'empourprent de beauté
Au matin lavé d'eau lustrale.
Les forêts ruissellent de jeunesse
Fougueuse de sève tropicale,
Entre les fougères arborescentes le
Ciel parfumé d'effluves originels !

De grandes branches s'étirent en moi
Noires de sépia comme un jacaranda
Aux tentacules nourriciers d'algues
Végétales. De vieux brandes tordus
Sous des siècles de pluies et de vents
Hurlent en sorciers chevelus
La venue des tamariniers des hauts
Dans la mousse et l'or jaune des ajoncs.

Sur ma poitrine déchirée, épicée
Aux grains d'encens rouge des poivriers
J'ai senti la peau craquer en gratons
Et mon cœur a bondi au grand air
Pour prendre un bain de soleil à tanner
Des tambours. Musique en cuivre léger
De confetti, jujubes d'un margosier
Qui se prend pour un lilas métropolitain !

Dressons nous donc au milieu de la fête
Sous les salles vertes de palmes jonchées !
Les bancs sont bancals sous les bancouls
Le rhum coule à l'écorce des benjoints
Qui pleurent de larges parasols d'ombre
Et de silence. Et l'on ne sait pourquoi
Les vieux sont inquiets en nous voyant grandir
Poussés par la Parole aux fleurs de flamboyant.

Terribles comme une armée en bataille
A travers les piquants blancs et les raquettes,
Suiffés de griffures aux ongles vifs

Ecrasons les flammes des aloës
Inutiles devant les frangipaniers.
Et cueilleront le miel de longoze
Dans les gueules sauvages des lions
Les jeunes gens de Bourbon, comme Samson !

Poème dans le feu, l'air et l'eau
Le pain de demain est déjà cuit
Sous la glaise brûlante des jours.
Mais hélas il n'est déjà plus
Mais heureux il nous fortifie
Car avec moi tu l'as dévoré
Pour devenir forgerons de genèses
Où les trésors ne se rouillent jamais.

PAYS MASCARIN

Les cormorans sont morts
A la volière des grands bassins
Mais les aigrettes
Glissant en blanches cascates
Ensemencent la mémoire des jardiniers
Porteurs de futurs antérieurs.

Que vienne pour toi
L'heure des grandes germinations.
Ton regard peuplé de pétrels
Se posera sur ses terres de lichen
Et connaîtra pourtant la force pénétrante
Des étraves d'acier des carènes !

Car il fait soif sur mon pays
Ce pays souterrain
De soufre et de lucioles invisibles
Dans le cahotement quotidien des hommes mascarins
S'écorchant les pieds
Aux laves incandescentes.

Que ne viennent jamais les grandes éruptions
Qui massacraient la stridence des grillons
Et les enfants aux yeux de raisins.
Mets plutôt ta tête au pressoir
Pour que jaillisse le vesou
Que fêteront les générations nouvelles.

Perce donc l'écorce des clichés
Pour rencontrer la chair vive
De ce pays d'exodes vers les villes
Et cette litanie des roues de charrettes
Déchirant la nuit de nos campagnes
Quand les champs sont mûrs pour la moisson !

Par-delà le temps des vaches maigres
Et la sécheresse des mois d'octobre,
Plus fort que les cyclones qui chevauchent la mer
Les fleurs intarissables de la Toussaint
Proclament chaque année le défi de l'Espérance
Pour ceux qui dorment encore au pays de la poussière !

Pays du courage et des éternels recommencements,
L'encre de la saison des pluies
Accroche des taches violettes
Au grimoire sauvage de tes falaises :
Tour à tour, anges et diables de pierre
S'y donnent la main.

Mais qui donc déchiffrera les signes
Pour réconcilier l'esprit et la chair de l'amour
Et faire que les points cardinaux
Donnent la note juste
Pour lire ces grandes pages
De chèvre-feuilles et de roses des bois ?

Chemine jusqu'au bout du voyage
Où pauvre, tremblant et nu, tu trouveras
Les cinq plaies du seul secret initiatique.
Tu comprendras alors la magie du cosmos
Les vertus des plantes, la patience de nos artisans
Et tout ce pays mascarin avec son peuple corallien.

« PAYS BRULE »

Grande crêpe croquante au four
De la Fournaise bourbonnaise,
Pays truffé de raisins marrons
L'espoir se cogne sous l'humus
Dans un emmaillage pourri
De poutrelles tordues à vie.

L'exotisme sourit ailleurs
Ici-même pour le touriste
Mais les habitants en épaves
Nobles et pâles pâtissent
Dans leurs palais de lataniers
Aux tôles piquées d'écorchures

Car la lumière humide transhume
L'abîme tel un vieux pont suspendu,
L'aube verte se craquelle à midi
Enfer de ravissement lignifié
Qui s'étoile aux javelots des pinpins
Pêle-mêle mélopée vers la mer.

Trône la Vierge au Parasol
Avec ce naufrage vainqueur,
Flambent les hibiscus roses
Avec goyaviers en diamants,
Eclate la vanille en gousses
D'apéritif au sang des gâteaux !

Au fond de l'Anse des Cascades
La liqueur du pousse-café
S'étale au milieu des traînasses,
Tandis qu'au large et bien trop près
L'Océan charrie des glaçons
Au cœur même du soleil levant.

BEAUX VISAGES CAFRINES
SOUS LA LAMPE

LE DERACINE

Bien sûr
Au bout du vrai chemin
Il y a ce cimetière matin
Où des enfants de nulle part
Viendront chanter face à la mer
Bien sûr
Au dépeuplement de mes chimères
La souche des villes ne tremblera plus
Ton visage archipel sera perdu
Dans la folie des chevelures
Bien sûr
Les reins du voyage seront fatigue
Les gares du passé mourront d'absence
Les feuilles mortes iront en prison
Bien sûr
Notre mort amazone naîtra avec le soir
Sur la côte sauvage des mes tourments
Bien avant d'avoir eu le temps
Mais cet homme qui vient de partir
Mon horatio timide tu le diras
A deux ou trois amis de Savannah
Cet homme qui vient de partir
Sans pays et sans aucune maison
Ne croyait pas à vos tombeaux
Il avait le soleil dans la peau.

•

PAILLE EN QUEUE

Paille en queue
la becque à droite
la becque à gauche
sans trouv' son nid

Paille en queue
la dit la mer
la dit la mort
sans trouv' son cri

Paille en queue
la lèv'en l'air
la mort par terre
sans trouv' son vie.

SAMEDI SOIR

Le type là-bas
Arrive toujours en retard
Ses pas sont souillés par la paroisse des mauvais jours
Il parle tout seul ce type en noir et blanc
ça bave sous les autels écartés de ses lèvres
sa chemise pète sous l'effroi de l'alcool
ses cheveux possèdent la ruée des sueurs
Ce type là devant la boutique
C'est mon père pour toute une rengaine
Il est arrivé un samedi soir
Avec son harmonica
Il s'est assis dans la cuisine
La mère lui a servi du riz avec le carri du soir
Il n'a rien dit le type là-bas qui arrive toujours en retard
Il a joué longtemps de l'harmonica
Il a couché dans le lit de la mère
Il repartira un matin d'enfer
Ma mère lui jettera des précipices de colère
Il cassera la gueule à la vieille
et il disparaîtra avec son harmonica
Jusqu'à la prochaine fois.

DEBOUT DANS LA LUMIERE

Mon vie la toujours été noir
Mon peau la toujours été noir
Mais mi veux mort dans mon case
Gros blanc la venu ce matin
 la di à moin quitt'son terrain
 la di à moin prend mon chemin
 la crie à moin fait mon paquet
Mon vie la toujours été noir
Mon peau la toujours été noir
Mais ma mort dans mon case

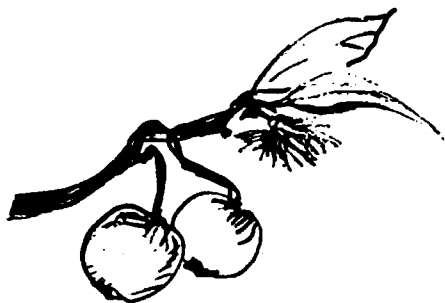
Grand blanc zordi y dit ça
mais lu la du oublié
 quand sous gros soleil mi travaillais
 quand sous gros chagrin mi charroyais
 pour donne la graisse son gros ventre
Mon vie la toujours été noir
Mon peau la toujours été noir
Mais ma mort dans mon case

Gros blanc la fait vantard
La traite à moin batard
La traite à moin z'esclave
La brûle dehors mon case
La tire gendarme dans jeep
Mon peau la toujours été noir
Mon vie la toujours été noir
Mais ma mort dans mon case

Na point si longtemps
Gros blanc la pêche mon manman
Gros blanc la pêche mon papa
Un corde dan' cou zoiseau
Dan' grand ravine l'Afrique

Coméla mi fin' vie
Mon tête y commence tourné
Ame purgatoire y tombe dans la mer
Mon âme y monte dans les airs
Gran' condamné la chappé
Simandef y rode pas loin
Créole lé malheureux
Chien gendarme y commence aboyer

**Mi fini être vieux
Mais mi jure à té mon enfant
Ce soir ma lève debout
Ma lève debout dans la lumière
Ma lève debout sous la colère
Mon vie la toujours été noir
Mon peau la toujours été noir
Mais ma vive dans mon case**



LE BON DIEU EST-IL MORT ?

*La petite sauvage a croqué le soleil
Après le ravage : manioc sans sucre, sans sel.
La petite litone a croqué la feuille de mangue
Après le ravage : patate, patate, tel.
Elle a eu un grand vertige
Et la tige du manguier s'est mise à tourner.*

*A présent, elle se tord, toute nue, sur ses fesses.
Sa plaie a grossi dans sa tête
Et son cri a réveillé l'orage.*

Le bon Dieu est-il mort ?

*La petite sauvage a pleuré le soleil
Dans les bois filaos
Après le bilimbis amer
Et l'air en poudre rougi de fer.*

*A présent, elle se tord toute nue, sur ses fesses.
Sa plaie a grossi dans sa tête
Et son cri a réveillé l'orage :
Papa est mort
Maman est morte.
Et le bon Dieu, lui aussi il est mort ?*

*Et elle se tord toute nue sur ses fesses,
Toute seule, toute folle, toute belle,
La petite sauvage, Oh, la pure étoile.*



MES MEURTRIÈRES

*La nuit, mes meurtrières, près de mon lit viennent prier.
Je sens tomber sur mon suaire le souffle de leurs mots légers
Leurs yeux d'air et de vent
Transparents au clair des larmes
Ont cet attrait figé
Que la mort a maudit de charmes.*

*Vaporeuses elles sont ainsi que la fumée
Et sur mon corps transi glisse leur froid reflet
De bronze et de cristal.
Et mes yeux refermés sur l'Ailleurs éternel
Sentent le long toucher de leurs beaux yeux cruels
Qui pleurent de m'avoir fatalement tuée.*

*Je m'initie à ta sorcellerie
Je t'aime pas à pas
Toi qui ne sait
Toi qui gronde et chante
Comme un torrent dans la bouche du vent
Je m'initie à ta sorcellerie
Je t'aime pour te prendre un soir dans ma chair
Et tu livres ta vie dans l'écorce du pamplemoussier
Sauvage
Tu parfumes
Tu pleures
Tu ris
A part toi ce soir, je n'ai pas d'ami
J'ai effacé les noms traçés au mensonge
Les bêtises assises sur des sourires de chiffons
Les hanches déchirées des petites filles folles
Les rires écrasés par la soumission créole
Je t'aime pas à enjambées pures et larges
Et je traverse l'océan sur le nuage
Qui m'attend au bord de ton âge
Car j'aime les fruits bien mûrs qui jouent avec le sucre
Et pensent avec le feu
J'aime l'arbre séculaire et les mains initiées
D'ailleurs,
Je
M'
initie
à
Ta
Sorcellerie...*

TI-JEAN ON DIT QUE...

Quand le volcan ilien crache
Menstrues de la terre violée
Ti-Jean on dit que cette année
Pas de cyclone dans l'air du temps
Sur le ventre ondulant de l'île
Pas de ciel accoucheur
De souvenirs en détresse
Temps de l'exil pour une île
Ti-Jean on dit que
Rêves endormis sous la varangue
Chiens de soleil couchant
Papangue de soleil levant
Mains de frangipanes
Sur l'océan de mon âme
Ti-Jean on dit que
Manchy ressuscité
Télingas en partance
Pour je ne sais quelle errance
Ici où là
Grottes du Bernica blessé
Stalactites aux seins nus
Ecorchures de ma jeunesse
Où tombent goutte à goutte
Des mots oubliés rapiécés
Sous un rayon de feu vérité
Feu volcan où résonne l'écho
De l'enfant mille fois qu'on abandonne
De par le monde de par la vie
Ti-Jean on dit que
La plage d'espoir succombe sous l'ombre
Des châteaux de sable inassouvis
Ti-Jean on dit que
Voilà les pionniers de l'avenir
Les conquérants du soleil de mars
Au-devant des pilleurs du lagon
De l'autre côté de la muraille de corail
Ti-Jean on dit que
Le ciel entend la mer gémir

Mais qui entend la mer mourir
Ti-Jean qui entend la mer mourir
D'un grand coup de couteau dans le dos
L'arme du crime la voilà
Flammes-volcan sur les déshérités
Flammes-zamal dans les mémoires
Fleurs de gandia mandoze lé rose
Allocations-arack pénitentiaire
Ti-Jean des Cirques et d'ailleurs
Qui entend le cri du fouquet
Cognant sa tête folle
Contre la lune clouée en sentinelle
Au-dessus de la guérite de l'avenir
Paille-en-queue désarticulé
Pour conjurer le mauvais sort
Là au-dessus de la porte du soir
Ti-Jean on dit que
Tu as donné un coup de pied sonore
Au diable à la fesse en or
Tout n'est-il donc pas perdu

Quiça la casse calebasse amère
Quiça la boire poison bois-de-lait
Quiça la boire mandoze margoze
Quiça la assise sis chaise raquette
Quiça la déboule sous pied bancoul
Quiça la vive dan' vouve vaza

SA ROBE A LA MAIN

Ce qu'il me reste d'elle me disait celui-ci,
en un temps fort ancien, ce sont en vérité
des gestes étrangement purs, comme les clés
dont j'aurais pu me servir pour entrouvrir son
univers.

Si seulement j'avais su l'approcher...
Mais elle était comme un voile qui se frippe
au contact des mains.
Nul ne sait où elle s'est enfuie, vers quels
désirs d'orage ou de bleu intense.
Nul ne sait quelle était la blessure de son
regard, échancre jusqu'à l'âme.
Ce que je me rappelle, lors qu'elle était tout près
de moi, légère comme un air de flûte, ce sont
des éclairs de vie que je saisissais, entre deux
portes, et suffisaient alors
à me remplir les bras.

O l'entrevoir...

L'entrevoir par une fente du bois, se caresser
les seins d'une serviette bleue, maquiller
le coin de ses yeux en tirant la langue.
L'entrevoir, au travers d'un miroir, se mouiller
d'eau lavande, démêler ses cheveux avec ses
doigts, s'enlacer d'un bracelet ivoire.
L'entrevoir entre ses draps ouverts, pliée
comme chat en sa corbeille, s'offrant à la nuit
d'un tout premier sommeil, l'envelopper
toute entière et la changer en femme.

O l'entrevoir.

Jeune fille, mon secret, ma pirouette,
ma chair.

Il est bien tard pour qu'elle s'en revienne.
La voici qui s'enfuit vers la maison des autres.
La voici qui s'enfuit, sa robe à la main,
vers des hommes incertains et même quelques
femmes sorties d'on ne sait où, aux yeux de
rendez-vous, dans des chambres obscures
où elle aura froid.

Jeune fille, ma promesse, mon sosie,
ma demeure.

La voici qui s'avance, sur la pointe des seins,
vers les envies tenaces de tous ceux
qui la guettent, pour la baiser câline, et la laisser
blessée entre les bras dociles
d'un fou, d'un aveugle ou d'un chien.

Jeune fille, ma trêve, ma bague,
mon murmure.

Que savent-ils, ceux qui te convoitent,
des rochers mauves de la rivière où dort
ton corps nu, du grand soleil de ta chevelure
quand midi la brise en éclats contre la blancheur
d'un mur ?

Il est bien tard pour qu'elle s'en revienne.
Pour gagner quelques sous, est-ce bien
facile à ton cœur d'ingénue de te
montrer gentille ?

Vers qui pars-tu, ainsi nue,
vers quel dérisoire ? Est-ce des regards
ou des crachats qui déjà te retiennent
et te jettent une à une les pierres de leur désir,
pour te laisser mouillée
au bas d'une rue sale, lorsque vite
ils retournent à leurs femmes.

Pendant que tu démêles tes pleurs
de leurs baisers et que je broie,
une à une toutes mes larmes.

Jeune fille, mon regard, ma source,
mon soupir.

ROBES NOIRES, MAUVES.

Et c'est peut-être un cri, peut-être une nouvelle...

Au creux des vérandas les vieilles guettent sous les capillaires.
L'odeur de la mer se brise contre les murs.

Quel est le messager ?

Les orchidées meurent laides et dépenaillées sous le chaud,
Les chats digèrent les oiseaux trop mûrs, tombes des longs bambous,
Les vieilles n'ont pas le sou et clament leur misère, à voix âcre.

Boira-t-il du café ?

La case s'étiole et coule par endroits,
Même la télé s'éteint les soirs de grands galas,
Le riz blanc moisit malgré la vierge de plâtre.

Est-il en nage ?

Les vieilles s'agenouillent pour encaustiquer,
Le parquet se fait sang et miroir.

Qui l'a aperçu ?

Ce n'est qu'une rumeur de bouche en bouche lassée.
D'ailleurs qui vient ici ?

Sinon les fleurs, les chats, le vent,
les pleurs, le soir ?

Qui vient ici ?

Les vieilles gémissent, tipotent des fruits.
La vie est un carnage, un reste d'hier, un vieil amour.

La journée ferme ses paupières,
s'en va l'odeur de mer,
le soir sent déjà la merde de chat.

Vient-il d'assez loin ?

Les vieilles ferment les volets, s'écrasent contre la nuit.
Et bruissent les mots bas dans la maison nocturne.

Quels sont ses pas lourds ?

Leurs robes noires, mauves courent sous la véranda : le jardin est ruiné,
le crépuscule obscur, le messager absent. Que dirait-il ?
Quelles lettres reçoit - on à leur âge ? Celles du fils prodigue,
Du frère qui ne sait pas écrire ?

D'où la voix ?

Les vieilles ont si peur. Le chien aboie.
Peut-être un malfaiteur. Rentrons.
Un fou. Si tard. Ou l'écho s'emmêle et ment.

Et c'est peut-être un cri, peut-être une nouvelle...

JAMAÏQUE JAMAÏQUE !

visitez l'eden visitez l'île
un luxe de vert
la simplicité factice du style nouvelle orléans
un luxe de blanc sous le soleil
loin de la ville
loin de la ville effervescente
loin du tumulte du travail
à l'ombre des usines
dans les fleurs de canne à sucre

visitez l'éden visitez la ville
la ville est un miroir la ville est un mirage
un chaudron bouillant
la ville est un pilon elle écrase demain
visitez la ville
elle oublie les ruades des plus soumises misères
le torrent le tumulte des banlieues

visitez les églises
l'île est un chapelet de saints
les cloches du triomphe étaient en liesse
le 20 Décembre est un flamboyant

visitez les montagnes
les montagnes où se cultivent
 une maigre subsistance
 un peuple de la nuit
les grandes douleurs fondent comme le sucre
les couleurs passent sous le soleil
l'alcool coule sous les tropiques
dans de mornes contrées tropicales
les contrées tropicales sont faites de caisses de savon
de tonnelets d'huile minérale rouillés
la saison des pluies distille l'ennui
la nuit danse crie chante
 quelque part

et quelquefois le risque calculé des sorties en groupe
Réunion Eden
tes tas de détritrus sont un arrière pays
je n'oublie aucune des Jamaïque du monde
je n'oublie ni le vent
 ni l'éternel été cette grisaille
je n'oublie pas ces hommes ces femmes
ni les approximatives cabanes
la hauteur des vagues
le rêve des falaises
je veux les sommets loin des rivages
je rêve du repos à l'ombre du bancoul
le bancoul bois funéraire résiste moins que le sapin
à la terre
le soleil liquéfie même le sucre
soleil torpeur de midi lorsque tu te bats
lorsque tu coupes la canne à sucre
soleil forges de la vie
tu te forces à rire on dit que tu plies
soleil brûlant comme la raque
brûlant toutes forces
tu cries ta douleur de vivre on dit que tu geins
un parfum de patchouli
il est des gens qui croient à jamais enfouies
toutes les révoltes
ainsi croient les gens qui ne croient à rien qu'à leur âge d'or
il est un soleil
porteur du futur
un soleil présent
tu cries ta fureur de vivre
 ton maloya

TROIS POEMES

*Je suis descendue jusqu'à la ville au volcan
Dans la nuit morgane agrippée à ma peau
J'ai quitté mon ajoupa pour la ville au volcan
Dans la nuit morgane cousue à ma peau
Là les chiens de paille dormaient en chien de fusil
Parmi les fusées les bombes atomiques*

*Me diras-tu je t'aime sans battement de cils
Sous le porche d'une cathédrale en forme d'ogive nucléaire
Me diras-tu je t'aime sans broncher
Au doux frôlis rythmé d'un lance-missiles
Ici on assassine ceux qui en veulent à la guerre
Ceux que grise l'alcool de paix de main tendue*

*O LOVE j'ai mal à ma planète aux yeux crevés
A ma vieille négresse TERRE SOURDE OREILLE
O LOVE j'ai mal à ne pas vouloir compter
S S de vingt jusqu'à vingt-cinq et plus
A ne pas vouloir réciter
AWACS MIRAGE POLARIS PERSHING MYSTERE
A vouloir seulement notre amour et JEAN-SEBASTIEN-BACH.*

(Childish Blues). 18.10.81.

PRELUDE A UN PAYS RETROUVE

*...A l'orée de ma savane
Où siège l'air affublé de rosée et de nuit
Où l'océan lentement noir exulte
Où le serein a fait lover un morne au vent
Où le feuillage a modulé sa houle
En holocauste à l'alizé incendiaire...*

*Et voici que s'enneige un prurit d'étoiles
Les arcanes péleens vouant un songe là-bas
Interminable d'opossums et de lucioles somnambules
A l'abandon...*

*Un cœur viendra redresser l'arbre
Car l'étincelle a répandu vers mes hauteurs
La parole et l'encens
Verdeurs immaculées des cristaux surgiront
Des grottes du matin
Pour livrer le soleil aux corolles
Qui nous déchirent
Alors déployant ses voiles longtemps clos
Mon rire buisson
Au frais de la source
Dira la rose et troublera le chant vert du jour...*

(Dernière version, 1986)

POEME-ENGAGE

Enfant
enfant qui tremble
enfant qui sort d'un œuf de l'espace
venu s'échouer sur le récif du lit où il s'éclôt
enfant tout velu de frissons
à demi réveillé d'un songe scarabée
d'île pubère aux yeux perdus
enfant encore tout mouillé
par l'averse d'un déluge
sensationnel tombé d'une lune triste et chamarrée
évanoui dans le silence d'un grand plongeon
enfant les yeux bleu-peur de vivre
de soif d'amour
prêts à avaler n'importe quoi
pourvu que ça fasse vibrer
les cordes sans fin qui l'écartèleront
aux quatre coins d'un soleil chagrin
enfant toutes couleurs toutes toisons
tous regards basoués
toute foi
toutes lois
enfant les yeux bleu-sang que torturera un acier velours
trempe dans la sanie des jours tièdes
avant lui avec lui après lui
enfant etc...

*La nuit de juin croque le ciel
de sa gueule mandarine
CROQUE ME AUSSI
reflets mauves sur mes seins gonflés
salive des nuages*

*La fente de l'horizon scintille
rasoir des solitudes éventrées
quand le rêve compagnon force la paupière
nourri des désirs déracinés*

*Je dors mais je ne dors pas
marchant sur le cercle mouvant
bordé de ravenalas sourds
marchant marchant
mes doigts essaient
mal
de repousser des parois translucides
ils glissent
s'immobilisent le long de mes flancs en suée*

*demain et hier
s'entrelacent
je ne puis les toucher*

POEMES

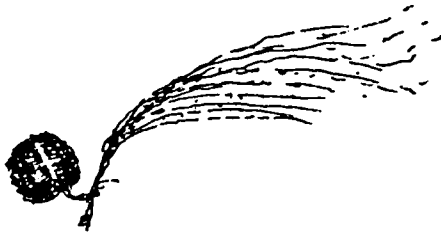
Personne ne pourra remplacer ton père
Personne ne pourra me remplacer aussi
Car comme ton père, je suis mort à la vie
Moribond d'un soir, que tes yeux clairs
Auraient pu rendre à la vie
Je ne suis plus qu'un souvenir aujourd'hui
Souvenir ! me diras-tu,
Mais tu vis !...
Oui, bien sûr
Si loin
Là où les étoiles sont tes amies.
Là où les étoiles sont mes amies aussi.

Il nous faut aller plus loin
Toujours plus loin
Et comme le papillon
Je voudrais me brûler
Au feu de ma conscience
Pour qu'un être nouveau
Puisse renaître de ses cendres
Et se brûler toujours
Ne laisser qu'un flamboiement
Au ciel de mon éternité
Que mon devenir aille,
Au delà du devenir
Et qu'il ne me reste plus rien à dire.

C'est lui le justicier
Aujourd'hui il défend
D'un cœur plein de noblesse
L'honneur outragé
Permettez - Monsieur le Juge
Non je ne permets point Monsieur
Car ma vérité est une
Et à vouloir lui faire entendre raison
Vous risquez de l'égarer
L'audience est levée

•

Difficile est de trouver les mots
Les mots qui nous font dire des choses
Les mots qui nous font rire
Les mots qui nous feront pleurer
Les mots qui nous feront penser
Et puis penser encore.



UN VOCABULAIRE « POETIQUE » REUNIONNAIS ACTUEL

Qui a lu en français ou en créole, cinq, six poèmes d'autant de poètes réunionnais contemporains peut s'étonner de retrouver quelques mêmes mots.

De Boris Gamaleya à Alain Péters, de Jean Albany à Daniel Hoareau, de Jean Azéma à Patrice Treuthard, toujours *zamal*, *maloya*, *bob* (*bobre*), *kayanm* (*caïambre*), *oulèr* (*rouleur*), *komandèr* (*commandeur*), *lansiv* (*ou ancive*), *bardzour* (*ou barre de jour*). Souvent *arc-en-ciel*, *corail*, *magma*.

Ces mots : héritage-carcen de quelque gloire ancienne ? Les *nappes* (d'or ou d'argent) de Leconte de Lisle ? Son *bleu* (nous sortons à peine d'un bon trois-quarts de siècle de poésie de cette couleur, soit dit, malgré la vénération que nous vouons à l'auteur de « La Ravine Saint-Gilles ») ?...

L'influence d'une langue en poésie aussi forte que celle de Boris Gamaleya n'est pas à négliger. Il est souvent en avance (ainsi de *Bardzour* (1) - l'aurore - revue qu'il créa).

Il y a aussi l'Histoire : La loi de départementalisation, en 1946, déclenche l'assimilation à tout prix, mais révèle aussi (revers de la médaille) l'identité réunionnaise. Tenter d'étrangler notre culture ne pouvait que lui donner sa conscience d'être. Le créole, par exemple, qui était notre « patois », devient notre Langue dès 1961 (2).

Les mots « obligés » de la poésie réunionnaise d'aujourd'hui sont, à un titre ou à un autre, des mots porteurs, voire des symboles, de cette identité. Ainsi *Maloya*. Nié, interdit par le décret d'un potentat de préfecture, bon valet de l'Empereur, mot réfugié dans le fait-noir des champs de cannes.

Ainsi *Maloya* ressuscitant de ses cendres (3) ne pouvait-il - de la danse de câfres qu'il était - qu'être transmué, pour tous les réunionnais conscients (de tous bords et de toutes rives, de toutes couleurs d'opinion et de peau) en emblème de leur spécificité.

Ainsi *commandeur* conjugué au passé retrouvé. Ainsi *zamal* (le Cannabis, plus indien que chanvre : racines obligent ; doping à coqs de combat, potion de sorcier avant d'être herbe à cauchemars ; le même mot signifiant aussi fureur, aussi anguille grasse, aussi agame rouge de colère).

Ainsi *Bardzour*. Ainsi *Lansiv* : conquête d'appel. Mots choisis pour leur symbolique, pour leur non-hexagonale origine et/ou consonnance. Car être aujourd'hui, pour nous, c'est d'abord, hélas, n'être pas l'autre...

Que deviendront ces mots ? Mourront-ils en même temps que notre conscience, overzamalés par les transferts de fonds de l'« état » ! Serons-nous capables d'en trouver d'autres, pour chacun de nous et pour nous tous ?

A.G.

(1) Le nom complet de cette revue que fonda Boris Gamaleya est « *Bardzour Maskarin* ». Le premier numéro, fondamental, a été entièrement rédigé par lui.

(2) Le premier texte à avoir utilisé le mot *langue*, à avoir clairement réclamé un statut autre que d'exotisme, de doudouisme et de ruralité patoisante, date de février 1961. Il s'intitule « A propos d'un discours contre le créole ». Il a été publié dans « *Le Rideau de Cannes* » organe de l'Union des étudiants créoles de la Réunion.

(3) Tout le monde le reconnaît - sous l'impulsion du Parti Communiste Réunionnais (lui-même né de la Fédération du P.C.F. en 1959).

KREOL

Le créole est la langue maternelle des créoles. Les créoles, à la Réunion, ne sont pas « les personnes de race blanche nées aux colonies ». Toute personne, quelle que soit son origine et la couleur de sa peau, née à La Réunion est créole. Pour éviter toute confusion, nous écrivons « kréol », pour désigner la langue et pour désigner la personne. Les langues « kréol » sont nées du besoin de communication (pas seulement, mais pour l'essentiel...) entre les colons et les populations serviles. Les uns et les autres, malgré les rapports de force dans ces colonies de peuplement, arrivent avec leur (ou leurs) langues et chacun met du sien pour la construction nouvelle (1). La nouvelle langue. En termes culinaires, un kréol est un zambrok (2). Traditionnellement, les langues kréol sont décrites comme des langues mixtes. Le réunionnais devrait à la France son vocabulaire, sa syntaxe à l'Afrique et à Madagascar. Trop simple. Indéniablement, les apports du vocabulaire africain ou indien sont faibles, ceux du malgache sont très minoritaires, l'origine française du lexique kréol-Larénion est donc prépondérante. Pourtant les mots sont rares qui ont en français contemporain et en kréol-Larénion le même sens (3). Fossilisation, extension, restriction, glissement du sens conduisent à un autre découpage du réel (4) : « amizé » (amuser) doit se traduire en français par « tarder », « inn malis » (une malice) par méchanceté, « fané » (faner), par « répandre ». « In bonbon » (« un bonbon » est soit une sucrerie, soit un biscuit, soit un amuse-gueule salé. Il en est de même pour la syntaxe. Le genre, par exemple, est étranger au kréol : si on dit presque toujours « la fanm » (la femme), on dit aussi « son fanm » (sa femme), « in fanm » (une femme). « In » et « Son » ne pourraient être traduits directement en français que par « un » et « son ». Si le kréol n'ignore pas le nombre, qu'il peut exprimer, il n'éprouve pas le besoin de le faire : « mon min » signifie aussi bien « ma main » (« mon min gos », par exemple, « ma main gauche ») que « mes deux mains » (5).

Notre kréol est une langue singulière faite d'apports divers et différents fondus dans un ensemble de cohérence propre. Comme toutes les langues.

L'ORTHOGRAPHE

Pour quand le Radama (6) qui unifiera, vraiment, notre langue ? Aujourd'hui encore, deux grandes écoles s'affrontent : l'étymologique, déjà ancienne (il s'agit de s'inspirer du français, le vocabulaire créole en étant marqué) et la phonologique, relativement nouvelle (qui consiste à se rapprocher au mieux du son, à s'éloigner de l'ortho-

graphie française, à affirmer ainsi la qualité de langue du réunionnais). Les poètes qui utilisent l'orthographe ancienne ne sont plus forcément des « doudouïsants » qui dévalorisent leur langue. Certains d'entre eux sont pris dans cette contradiction : ils utilisent une langue et l'écrivent comme un patois. D'autres n'hésitent pas à mêler les deux systèmes sous prétexte de liberté poétique. En l'étape actuelle, la pureté de langue, exigeante, d'un Daniel Hoareau (7) paraît nécessaire. La graphie utilisée pour les textes publiés dans ce numéro (8) est la phonologique mise au point par le « Groupe Octobre 77 ». A des variantes près, cette graphie est adoptée par tout le courant novateur majoritaire. Elle est certes loin d'être parfaite. Mais en prononçant toutes les lettres (« bat » prononcé « batte », « pas » prononcé « passe »), en sachant qu'une lettre représente un son et un seul, que ce son est souvent le même qu'en français (« g » toujours « gu » - « gi » se prononçant « gui » -, « s » toujours « ss », même entre deux voyelles...) le texte devient lisible. Il ne reste plus alors qu'à prendre la bonne « parole », le bon accent, et à comprendre...

NOTES

- 1) Les esclaves parlent des langues différentes et les européens ne parlent pas tous le même français.
- 2) Zambrokal : plat à base de riz, viande fumée, grains secs ou verts, épices.
- 3) C'était un créol français, c'est devenu un créol à base lexicale française.
- 4) Déjà autour du mot « créole/kréol », comme nous l'avons vu au début de cette note.
- 5) Exemples donnés par Boris Gamaleya.
- 6) Radama premier, roi de Madagascar, qui décida de la graphie malgache, vers 1820.
- 7) Daniel Hoareau, voir ses textes dans ce numéro.
- 8) Dans les textes de Jean Albany nous n'avons pas changé une virgule.

LA LANGUE REUNIONNAISE : QUELQUES DATES...

1961 : *A propos d'un discours contre le créole* (1). Article fondateur de la revendication culturelle (en particulier linguistique) créol.

1962 : Première graphie phonologique (2), Premier poème consciemment créol (2) : *Cou d' cong'n'* (de Jean-Claude Legros).

Dan noute pays, premier poème « politique » (3).

Mon mti Réunion, première et très belle chanson engagée dont l'auteur est Roger Théodora. Interprétée devant les étudiants réunionnais dans le sud de la France en 1963, cette chanson déclencha enthousiasme et tollé.

1966 : *Le sexe de l'ange*, publié dans « Nous créoles », organe de l'« Union Générale des Travailleurs Réunionnais en France », entrée publique et capitale de Boris Gamaleya dans le débat linguistique. Une violente polémique (sur la nature du créole, la place qu'on doit lui accorder en particulier dans l'enseignement) commence au sein du PCR dont Boris est membre, polémique qui ne cessera qu'avec la reconnaissance du créol, vers 1980.

1969 : *Bleu Maskarin* (Jean Albany), premier recueil de poèmes créol.

Début de la parution dans le Quotidien Témoignages (P.C.R.) du *Lexique illustré de la langue créole* de Boris Gamaleya. Cette parution se poursuivra à raison d'une colonne hebdomadaire jusqu'en 1976. Succès populaire considérable.

1970 : *Letsy myr*, deuxième recueil de poèmes créol, dont plusieurs revendicatifs - voir note 3. (Recueil anonyme que j'assume aujourd'hui, malgré ses défauts)

1971 : Parution (sous la signature de Sarcemate) d'un ouvrage collectif intitulé : *Lansèyeman La Réunion, in plan kolonialise*. Premier ouvrage théorique en créol (157 pp.)

1972 : *Matanans et langoutis*, recueil de poèmes d'Anne Cheynet où le créol prédomine. Grande importance de ce recueil dans la prise de conscience de certains jeunes réunionnais.

Le lexique de la Réunion de Rémi Nativel est publié à compte d'auteur.

1974 : *Bardzour Maskarin*, où Boris Gamaleya fait un travail remarquable sur la graphie du créol.

Le lexique du parler créole de Robert Chaudenson, 1250 pp.

Le P'tit Glossaire de Jean Albany.

1976 : Flambée de Maloya. Le feu, de nos jours (1987) n'est pas près de s'éteindre.

1977 : *Zistoir Kristian*, premier roman-récit créol. Maspéro, Paris.

Du créole opprimé au créole libéré, essai pour la défense de la langue réunionnaise, l'Harmattan.

Lortograf 77, Graphie phonologique commune.

1979 : naissance de *Ziskakan*, premier groupe musical engagé, où se retrouve toute la jeunesse réunionnaise.

1982 : Naissance du *G.R.E.C.* (Groupe de recherches et d'études créoles, membre de la Fédération Ziskakan qui publiera une revue théorique entièrement consacrée à la langue créol : *Sobatkoz*).

1985 : *Syntaxe du créole réunionnais*, de Ginette Ramassamy, 405 pp.

Comparaison syntaxique du Créole réunionnais et du Français, Pierre Cellier, 202 pp.

1987 : Deux dictionnaires Créol-Français à paraître, le premier de Daniel Baggioni, le second d'Alain Armand.

Gafourn, première cassette du très grand chanteur créol (Larénion), Daniel Hoareau.

Axel GAUVIN

(1) Le Rideau de Cannes N° 1, organe de l'Union Générale des Etudiants Créoles de La Réunion. Si les auteurs de cet article sont les premiers à revendiquer la qualité de langue pour le créol, déjà, en 1982, A. Vinson (Lettre au linguiste H. Schuchardt) regrettait « de voir donné au langage créole le nom de patois » et parle de « langue créole ».

(2) Le Rideau de Cannes N° 2. En 1884, déjà, V. Focard propose d'« écrire les mots du langage créole d'après leur prononciation même ».

(3) Le Rideau de Cannes N° 3. Evénement socio-linguistique considérable : Le créole n'avait jamais été utilisé à l'écrit jusqu'alors qu'à des fins dévalorisantes.

CENT ET QUELQUES MOTS-CLES

Achatine : *Escargot de grande taille.*

Ajoupa : *abri de branchages.*

Anchain : *chef marron.*

Ancive : *conque d'appel.*

Antaque : *sorte de fève.*

Argamasse : *1. aire de séchage 2. Coulée de lave compacte à faible profondeur sous la végétation.*

Baba : *petit enfant.*

Babouc : *grosse araignée des maisons.*

Bancoul, bankoul : *fruit dont l'amande passe pour donner des vertiges.*

Bancoulier : *arbre produisant le bancoul.*

Banyan (banian) : *Arbre (figus) sacré de la religion hindoue.*

Bardzour (barre de jour) : *l'aurore.*

Bec-rose : *oiseau encore appelé bec-de-coraïl.*

Bétsabéts : *mot malgache. Désigne le jus fermenté de la canne.*

Bichique : *alevin de poissons du genre Gobie.*

Bobre : *Instrument de musique (maloya). Berimboro au Brésil.*

Bombarde : *1. canon. 2. rûche primitive faite en Choca, en Bois Maigre (voir ces mots).*

Bois maigre : *arbre de la forêt primitive. Encore appelé valaïre, valakère, bois de bombarde...*

Boucan : *Construction rudimentaire.*

Branle : *Bruyère (quelquefois géante) des Hauts.*

Cadoque : *1. différentes plantes (en particulier la Rose-des-bois encore appelée Liane Gondelour) dont les graines noires et dures sont utilisées pour un jeu proche de celui des osselets 2. le jeu lui-même.*

Caïambre (kayambre) : *1. Instrument du maloya. 2. Vêtement plus ou moins grossier, plus ou moins en guenille.*

Calou : *1. (nom) Pilon, 2. (adjectif) agréable, bon.*

Caloubadia : *1. Marché noir, 2. Micmac.*

Calvanda (Kalvanda) : *1. rut, 2. libertinage.*

Camayangues : *1. câfre (péjoratif), 2. voyou.*

Cascavelle : *graine de différentes plantes dont on fait des colliers.*

Chabouc : *fouet à bestiaux (ou de commandeur).*

Champak : *Arbre à parfum.*

Choca : *agave.*

Cimendef : *chef marron.*

Clairce : *dans l'industrie du sucre, stade de traitement du jus de canne.*

Commandeur : *Surveillant d'esclaves, tient du contremaître et du garde-chiourme.*

Coudique : *insecte coléoptère, encore appelé « Bébête-coco ».*

Dodo : *oiseau exterminé (voisin du dronte avec lequel on le confond souvent).*

Eva (Héva) : *femme du chef marron Anchain.*

Fandamane (fandramane) : *arbuste, encore appelé change-écorce, goyavier marron.*

Fangourin : *moulin (primitif) à broyer la canne.*

Fanjan : *1. fougère arborescente, 2. pot de fleurs taillé dans le tronc de la fougère précédente.*

Farfar : *1. Étagère-grenier dans la cuisine. 2. La cuisine elle-même - construite traditionnellement à proximité de la maison d'habitation - quand l'étagère précédente y constitue un véritable petit étage.*

Filanzane : *chaise à porteur (mot d'origine malgache).*

Fouké : *pétrel ou puffin*.
 Foulsapate : *Hibiscus*.
 Gadiambe : 1. bon 2. agréable.
 Guildive : *alambic (terme ancien), reste « gueule guildive » : ivrogne*.
 Héva : *voir Eva*.
 Ilang-ilang (*Ylang, Ylang-ylang*) : *plante à parfum*.
 Iambane : *tribu d'Afrique*.
 Ilet : 1. petite « île » terrestre isolée par des bras de rivière 2. replat isolé à flanc de montagne.
 Isabelle : *variété de raisin cultivé dans les Hauts (passe pour faire rendre fou par une trop grande concentration en méthanol)*.
 Jacaranda : *arbre de moyenne altitude à fleurs mauves*.
 Jamarose : *arbre de bord de ravine (encore appelé zambrozade)*.
 Jarre : 1. poterie enfouie contenant un trésor. 2. Le trésor lui-même, s'il est enfoui, quelque soit son contenant.
 Jungade : *radeau. (mot retrouvé au Brésil)*
 Kal (*Grand'mère Kal*), kalla : *esprit maléfique*.
 Kavir : 1. autre nom du caïambre, 2. petit sac de graines attaché au bobre et jouant le rôle de maraca.
 Kikouyou : 1. Tribu du Kenya, 2. Variété de gazon.
 Kivi : *voir quivi*.
 Lambroquin : « dentelle » de bois ou de tôle décorant les maisons.
 Maccabi (*maccabit, makabi*) : *poisson de corail proche des mérours*.
 Makoualé : *tribu d'Afrique*.
 Maloya : *chant et danse d'origine africaine (voir article Séga et maloya)*
 Margoze : *légume très amer (recherché pour son amertume)*.
 Marquet : *Pièce de monnaie ancienne*.
 Marron (*maron*) : *Vient de Cimaron. 1. fugitif (esclave), 2. sauvage par opposition au cultivé, 3. illégal (taxi marron)*
 Manchy (*ou manchil*) : *chaise à porteurs (voir Leconte de Lislé)*.
 Misquet : *petite mesure à rhum*.
 Moka : *zébu*.
 Moraingue : *lutte quasi-rituelle d'origine africaine. Au Brésil : la capoeira*.
 Mouramour : *Mot d'origine malgache. Lentement. Aujourd'hui - en franglais - on dirait cool*.
 Ouleur (*voir rouleur*).
 Oulké : *tambour indien*.
 Paillanque (*paillank, paille-en-queue*) : *Phaëton (oiseau)*
 Papangue : *oiseau de proie proche du milan*.
 Poc-poc : *diverses plantes dont une liane (le nom vient d'une onomatopée : brult du fruit éclatant sous la pression des doigts)*
 Poinsetia : *Celui des fleuristes d'Europe*.
 Pongol : *cérémonie purificatoire (religion hindoue)*.
 Portulan : *carte ancienne de navigateur*.
 Quivi (*Kivi*) : *petit blanc parti marron*.
 Ravensara : *laurier-sauce (?) encore appelé quatre épices*.
 Rouleur (*ouleur*) : *gros tambour de Maloya*.
 Sakaf : *nourriture (mot d'origine malgache)*.
 Séga : *danse et chant (voir note « séga/maloya »)*.
 Simbou : *mot d'origine indienne. Vase*.
 Takamaka : *arbre de la forêt primitive*.
 Tamassa : *vin (mythique ?)*.

Tangue (tang) : *tenrec, animal se rapprochant du hérisson. Du mot malgache tandraka. Encore appelé Petite figure, petite toupie, petit cochon des bois, tango... Importance alimentaire dans les Hauts.*

Tantèl : *mot malgache signifiant miel. Herbe tantèl : herbe à miel.*

Télinga : *Indien engagé de langue télougou. (voir le Manchy de Leconte de Lisle)*

Tolet : *axe de bois autour duquel tourne la rame.*

Valaire, valakère (voir Bols maigre)

Vali : *instrument de musique malgache.*

Valval : *projectile.*

Vaquois (ou vakoi) : *pandanus, arbre à échasses.*

Vavangue : *arbuste au fruit comestible. Aller aux vavangues : être en cavalle, faire l'école buissonnière.*

Vaza : *vient d'un mot malgache signifiant étranger. Blanc (riche).*

Veloutier : *arbre du bord de mer le toucher de sa feuille lui a donné son nom.*

Vesou : *jus de canne.*

Voulvoul : *duvet.*

Vouve : *nasse à bichique.*

Zamal : *1. chanvre indien, 2. Agame, 3. anguille, 4. colère.*

Zazakèl : *enfant (mot d'origine malgache).*

Zèzèr : *homme ou femme que l'on aime.*



COMMANDEUR

*Commandeur oh ! té commandeur
Attend'ein pé nous n'y attend
Va v'nir le temps va v'nir le temps
N'aura pli la race commandeurs...*

Commandeur cass' pas ton chabouc
Ti tap' à moin ti fais ton blanc
Ton gueul' l'est comme ein gros babouc
Poique à moin té lé ressemblant...

*Commandeur oh ! té commandeur
Attend'ein pé nous n'y attend
Va v'nir le temps va v'nir le temps
N'aura pli la race commandeurs...*

Mon dos y brûle comm' d' si piment
Avec de sel zot l'a frotté
Adié z'angoune ! eh ! mon z'enfants
D'sus l'échelle moin l'est garrotté...

*Commandeur oh ! té commandeur
Attend'ein pé nous n'y attend
Va v'nir le temps va v'nir le temps
N'aura pli la race commandeurs...*

Café l'est rouge d'sus l'argamasse
Mon femm' l'a pi cab' lève calou
Z'enfants zot y guett' dand' cal'basse
Si n'a d'manioc la viand' pou' nous...

*Commandeur oh ! té commandeur
Attend'ein pé nous n'y attend
Va v'nir le temps va v'nir le temps
N'aura pli la race commandeurs...*

Mon zié l'est sec à force pleurer
Commandeur ral' fort ton z'oreil
Marrons dand' Cirque y veille soleil
Pou'batt' tambour la liberté...



*Commandeur oh ! té commandeur
Attend'ein pé nous n'y attend
Va v'nir le temps va v'nir le temps
N'aura pli la race commandeurs...*

La poud' fusils là va péter
Lé sûr qu'no va dans' maloya
Dou lait dou miel pou' nous ouaie ah !
Là dand' nout rond no va chanter...

PLIME LA MISERE

Moin l'avait un' bourrique
L'a sauvé
L'a part' mange son fataque
Su' la pente Combava.

*La misère vi pé croire
N'a pi d'rose au rosier
Là vi pleure dand' fait-noir
N'a pi d' l'eau dand' le zié
La misère moin l'a boire
L'a rest' dand' mon gosier.*

Moin l'avait un cabri
L'a sauvé
L'a part' mâche son moza
Là-ban-bas Bourniquel.

*La misère vi pé croire
N'a pi d'rose au rosier
Là vi pleure dand' fait-noir
N'a pi d' l'eau dand' le zié
La misère moin l'a boire
L'a rest' dand' mon gosier.*

Moin l'avait chatigan
L'a sauvé
L'a part' baise maïs mûr
Bande malbars Canal Prune.

*La misère vi pé croire
N'a pi d'rose au rosier
Là vi pleure dand' fait-noir
N'a pi d' l'eau dand' le zié
La misère moin l'a boire
L'a rest' dand' mon gosier.*

Moin l'avait un'ti femme
L'a sauvé
L'a part' mange de riz frais
Vec un carneur la ville.

*La misère vi pé croire
N'a pi d'rose au rosier
Là vi pleure dand' fait-noir
N'a pi d' l'eau dand' le zié
La misère moin l'a boire
L'a rest' dand' mon gosier.*

Moin l'avait trop l'espoir
L'a sauvé
L'a part' mange ça qu' ni mange
Becqueurs d'clef su' Le Port.

*La misère vi pé croire
N'a pi d'rose au rosier
Là vi pleure dand' fait-noir
N'a pi d' l'eau dand' le zié
La misère moin l'a boire
L' a rest' dand' mon gosier.*

NOTES/GLOSSAIRES

1) Commandeur

Commandeur : Homme chargé de faire travailler, de surveiller et de réprimer les esclaves.

Chabouc : fouet.

Babouc : araignée d'intérieur.

Poique : pique, brûle.

Z'angoune : la compagnie, les copains.

L'argamasse : aire de séchage.

Calou : pilon (« calaou » chez Leconte de Lisle)

Ral' : tire.

Dou : du.

2) Plime la misère

Fataque : plante fourragère.

Combava : fruit de la famille des citrons, condiment. Mais aussi « Pente combava », lieu-dit de la commune St-Paul d'où J. Albany était originaire.

Moza : plante dont les graines sont utilisées pour nourrir les animaux.

Bourniquel : Voir Combava, pente Combava.

Chatigan : variété de coq.

Carneur : Faraud, crâneur.

Becqueurs d' clef : a pris le sens de chômeur vivant de petits boulots occasionnels, de services rendus.



KATORZ ZILJET

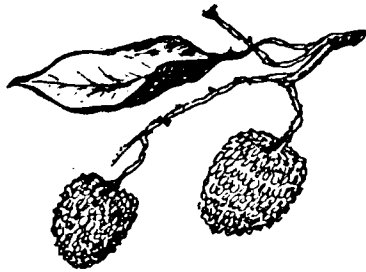
*Solèy la pété
Pou fé sèk la bou
Debout azot marmay*

*Si travay i kas zot rin
I anpli pa zot vant
Si tout lané
Zot i bèk la klé
Pou in bousé manzé
Artsann pa la pant
Debout kaminm
Solèy laba
I fé sèk la bou*

*Nana in boug laba
Dé, troi, dis, san
Mil...
I kri anou
Anon èk zot
Drapo rouz i bri
Dann solèy
La bou lé antrin n séké*

*Rès pa an aryèr marmay
Vien
Nou la pa tou sèl
Nou lé nout tout
Tout travayèr
Toulmoun la fin
Toulmoun an kolèr
Va kas baro la zol
Drapo rouz
Va balans an-o*

va balansé
O van
Sou lé van
Sin-Pièr, Sin-Ni, Sin-Pol...
Si la méri, si lékol...
Rouz ! Rouz !
Dann gro solèy Larénion



ZINZIN. MON KOUZIN.

(Aux plus royalistes que le roi)

Ti di réyoné lé « Chauvage »
Ansanm son kouzouk « de langaze »
Ti kroi k fransé la lé bien pozé
E ti di k kréol la lé malizé
Ansanm son kozé kas-kasé
K lé zis bon pou plézanté
Arèt ton mouvman
Si toué lé pa kontan
Pran konstan

Diam diam badadiah
Dav dav ti koudav
Ekout bann zazakèl
i rir konm kaskavel
Zinzin mon kouzin zérmin
Lo roi la pa mon kouzin.

Koz konm ti vé mé larg pa nou
Larg pa ton monmon larg pa ton papa
Tienbo tout ton frèr tienbo tout ton sèr
Larg pa ton kaz larg pa ton kor
Tienbo ton péi tienbo toué minm
Pangar ti sot la mér
Pangar ti pérd ton kèr
Pangar ti trouv pa ton bonèr.

Si toué lé pa kontan
Arèt ton mouvman
Ekout bann zazakèl...

Kréoli-kréolia laban-o laban-ba
Wayo waya vir-viré lèv-lévé pous-pousé
Sa minm nout bor sa minm nout sièl
Si dan nout pèp larkansièl
Inn lé pou tout tout lé pou inn
Na dir azot n'amont azot
Koman k i fé klok le grin kadok
Kan k oulèr maloya... diam diam badadiah
I poik la po konm in solèy an gadianm

Pangar ti pérd ton kèr
Pangar ti sot la mér
Ekout zazakèl
I rir konm kaskavèl
Zinzin mon kouzin zérmin
Lo roi la pa mon kouzin.



ROMANS

In mous i bat-bat si la vit. Li la mèt son palto vér prévnans : i tard pa moin nora in vizit.

Si sé matant Liza, i mas sinpleman, i tir défo toultan, ma dévir tizon dans la kizine, in grin n sèl desou la sèz.

Si sé kamarad : la klé lé desou galé plat (moin la parti rod de vin Silaos la boutik).

Si sé El... Oté ! Mon kèr i lans, mon san i kay... Si sé El...

Non va, sar rienk bazardié i pas tou lé lindi.

•

Mi inm pa fanm, lo kor pia pia pia. La tienn i di sak i fo : lo pli vré. Akfèr in ralman n kèr, kan k lèv demi rouvér l'asé ?

•

I di kaf na sèt po. Soidizan inn pou gro transpiration, dé pou divé kann, troi pou gratèl pié sonz, l'ot pou mordaz fourmi, l'ot ankor pou travay dann kèr poikan solèy in èr, lo sizièm pou kapkap la bon o la Plinn, lo dénié pou nérf béf madam Desbassyns, détroi groblan la séré, somanké le « tan lontan » i arvien.

In po, in soufrans, in martir...

Si lé vré le sèt po, aköz pa inn pou sof solèy asiz si la ros piké, dé pou la briz de mér dans lonbraz filao, troi pou le karès fèy fanzan dan la foré Bélouv, l'ot pour la rozé lèr ti kavkav i lèv, l'ot ankor pou le frolé péroké kan la lame i dévir, le sizièm pou lo fré la kaskad basin blé, le dénié pou la po in zézèr nin-portékèl koulèr ?

Sak po, son gadianm, son kalou dans la vi.

•

Lasann in lay de Frans la fé koul son zié, la anbloui son mémoir, la dévir son moral. Li koné pi fénoir, li koné pi féklèr, li koné pi son dovan son déyèr.

Katpat sou pié badamié, li ésèy akout le fèy tonbé. Li ral lo kèr, li di « l'automne ». Tit mèr, li apèl sa « lagon ». Tang (ti-figir, ti koson n boi - pov ti mizèr !) li apèl sa « hérisson ». Li koné pi fénoir, li koné pi féklèr, li koné pi son dovan son déyèr.

Tazantan, li vé asir dann frizidèr, po li konèt in pé le gou livér. Li antiendré pa fas sanm deri, si li té sir tonm bien sanm de pin. Li koné pi fénoir, li koné pi féklèr, li koné pi son dovan son déyèr.

KOUDVAN

Sak foi koudvan té i vien
Mi klout la port
Mi di la fanm vien
La kaz i koul
Zis si le li lu koul pa
Epi avan ni mor
I fo ni dor ansanm in dérné foi.

Déor la pli i grinn
I pèt zéklèr
Anndan l'ot kalité la pli
L'ot kalité zéklèr.
Déor, brans i kas
Mang i roul
Anndan, brans i kas pa
Mang i roul pa...

Tan-la, nout péi
Té in péi modí :
Toultan navé siklone
Tou lé moi, tout l'ané
Kinz sèz an zilièt
In vintinn an aout
San konté sèt zanvié.

Soman sak foi koudvan té i vien
Mi klout la port
Mi di la fanm vien
La kaz i koul
Zis si le li lu koul pa
Epi avan ni mor
I fo ni dor ansanm in dérné foi.



KOZMAN

Sa poison banna i di
Woy sa pa poison
Sa la tèr
Sa solèy an kaskad
Kan i bril pa lo zié
Kan i karès sovè

Sa lo sièl banna i di
Woy, oui sa lo sièl
Sa lo sièl
Kan li vé pi zanfan
Kan li lé an kolèr
Kan li lé an kolèr

Sa la nuit banna i di
Woy sa la pa la nuit
Sa zétoil
Kan i mont si soval
Sa galé bor la mér
I dor son rèv atèr

Sa zoizo banna i di
Woy sa pa zoizo
Bilinbi
Sa mang vér
Piman sèk
Sa pa zoizo fouké
Lo soir
Dann la ravine

Sa zérbaz banna i di
Woy sa pa zérbaz
Pa zérb rar
Oté sa niaz rouz
Dann milié la nuit
Sa pinpin dann
Milié koudvan

Sa lo sièl banna i di
Woy sa pa lo sièl
Sa lékim la mér
Kan lo van i lèw
Kan i bril pa lo zié
Kan i mèt sovè blan
Si la tèt kabo sotèr

Sa doulèr banna i di
Woy sa pa doulèr
Sa siklone
Kan i savir la mér
I kas la kaz demoun
Domoun na poin lo sièl

Sa flèr kann banna i di
Sa pa flèr kann
Sa goudron
I ras la po
I bril lo pié
Sa kayanm i sokouy
Kan i ravaz lo kèr

Sa kozman banna i di
Sa pa kozman
Sa volkan
I ropoz dan la min
Kan li dor sou kap
Kan li rèv lo la mér

KISA LA DI

Kisa la di
Somin la i fé lo tour
I tourn i tourn i tourn
I blok konm manivèl
La plaz i kour sou la mér,
I sar pa pli loin
I koul toutsuit
Sinon nana galé
La tèr i kraz sou ros
Ou tourn ou tourn
Kan ou kongn pa kont piédboi
Kan ou may pa dann rasine
La tèr lé vid la tèr lé noir
La tèr lé gri la tèr lé zone
La tèr lé rouz
 Soman la tèr lé pa la tèr
Ou koup par santié
La rivièr lé sèk
La rivièr la pèr la mér
Solèy lé an ti morso
Pa dann nout tèt mé vréman
La mizèr i pran la plas kozman lontan
Kozman toultan
Konm kan lo ronm i pèrs in kalbas pouri
La doulèr sa lé konm in kaskavèl dan in kayanm
La doulèr sa i pèt an flèr kan i soukouy out kèr
I fo pa di out tèt i fo pa di out vant
Sa ti galé bor la mér
Kan lo ra i mars desi
Zégui i rant partou dann kor
Pou koutkongn na pi soulié



Na in pé i koz
Na in pé i rèv
La mér i arèt koulé
La pli i arèt tonbé
Na kaskad flanboiyan dann bor zétoil
Somin la i fé lo tour
I tourn i tourn i tourn
La mér la férm la tèr
Somin na poin pou alé pli loin
Somin i tourn dann lo
Lo lé amèr lo lé gri lo lé vér
Na riyink out sové i mazine poison
Ou di :
I fo arèt koz la line èk zétoil
I fo arèt manz zamal par la rasine

Ou kour déyèr la tras marmay
Ou arvien dann milié lo ron
Solman sa la pa in ron
Sa lé kabosé konm in balon persé
Ou vé pa dor dann sab
Ou vé pa tir dosèl dan la mér
Somin la i plis sou la min
Somin la i ras out pié
Kozman lontan té i di ou ras somin
Na pli la plas pou ou kouri

Solda gran galo konm fourmi noir
Solda karapat si lo kor lo sien
Nout kor lé sal
Nout gèl i arsanm lo ra tilanp-tilanp
Nout kor i kouv boubou
Nout kor na pi lo gou
Nout kor lé pi siro
Nout kor lé fangourin
Nout kor lé mièl soka

Aprop somin solda i vien
Aprop somin
Solda gran galo
Santié i pérd la min
Solda an bra karé

Aprop somin pou ravazèr la vi
Aprop somin pou sigidèr la mor
Ou kalkil yapana mé sé tanbav
Ou kalkil binzoin mé sé kolkol
Poulpoul i tarz lo kèr lastron
Plantasion lé vér sanm transpir fèy
Lo sien bitasion i mord out zanm
Ou kour partou katpat
Domoun i mars an misouk zourit
Balié nik dan la pousièr
I aprop somin pou domoun la loi

Ou artourn dann bor la mér
Ou vé ral in karang si in galé
Galé lé mouyé
Galé lé persé
Lékim i koz tousèl
Ou kart out zorèy pou trouv son bout
Li kas la blag
Li tir sirandane pou la valèr
Galé i ranpli kanal lanbousir
Ou koul dousman dann bor zétoil
Ou amar out sové sanm touf banbou
Out pié lé konm laryaz out kor
La mér i kapot dann bra lo sièl

Kan ou lèv ou kit la tèr
Kan ou lèv ou kit la mér
Kan ou lèv ou kroi ou dor
Ou rouv lo zié
Si out tèt na in morso la mér
Si out kor na in mayaz somin
Santié i mont si out zanm
Brinzélié i sava maron
Santié i pérd dann out vant
Ou konpran pa kaka kabri
Ou bès la tèt
Ou lèv dousman dousman
Ou pran lavion

*Déyèr légliz Savannah
Nana gro-blan nana
La mok konm krab la tay
Anlèr lo mansi li bay
Gèt ali asiz an lévantay*

*Danlèr lo mansi
Lo roi la tonm si son boi d ki
Li tik konm in mti maki
Rikiki pou bann bibi
Kikilik pou son boi d ki*

*Déyèr légliz Savannah
nana gro-blan nana
La mok lépouyantay
Anlèr palankin li bay
Gèt ali asiz an lévantay*

*Danlèr palankin
Lo roi la tonm si son trouskin
Li boit konm kanar pékin
Rigaga pou télinga
Rikiki pou son boi d ki*

•

*Zinzin... Zinzin
Moin la souk sounouk - e
Moin la gingn la tèt - e
Zinzin... Zinzin*

*Sak la pa gingné - é
Souk le rin sounouk
Bouk*

Bonminm... Bonminm
Sat maron la souk la tèt - e

Bonminm... Bonminm
Sak i fé zalou
I rès loulou... ou
Sak i fé zalou
I gingn kalou... ou

(Ibidem)



GAOUE

Fé ankor in tour, dé, troi s'i fo,
Argard bien, talèr li sora dann out do.
E kan ou sora bien kalé dan out loto,
Argard in mti néstan son mizo.

Ou la vi « ses yeux »
Koman sa lé gran, koman lé noir
Koulèr latèr kan i komans fé noir,
Latèr la kour bidonvil. Lo soir
Té i lir liv « Nous-Deux » ziska tar.

Ou la vi « ses seins »
Koman sa lé ron koman lé zoli
Li té vé pa konm pou son moman, i di
In zour tété i tous son lonbri,
La mizér èk marmay la tro ral dési

Ou la vi « son corps »,
Gèt konm ti koulèr la lé pété.
Koméla li koné pi la fré,
Li koné pi la fin, li lé abiyé,
Li koné pi lo kou, li lé « aimée »

Mé « La Rue de Paris »
La bo bien èt ékléré,
Ou oi pa tout sa si in gaoué,
Ou la ni tir in kou, pa vré,
S'i fo komans kalkilé...

O SELINBINLINTIEN

ô Sélinbinlintien,
Bon Dié ou sa ou lé ?
ô Sélinbinlintien, ékout amoin :
Ou lé si la tèr, ou lé o sié ?
ô Sélinbinlintien, antan amoin :
Ou lé dan Linn ou bien dann péi kaf ?
Ou lé an Sine ou bien dann péi malgas ?
Mi an pé pi, ou i pé kroir, mi souf tro.
I fo ou i ékout mon dé pti mo.
ô Sélinbinlintien, kosa moin la fé aou ?
Gèt amoin in kou, zèt in zié par l trou.
ô Sélinbinlintien, Bon Dié d'an-o, Bon Dié d'an-ba
Koman ou i pé abandone out zanfan konm sa ?
ô Sélinbinlintien
Bon Dié souplé
La pi posib kontinié !
Ou la tandi amoin, mi espèr,
Bon Dié Sènièr ?
ô Sélinbinlintien
Réponn amoin...

— LE BON ! ALORS : KOSA
OU NANA ?

— Zisteman, ô Sélinbinlintien
moin
la poin !

IN SOR

La line i klér la tèr
Astèr astèr
Vakoi sa Gran-mèr Kal
Pérkal pérkal
Asiz an lèr in lav
Tanbav tanbav
I songn son mti karo
Poro poro
Li la pa kaponèr
Ti frèr ti frèr
Mé asoir li la pèr
Malèr malèr
Mor di zan pa zafèr
Afèr afèr
Son kèr i bat for
In sor in sor
Fouké i sar la mèt
Mizèr mizèr
Agèt son vant anflé
Koman graé-graé
Kap-kap i mont si li
Fini-fini
Son zétoil la sapé
Fané fané

(1963)

Ou té zoli mon mti ravine !
Fénoir dan lèr d'onzèr...
Sékré avan la nuit
Ou té zoli mon mti ravine !
Lèrk out briz té fé dans fey longoz
Sou in mayaz sapan ek zambrozad...
Ou té zoli mon mti ravine !
Prop konm ou lété... épisa fré !... fré minm !... Eya !...
E out kamaron... Out zanguy... Baya !

Niaz partou ! briyar... la pli... lafré...
Okilé ravine-la ?
Longoz okilé ? Kamaron ? Kansréti in zérge sapan ?

Karant an si son koko...
Boug i koz konm in lansèt
Pou son garson lé né an Frans...
Ti marmay i mark si lo vit
Kontour le mo li antan son vié mourgonyé...
Son doi i tras si zimaz in bonèr
Li vé oir la Koulèr...

Papa kosasa longoz ? Kamaron kosasa Papa ?

Poklin li oi, la gri li oi
La gri i gat lo sièl... loto i grouy anba...
Koman sabouk dan la min komandèr bandé...
La ponp loto i déshoun son lanvi révé...

Tangaz ! Tangaz rant lo vié èk lo marmay !
Arèt in kou ! Fé pa tapaz ! Ma di aou ankor in foi !

Ou té gouté mon mti ravine
Féfré dann ker soley
Ek out loder si tout mon kor
Dalon mon bonèr
Konm miel ver mon zezer...

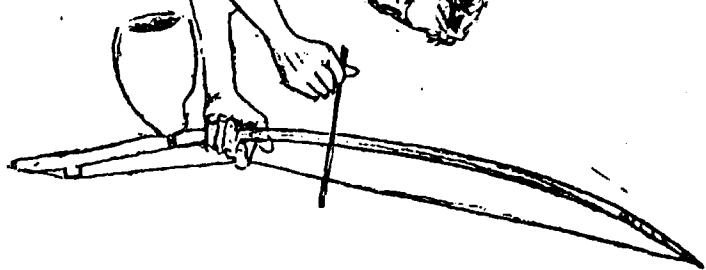
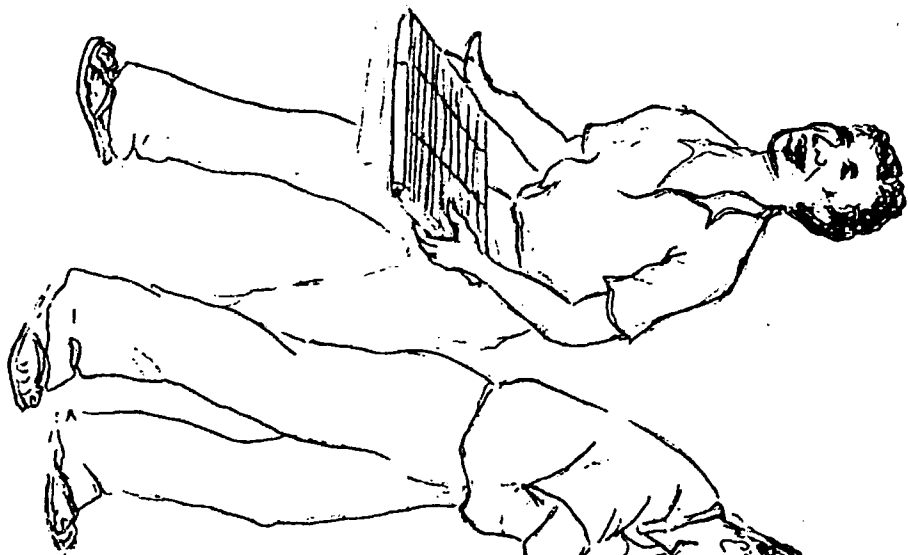
Dimans apré-midi
Lo vié i divag... sapan... zambrozad
Paroli zoizover... longoz... longoz...

Kouk li koné le vié ?
Ravine-la koton n sours la fini sek
Loder la mine la fine fèl galé...
Kater la fine pasé... tout la fine mayé
Lo bor ek lo milié... galizé ! galizé partou !
La gri i gat lo siel an o
An ba, in bann roklor i narg aou si in pano
Dan in ta la soumir in sien i ral la kok roz
In kamaron déor !...
Zoizo ver napi...
Paroli koméla arienk galangalang

Kouk li koné le vié ?
Nana kinz an li la sot la mer !

Ou lé zoli mon mti ravine...
sékré avan la nuit...
mon féfré dann ker soley lontan...
mon fanal dann fénoir zordi

Paris janvier 1987.



SEGAS ET MALOYAS

La tradition réunionnaise nous lègue deux danses chantées : le maloya et le séga (la langue créole tient, pour une fois, beaucoup à ces masculins là).

Le maloya c'est l'Afrique, même si les engagés venus de l'Inde en ont été, après l'abolition de l'esclavage, les plus sûrs garants. Par les instruments, le rythme, le mode.

Le bobre, arc ennobli de guerre en musique, dont la monocorde est jouée au bois et la callebasse de résonance au ventre ; le caïambre aux vagues domestiquées dans un caisson plat fait des lances coupées des fleurs de la canne à sucre, le rouleur (maître cheval-tambour dont la peau est tendue au feu) donnent un rythme fortement cadencé, variant, diversifié à l'infini, mais tapis roulant alimentant les moulins à broyer la canne, roulement qui s'enchaîne à lui-même et qui peut durer aussi longtemps que les cœurs, que les corps le demandent. La mélodie, toujours en mode mineur, sur des mesures à deux ou quatre temps, est dévolue à la voix. D'où le primordial de la parole. Le maloya est avant tout chant, ou plutôt - pour de vrai hier et symboliquement aujourd'hui - cri, plainte d'esclave garotté à l'échelle et plaies brossées au piment. C'est halètement de peine et de misère, c'est, toutes proportions gardées, le blues d'un autre - n'y en a-t-il pas déjà beaucoup ? - et minuscule Nouveau Monde :

In kok in poul moin néna

Un coq, une poule voilà ce que j'ai

San golèt la tèr moin la poin...

Cent perches de terre, je n'ai pas...

ou encore :

In zour si moin lé mor

Quand je mourrai

Antèr amoin sou pié kamélia

Enterrez-moi sous un camélia

Son lodèr va fé mon bonèr

Son parfum me fera heureux

E son flèr va fé mon malèr

Et ses fleurs me feront malheureux

Dans sa forme kabaré (du mot malgache *kabary* : assemblée, qui a donné récemment le néologisme *kabar* : concert convivial, fez noz réunionnais) le maloya devient dialogue improvisé et même joute chantée dont il est, bien entendu, impossible de donner un exemple.

Le séga est une fusion musicale de l'Europe et de l'Afrique. De l'Europe, ou par l'Europe, les instruments : accordéon (naguère diatonique, le fameux *r'halé-poussé*), la

guitare, le saxophone, la batterie (zaz). De l'Afrique : le rythme. Si la mesure est toujours à deux ou quatre temps, le mode est celui de la gaîté, le majeur. Joyeux, le séga l'est bien. Pas de nostalgie ici, pas de blue : l'humour, l'érotisme - souvent caché sous l'image, l'ironie.

Séga et maloya se retrouvent pour la langue qui ne peut être que le créole, à la seule différence - mais elle est de taille - que le séga de plus en plus récupéré, commercialisé, de plus en plus - que le Peuple de France me pardonne - zoréyifié ou zoréolisé, devient, dans beaucoup de cas, ce cari sans épices auquel les seuls touristes pourraient trouver du goût, et laisse le champ libre de l'identité à cette « danse de câfres » naguère purement et simplement interdite.

Ainsi au niveau de la « logique », du fil directeur, disons du « cartésianisme global ». Les tenants du francotropisme dans ce domaine ont toujours dénoncé le « décousu » de ces textes sans queue ni tête, sans même en entrevoir la beauté :

Ti mamizèl la tèt anlèr	<i>Petite mamiselle écervelée</i>
Koman fofolé dann gran somin	<i>Comme follet sur la grand'route</i>
Son monmon rod rod ali	<i>Sa mère la cherche partout</i>
La trouv ali dann zanbrovat	<i>L'a trouvée dans les abrevattes ⁽¹⁾</i>
Zanbrovat la pokor fléri	<i>Les abrevattes n'ont pas fleuri</i>
Tété zènfi la fini tonbé ma sèr	<i>Que déjà jeunes filles ont les seins trop lourds, ma sœur</i>
A somin Grands-bois sa lé long	<i>C'est tellement loin Grands-bois</i>
A ti pa ti pa na rivé	<i>Petit pas petit pas y arriverons</i>
Na in mti fanm anba laba	<i>Il y a une jeune femme un peu plus bas</i>
Na in gro bos desi son do	<i>Une grosse bosse à son dos</i>
Zamé li demann in soulazman ma sèr	<i>Jamais elle demande qu'on la soulage, ma sœur</i>
	<i>(Maloya traditionnel)</i>

Il est vrai que l'on est loin du bel ordonnancement de « La valse bleue », ou de « Rikita jolie fleur de Java ». Aussi de nombreux paroliers de ségas mettent-ils de « l'ordre » dans leurs textes et le mors à leur imagination. Le résultat est souvent déplorable. Ce qui pousse encore davantage les jeunes de talent - nous pensons entre autres à Daniel Hoareau, à Ti-Fred, au groupe Ziskakan - à se tourner vers le maloya.

Le risque demeure de voir un jour notre peuple faire rimer dans ses chansons gaieté à médiocrité.

(1) Ambrevatte : Moins connu sous le nom de Pois d'Angole. Jadis la floraison de l'ambrevatte marquait une sorte de renouveau dans l'esprit des travailleurs africains dont la nourriture était constituée presque exclusivement de la graine décortiquée de cette plante. Cette floraison correspondait à celle des pêcheurs, et la nature en fête incitait aux marlages, aux amours et aux fugues. (Rémy Nativel : Le lexique de La Réunion. 1972)

MALOYAS

DOUSMAN DOUSMAN...

Par koman l'arivé, mann Bondié, mi koné pa
Dann kor dann kèr batbaté, taktaka
Moin lé pandiyé kadansé lé songné
Dann zié fanm-la ma bingné
Wo ! Tine aminn amoin bat karé volvolé
Dann péi-la ma vangé

Dousman dousman aminn amoin
dousman dousman
Dousman dousman dousman... oté !

Tine ou lé mon péi ou lé kabaré ou lé mon baba
ou lé mon momon mon maloya
Tine ou lé mon zoli ou lé mon léomé ou lé tousa la
ou lé son monmon moin son papa

Wo ! Sa pay kann-la dann dofé panbala
Brat an kayanm soukouyé pié d boi la
Ma lis out do dann kolé margongné
Ma koskosté ma anpongné
An kime delo dann galé bouy mouyé
Ma pèt anflèr ma arkoulé

Dousman dousman...

Bé wa di konm an boukanaz zamalé
Sa lodèr lansan la monté la ralé
Kongman dann kèr tanbouryé robonbé
La mèt anou pandialé
Talèr nout bebèt va levé nout Bondié
I inm anou tanpir ki pé
Anon maymayé dann santé gro pléré
Roulèr i domann pou kasé
Bonèr i domann pou gaté

Dousman dousman...

IN MTI GINE DELO

Sa tèr-la koman graton i pèt
Gozié sa Létiopi lé sèk
Ti baba tann si tété flak i tèt
Lé mizèr dann bitasion i mèt
Tibo in kou sanm larm lo zié
Prièr Bondié
Non va la pa tourka
La pa la line osi la demandé.

In mti gine delo
In pongné delo
Kinm pa pou moin
Pou kal marmay dann lonbraz
Pié d boi la vi.
In mti gine delo
In pongné delo
Kansréti pou gingn
Ral mon zosay
dann lonbraz pié d boi la vi

Pétir la tèr la an dalo koulèv
Wa di mi déroz aléoir mi rèv
Lé bandé mi bingn dann lo la fièv
Wa di mi déranz aléoir mi krèv
Tibo in kou sanm larm lo zié
Prièr Bondié
Rak in mti dégou la rozé
Nout kèr fèy sonz
W'alé !

In mti gine delo
In pongné delo...

Bonkèrsité éstèr aou minm mon fami
Mon péi Létiopi mon paradi
Wa d'amoin, inn tiork mi gingn arpa rann
In gazon minm alonz amoin, pa vann !
Tibo in kou sanm larm le zié
Prièr Bondié
Anon zoué lo kor lo kèr la voi
Pou in moné...

In mti gine delo
In pongné delo...

BOUZARON

Moin sré anvi ou na in gouté
Dann bouzaron pou maloya
Ma kado aou le gayar
Mon nasion tanpir moin nana

Pay kann ousa maï
Ti sovè goni sa i arkoki
Si mon léstoma, oui na margoté
Pou ni an baba maï la va noué

A mi mazine semin
Pou moin sar malizé
Ti trasé rédiyion
Dann in péi béton

Noré d gou gèt aou gingé
Bat morlon tap matalon
Kas moilon pou kaz la vi
La vi tapénak an paviyon

Gongon pios dan la min
Toué nora pi bezoin
Na kanodèr poklin
Pou galiz an séon.

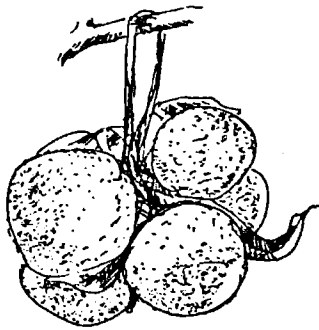
FENOIR DANN FENOIR

Na d san i koul dann somin blak Sowéto
Atèr laba dann in péi
In ponyé fanm
Bononm zanfan
Zot sévé lé krépi
Zot sévé la gingn koutkongn
Akoz sa minm i singn
Akoz sa minm bann blan
La po pas in pingn
La doulèr
Po ras zot konsians
Po tié zot koulèr
Kafé griyé.

Na in pèp i dbout i mars
I rèv
N'in pèp i koup dann santié
Po défil si la plinn
I touf dann san kayé
Desi zot koko lé konyé
I gingn pa mor
I krèv
Konm le sien dann bor somin
Akoz le pingn la mayé
Akoz zot la kriyé
Zot poin lévé
La pa fé dézord
Po désir linz blan lé si zot
Po fé pèt lo sièl
Po fé pèt le fiel.

Ater laba granmoun
Panbalaba monmon
Pa bezoin ou la pèr zanfan
Rouvéz zot zyé, ogard
Moin la tandi
In ponyé boug i tat fénoir
Po rod in vièrz lé noir
Zot i kroir pi kolonm lé blan
Zot i vé pi zoizo lo san

Rouvér zote zorèy akout
Bouginvilié ansanm do lo lé dan nout po
Maryo Biko arkri in kou
Mon kèr lé plin la bou
Lo gou do lé
Koulèr la pé
Maryo Biko moin lé sou
La pa mon gro pléré lo ronm
Lé kab fé in bononm
Lé kab tié in kolonm
Mi gingn fout pa tir lo pi
Nana dann boubou nout péi
Maryo Biko Sowéto
Mi mann aou pardon
Pou nout bann frèr La Rénion.



ROMANS POU IN ZEZER

La briz la pous amoin dann se rédiyon
O konm vi vavangé ou la pa port atansion
d moin ti fèy ankor vér, lèr moin la sérv tapi
La larg in mti lodèr kan out pié té dési

A si lété p'au
Ki lodèr moin noré ?
A si lété p'au zènfi
Ki santé mi pouré ?

Astèr moin la séké, ou la pa oublié
Té zoli la foré, ou l'arni bat karé
Ou la pa antandi, moin la krak ti dousman
Lèr ou la mars si moin moin la sant ti dousman

A si lété p'au
Ki lodèr moin noré ?
A si lété p'au zènfi
Ki santé mi pouré ?

Konm le tann la pasé m'la fé dou èk la tèr
Pou ienbou sérv fimié pou fé pous in mti flèr
Rèzman ou l'artourné li noré fane tousèl
Mé l pétal la froilé out né zoli monnzèl

A si lété p'au
Ki lodèr moin noré ?
A si lété p'au zènfi
Ki santé mi pouré ?

DANN VAVANG

Konm moin té vol dann mon fénoir
Moin té sousié p'amin n rien
E pui té pa lèr pou moin d kroir
K navé le mal k navé le bien

In zour té falé bien k té ariv
Le soir larg son plas le matin
Le zié bousé moin té dériv
M' té koné pa ankòr l' semin
 Moin la konpri k moin lété pri
 Desi l baton la kol la vi

Oui tout lé gran kan i fé klèr
Tout koulèr néna zoli ton
Mi avou k moin navé
plin n sanson

Larm filao i bri konm diaman
Kan solèy i aminn le zour
Le zié in Monnzèl té otan
Kan dan lé miènn la fé zot tour
 Moin la konpri k moin lété pri
 Desi baton la kol lamour

Solèy la tinn son lanp pétrol
I fé noir dann kèr maléré
La vi lamour la zoué zot rol
I fé noir dann kèr zamouré

Desi baton la kol la mor
Lété di k'in zour ni arlèv
K moin na rézon ou k moin na tor
La pa bezoin in pèr d zèl nèv
 Desi s baton la kol i dor
 Mé nout kèr i vol kan ni rèv

TI PA, TI PA...

Ram kanot-la, ram té mon bra
Ziska dan l'ot bor
Ram kanot-la, ram té mon bra
Mi vé rant o por
Bèl lam la mér i bat si mon flan
Mi koné mon kok lé lézé
Bon Dié moin la pèr si mi koul o fon
Fé fason pou moin pou arivé

Ral karyol-la, ral té milé
Ral ali kouraz
Ral karyol-la, ral té milé
Nou v'alé la kaz
Si somin pagot èk pikan na plin
Vèy koté ton pat va pozé
Ta trouv fourazèr ptèt inpé pli loin
Fé fason pou moin pou arivé

Ral le kor-la, ral ô la tèr
Ziska dann ton li
Ral le kor-la, ral ô la tèr
Lès ali dormi
Moin la boir devin té fine égri
Gèt mon léstoma koman lé kui
Moin la santi mon kèr krazé a mor
Ptèt bièn k pou rann ali asé for

Vid le kor-la, vid le kèr-la, vid ô la tèr
Vid son mésansri
Vèrs la vi-la, vèrs lamour-la, vèrs divin manman
Fé fason ranpli...

LA COMPLAINTE DE SATAN (1^{ère} figure)

Le soir lété ki vien
Ton soval Bondié larg son fêr lor dann loséan
Mon soval i boit mon sarèt i grins
mi kroi bien k ti koné le son

Dann fon ton sièl zétoil i bri
Pou koué losti ? Pou fêr pli oir
Moin la kasèt mon lanmarman Klingki klinkan
Pou pa fé oir.

Moin minm Tonin, le foi lé kui
Mèt kliniotan bord mon lépav
Si l semin moin té pou alé klingki klinkan
Gèt mon kadav.

Pou mil an ti démar amoin
Ti lès amoin boir luil tantan
Mi gèt ton sièl mi oi na pa l fon kingki klinkan
Kou k sé mil an ?
O Bon Dié ! Pou koué ti fé sa ?
O Bon Dié ! Ti larg amoin la !

Dann fon mon zié
Larm lé fine sèk
Le prêt i vé pi mi konfès
Mon boul noir d kèr lé devan ou
Bon Dié rant pa
Kout pié dedan
O Bon Dié ! Pou koué ti fé sa ?
O Bon Dié ! Ti larg amoin la !

ZERO CALBASSE
LA FUMEE GRAND-BOIS

I

A nous pauv' p'tit marmailles l'école
Ni connaît rien qu'cause créole
L'hère que ni rode largue nout français
Nout langue y commence amailler
In boug' la 'saye dis à moin in' fois
Nout zancètes l'étaient gaulois
Moin la réponde à li
Coute bien ça qu' mi dis
Cé pas si li la compris
Mais li na qu' débrouille à li

R

Nout' zancètes l'étaient Gaulois
Zéro calbasse la fumée Grand-bois
Guette mon band' tit frère tit sèr
In pé lé noir, in pé lé clair
Na point in lé blanc pou d'bon
I tombe toujours in pé marron.
Moin néna en plis que ça
In bon peu camarades chinois
Malbars, z'arabes, tit caf' la soie
Nout tout' i dit dans nout patois
Band'Gaulois la pas nout papa
Zéro calbasse la fumée grand-bois

II

Nous lé d'accord nous lé français
Sèlement ni peut pas deviner
Ni pé pas connaît' en avance
Comment de moune i cause en France
A cause comme si nous té pas créole
Astère quand ni' saye causer
Comme band' tit français
Ni bite si l' premier mot
Allez jouer canette sous l'pied d'coco

III

Lé pé d' créoles qu'lé vraiment blanc
I dit tout l'temps zot gros momon
I sort' dan' temps Vercingetorix
Dan' gros soleil zot peau i plice
Ça band' famille l'antiquité
I croit zot la pas mélangé
Mais moin lé presque sûr
In jour dans l'entournure
Zot va sorte in tit marmaille
La peau coulèr sapote bien mûre

IV

Le moune dehors i ent' ici
I trouve toute band' tit filles jolies
I trouve jolies si tant tellement
Bon pé i tombe en saisissement
Combien zoreilles la démarier
Pou tit malbaraise grand grand cévé
La point pli jolie
In tit cafrine pays
In tit chatte marron
Na plis meilleur tempérament



RAL SI TON KOUKOUN

Ral si ton koukoun
Invant in solèy
La vi lé mov
Konm an zamal
La vi lé mov
Konm an brouyar

Solèy an misouk
I karès out kèr
E la mizik
I fouy out kor
Pou li malèz
Out vié lésplor

Dann vant la rivièr
In limièr i koul
Par devan toué
Solèy i fanm
Lé konm in brèz
Si ton figir
Dann kèr la limièr
Fénoir rouv son bal
E tèr laba
Nana in fanm
I malbarèz
Tout so zistoir

Invant in mizik
La koulèr lansan
La vi lé mov
Konm an zamal
La vi lé mov
Tèlman fasil

Invant in solèy
La koulèr lo tan
Défann somèy
Ral out sékré
Ziska talèr
Lé ankor loin.

Dann vant la limièr
In limièr i koul...



KONGNE

Té po asiz bordaz somin
Dann in mti koin po ral son zoin
Dann in planaz si Bob Marley
In défoulaz po bingn dann trin
Kongné, toué la rivé la loi fransé
Toué la rivé po toué kongné
Po fé laproptaz bann délinké
Toué la trouv sa in bann salté
Toué la kongné, kongn pou do vré
Toué la rant dann ta
Toué la pa rod kisa i gingn
Toué la pa rod kisa i pérđ
Toué la kongné

Kongné
Lo kor lé la
Kongné
Bour dann ta

Apré pasaz o bildožèr
Katérpilar matrak lo ta
La rèt an ta in ta la viann
In ta lo kor sa té krazé
Néna la sapé dann ton may doré
Sat la rèt la, la pèy po dé
Kongné, toué la kongné
Kongnman lo kor, anfou pa mal
L'abim lo kor, lo kèr lé la
Léspri i plane rod pou vanzé
Nout tour va ni lèr po vanzé
Kongné la loi fransé li la kongné
La rèt atèr inpé oté
la mèt lotèr si règman kont

Kongné
La lé koké
Kongné
La loi franisé

Ti brine ti brine fénoir lé la
La loi i plane koman papang
La po rod lo kor po défoulé
In sasé fasil zamalé ou délinké
Kongné li wa kongné
Lo droi fimé pokor sorti soupréfektir
La mor lé la gèt ki koté
Ki kalité drogaz ou fé
An tout manières domin ou'a lé
An kaniki, an délinké, an zamalé
Ou an réyoné, si pou kongné na anparé
Ziska riv lèr po nou vanzé

Kongné
Ziska riv lèr po nou vanzé
Kongné
Kozman sa nou tè réyoné.

PATRI

La pa bezoin kri partou kèl la koulèr ton ras
Lo van dan la voil nout bato
I farfouy nout kalbas
Dann mon soubik la plime zoizo
Mi pas mon min ziska désir mon po
Mi kri mi kri dann fénoir
Mon patri mon patri
Ki nout patri.

Dann tout somin kadansé
Kan lo zié la fini romé
Dofé i kour si la po la vi
Dann sak koté kanal
Karo kann lé noir la fimé
Nout pié i poz si la tèr brilé
Mi kri mi kri dann fénoir
Mon patri mon patri
Ki nout patri

I fo ni kras si zimaz lor
Domin pou oir pli loin
Domoun i digdig nout léspri foutor
Ek lo minm rofrin
Bato la vi fo kart la voil
Pou minn anou ziska flèr koray
Mi kri mi kri dann fénoir
Mon patri ton patri
Ki nout patri.

DEVINETTES, PROVERBES, LOCUTIONS...

Les sirandanes sont des devinettes traditionnelles que l'on trouve probablement dans tout le monde créolophone. Il en existe aux Antilles, à l'île Rodrigue, à Maurice - d'où le terme nous vient sans son étymologie...

A la Réunion, il en existe des centaines, et, malgré le rouleau-compresseur du « modernisme » - comprenez école aliénante et médias presque toujours oppresseurs - ces devinettes restent extrêmement vivantes. Nombreux sont les jeunes qui en connaissent, qui en inventent, car si elles reflètent avant tout le monde d'hier (une société rurale-archaïque, presque féodale, à forts relents d'esclavagisme), les sirandanes tentent de s'adapter.

La sirandane commence toujours par une formule rituelle, exclusivement réservée à cet effet. Dans la plupart des cas, de nos jours, cette formule est : « Kossa in soz ? » Que l'on traduit par « qu'est-ce qu'une chose ? » (ce qui n'a pas grande signification)... Quelle est cette chose qui...? Moins utilisé, mais bien présent : « Devine devinay, out né dan la tay » (en graphie étymologique : devine devinaille, oute nez dans la taille... ton nez dans la crotte). A l'introduction : « kossa in soz ? » l'auditoire répondait naguère « sanpèk » (dont le sens est perdu).

Voici donc comment devrait se présenter une sirandane :

Introduction : Kossa in soz ?

Réponse : sanpèk.

Question (par exemple) : badébing dann lo ? (Bois d'ébène dans l'eau ?)

Réponse : zangi (anguille).

La sirandane est avant tout métaphorique.

- anguille, comme nous venons de le voir, est bois d'ébène,
- la brise est une jeune fille qui passe à travers les ronces sans y déchirer sa robe (Kossa in soz : in zènfi i travèrs dann galabér, son rob, zépine i déchir pa ?).
- le ciel étoilé est le pagne troué du grand-père (Langouti granpapa lé plin lo trou ?).
- la langue est une petite poule bas sur pattes qui caquette dans un champ de cactus (Mon mti poul basèt, i kakay dan karo rakèt ?).

La sirandane, manifestation culturelle essentiellement créée par des illettrés, pour des illettrés - se présente souvent (à l'insu du créateur lui-même !) comme un petit poème régulier. Je laisse au lecteur le soin de compter les pieds, d'étudier les rimes, les allitérations dans les quelques « kossa in soz ? » suivantes :

Mon bérso,
mon sapo.
Mon sapo,
mon tonbo ?
(Léskargo)

Mon berceau, mon chapeau. Mon chapeau, mon tombeau ?
(L'escargot)

Na le sièl la poin zétoil
Na la mэр la poin poison.
(Koko).

Ciel sans étoile, mer sans poisson ?
(La noix de coco).

Tou ron,
tou ron,
san fon ?
(Lians).

Tout rond, tout rond, sans fond ? (L'alliance)

In brans fou
dé sèk, dé mou
kat i roul dan la bou ?
(Bèf).

Un rameau fou, deux secs, deux mous, quatre roulant dans la boue ?
(La vache).

Bankal
bordaz
kanal ?
(Gronui).

Bancale aux abords du canal ? (La grenouille).

Et la suivante dont l'utilisation judicieuse des syllabes accentuées (notées A) et des syllabes non accentuées (na) fait une petite merveille sur le plan du rythme :

Ti ki na. A
gro tèt na. A
Sapo na. A
ratapé na. na. A
(zanana)

Ptit cul, grosse tête, chapeau rafistolé (l'anas)

Enfin celle-ci, de la lignée des érotiques (ou des faussemens non-érotiques) où, contrairement aux contrepèteries, l'apparence est « indécente » alors qu'en définitive rien ne contrevient à « l'honnêteté », ce qui permet de contourner des situations « non-permissives », « honni soit qui mal y pense » :

Vant
si vant
ti bout
dan la fant ?
(Baba la pou tété)

Ventre contre ventre, petit bout dans la fente ? (Le bébé qui tête sa mère).

Du décalage entre la réponse attendue, possible, et la réponse obligée naît l'humour qu'est aussi la sirandane, en même temps que poésie, en même temps qu'étonnement, en même temps que finesse, en même temps que paillardise. Mais avec son cérémonial, ses formules quasi-cabalistiques (il en existe dans le corps même de la devinette, comme le fameux tik-tik dans le coin, le balai) la sirandane ne serait-elle pas aussi rite initiatique ?

Axel GAUVIN

Bibliographie : Bardzour mascarin et Bardzour, revues contenant de très nombreuses sirandanes recueillies par Boris Gamaleya.

SIRANDANES

1. Le soir moin na in troupo mouton, gran-matin mi trouv in bœf son plas ?
(Lo sièl)

Le soir j'ai un troupeau de mouton, le matin j'ai un gros bœuf à la place.
(Le ciel).

2. Kosa in soz :
Dra gingn pa plié
rézin gingn pa konté
pom gingn pa manzé ?
Répons : Le sièl.

Devinez :
Drap qu'on ne peut plier
grains de raisin qu'on ne peut compter
pomme qu'on ne peut manger ?
(Le ciel)

3. Kosa in soz :
Sintiron granpapa i fé le tour d lil ?
Répons : La mér.

Devinez :
La ceinture de mon grand-père fait le tour de l'île ?
(La mer).

4. Kosa in soz :
Zèn fi lé an blé, sintir lé an blan ?
Répons : La mér.

Devinez : La jeune fille est en bleu, sa ceinture est blanche ?
(La mer).

5. Toultan li grui son pays, zamé li dor pa dsi ?
(La mer)

Elle remue toujours sa paillasse (pour la retaper), jamais elle ne dort dessus ?
(La mer)

6. Li rir sanm moin, mi manz ali ?
(Grénad).

Elle rit en me regardant, je la mange ? (La grenade).

7. Delo pandiyé ? Delo pendant ?
(Koko)

Eau pendue ? Eau pendante ?
(La noix de coco).

8. Devin déor, barik an ndan ?
(Zanblon).

Vin en dehors et barrique dedans ?
(Le jamblon. Fruit violet à la graine ressemblant un peu à un petit tonneau).

9. Kan kazern lé vér, solda lé blan
kan kazern lé zone, solda lé noir ?
(Papay).

Quand la caserne est verte les soldats sont blancs. Quand la caserne est jaune
les soldats sont noirs ?
(La papaye).

10. Kas sérkèy pou manz le mor ?
(Pistas).

Briser le cercueil pour manger le mort ?
(La cacahuète).

11. Le bèf i rès an plas, la kord i mars ?
(Sitruï).

La vache reste en place, le licou s'en va ?
(la citrouille et sa liane).

12. La si mon granpèr i koup troi koté ?
(Fèy vakoi).

La scie de mon grand-père a trois « tranchants » ?
(La feuille de pandanus qui a trois rangées d'épines. D'autre part, être traité de
« feuille de vacoa », c'est être accusé d'avoir double, ou mieux triple langage.)

13. Ti zanfàn i vien n nèt i amont le poin son manman ?
(Fanzan).

L'enfant qui vient de naître montre le poing à sa mère ?
(Le fanzan, ou fougère arborescente, possède des jeunes frondes en forme de
crosse, ou de poing dirigé vers le bas, vers le tronc).

15. Na san kréol si in mans pik ?
(Fig).

Cent créoles au manche d'une houe ?
(Le régime de bananes).

16. In mti rouz i moug in gran blan ?
(Piman).

Un petit (bonhomme) rouge bat un grand (bonhomme) blanc ?
(Le piment).

17. Plonzé, lèvé, sèk ?
(Fèy sonz).

Plongé, retiré, sec ?
(La feuille du taro qui n'est pas « mouillable »).

18. Soulié véрни ?
(Brinzèl).

Chaussures vernies ?
(L'aubergine).

19. Rouz pikan, blan d'Epagn, soulié véрни ?
(Létsi).

Rouge piquant, blanc d'Espagne et chaussures vernies ?
(Le letchi, sa pelure, sa chair, sa graine).

20. La tèt mon granpèr lé plin la gal ?
(Zak).

La tête de mon grand-père est pleine de gâle ?
(Le jaque, fruit du jaquier recouvert de très nombreuses aspérités).

21. Badabing dann lo ?
(Zangi).

Bois d'ébène dans l'eau ?
(L'anguille).

22. Moin lé noir dan mon bonèr
moin lé rouz dan mon mālèr ?
(sovrèt).

Je suis noir dans mon bonheur, je suis rouge dans mon malheur ?
(La crevette).

23. Semin pavé desi, semin pavé desou ?
(Torti).

Chemin pavé dessus, chemin pavé dessous ?
(La tortue).

24. Na palto, na poin kilot ?
(Kankrela).

Veste, mais pas de pantalon ?
(Le cafard).

25. Kat pat si katpat
katpat i sava
katpat i rès ?
(le sat si la sèz)

Quatre pattes sur quatre pattes. Quatre pattes s'en vont, quatre pattes restent ?
(Le chat sur la chaise).

26. Mi éné vinn-dé zour apré mon nésans ?
(Ti volay).

Je nais vingt-deux jours après ma naissance ?
(Le poussin).

27. Tanbour devan, pavion déyèr ?
(Le sien i aboy).

Tambour devant, pavillon derrière ?
(Le chien qui aboie).

28. Gèl dan gèl, sèt pat, kat zorèy ?
(Le sien i manz dann marmit).

Gueule dans gueule, sept pattes, quatre oreilles ?
(Le chien qui mange dans une marmite à trois pieds).

29. Plis dedan pou manz déor ?
(Zézié).

Eplucher l'intérieur pour manger l'extérieur ?
(Le gésier).

30. A labri mé touzour mouyé ?
(La lang).

A l'abri mais toujours mouillée ?
(La langue).

31. Mon bassin lé sèk, mèt in mti pay li débord ?
(Le zié).

Mon bassin est à sec. Une seule paille et il déborde ?
(L'œil).

32. Anou dé sèr, po in oui, po in non, ni sépar ?
(La lèv).

Nous sommes deux sœurs. Pour un oui, pour un non, nous nous séparons ?
(Les lèvres).

33. In sèl poto, dé kaz ?
(Trou d né).

Une seule poutre, deux maisons ?
(Les narines).

34. Sak la vi la pa trapé, sak la trapé la pa manzé, sak la manzé la pa gingn
doulèr, sak la gingn doulèr la pa krié, sak la krié la pa pléré ?
(Le zié, la min. La min, la bous. La bous, la fès. La fès, la bous. La bous, le zié).

Celui qui a vu n'a pas pris, celui qui a pris n'a pas mangé, celui qui a mangé
n'a pas été frappé, celui qui a été frappé n'a pas gémi, celui qui a gémi n'a pas
pleuré ?
(l'œil, la main. La main, la bouche. La bouche, les fesses. Les fesses, la bouche.
La bouche, l'œil.)

35. Dé pti kaf si le bor ranpar, i bouz i bouz, zamé i tonm pa ?
(Tété).

Deux petits nègres au bord du précipice, ils remuent, remuent, mais ne tom-
bent jamais ?
(Les seins).

36. Vant san trip
kolé san tèt ?
(Boutèy).

Ventre sans tripes, et cou mais pas de tête ?
(La Bouteille).

37. In manman noir na bonpé ti zanfán blan ?
(Marmit deri).

Une maman noire a de nombreux petits enfants blancs ?
(La marmite où cuit le riz).

37'. In gro noir i donn in bal, rien k tiblan i dans ?

Un gros nègre donne un bal où seuls les petits blancs dansent ?

38. Rouzon rouzon, si mon ki i défons, toué lé fouti ?
(Marmit i koz sanm defé).

Rougeaud, rougeaud, si mon derrière se défonce, t'es foutu ! ? (La marmite qui parle au feu).

39. La barb mon granpèr i sort par la fènèt la kizine ?
(La fimé).

La barbe de mon grand-père dépasse par la porte de la cuisine ?
(La fumée).

40. Mi par an dansan,
mi arvien an pléran ?
(Séo).

Je m'en vais en dansant, je reviens en pleurant ?
(Le seau qui va à la fontaine).

41. Nou lé antasé dann in kaz, in zéklèr, inn an rant nou lé mor ?
(Zalimèt).

Nous sommes entassés dans une maison, un éclair : un de nous tombe mort ?
(Les allumettes).

42. Plis i ral desi, plis li vien kourt ?
(Sigarèt).

Plus on tire dessus, plus elle raccourcit ?
(La cigarette).

43. Mon kaz lé plin la zourné, lé vid le soir ?
(Soulié).

Ma maison est pleine le jour, et vide la nuit ?
(La chaussure).

44. Li mars toutan la tèt anba ?
(Klou soulié).

Il marche toujours la tête en bas ?
(Le clou de la chaussure cloutée).

45. Mi mezir la toil, zamé mi trouv pa la fin ?
(Semin).

Je mesure de la toile, jamais je n'en trouve la fin ?
(La route).

PROVERBES

Dann galé vi tir pa dlo.
On ne peut pas tirer de l'eau d'une pierre.
A l'impossible nul n'est tenu.

Kalbas amer i siv la rasine.
La callebasse amer suit la racine.
Tel père, tel fils.

Afors alé a lo kalbas i pèt.
A force d'aller à l'eau la callebasse se brise.
Tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle se casse.

Karapat lé fé pou le do bèf mèg.
La tique est faite pour le dos de la vache maigre.
La malchance accable toujours le malheureux.
Un malheur ne vient jamais seul.

Gro karang i bèk dann tar.
Les grosses carangues (poissons) mordent au dernier moment.
Tout vient à point à qui sait attendre.

Pa kapab lé mor san éséyé.
« C'est impossible » est mort sans essayer.
Impossible n'est pas français (?).

Vié véra i frot pi kont zépine citron.
Les vieux verrats ne se frottent plus contre les épines du citronnier.
On n'apprend pas au vieux singe à faire la grimace.

Le sien i mars pa, i gingn pa le zo.
Le chien qui reste là n'aura jamais d'os.
Aide-toi, le ciel t'aidera.

Kont pa si l baton n tonton pou koup la rivir.
Ne compte pas sur la canne de l'oncle pour franchir la rivière.
Aide-toi, le ciel t'aidera.

La pasians i géri la gal.
La patience guérit la gâle.
La patience triomphe de tout.

Si vi atèl in bourik ansanm milor, li pran ali pou in soval.
Si vous attalez une bourrique au cabriolet, il se prend pour un cheval.

Bilínbi la di mang karot lé èg.
Le bilimbi a dit que la mangue carotte était acide.
On voit la paille qui est dans l'œil du voisin...

Sak i bat debèr i lis son doi.
Celui qui bat le beurre, se lèche les doigts.

Ti las i koup gro boi.
Petite hache coupe gros bois.

Férblan vid i fé dézord.
Le fer-blanc vide fait du bruit.
Chien qui aboie ne mord pas.

Goni vid i tienbo pa dbout.
Un sac vide ne tient pas debout (tout seul).

Bèf i komann pa la corde.
La vache ne commande pas au licou.

Sak kabri na son bann.
Chaque chèvre a son troupeau.
On ne mélange pas les torchons et les serviettes.

Sak i donn la rou i ral pa sarèt.
Celui qui donne à la roue ne tire pas la charrette.
On ne peut être au four et au moulin.

Fér inn nos èk in ké la mori.
Faire un repas de noce avec une queue de morue.

Marmay dann pagn i amont pa vié moun.
L'enfant dans les langes ne donne pas de leçon au vieillard.
On n'apprend pas au vieux singe à faire la grimace.

Volèr i vol volèr, le diab i ri.
Un voleur vole un autre voleur, le diable rit.

Kabri i koné son zérb.
La chèvre connaît la bonne herbe.

La sias na bèl vant.
La malchance est enceinte.
Un malheur ne vient jamais seul.

LOCUTIONS

Gran moun i moul son maï.
Le vieux (Dieu) moud son maïs (le tonnerre).

Lo diab i maryé son fi.
Le diable marie sa fille. (Il pleut et il y a du soleil en même temps).

Rod la tèt la mori.
Chercher la tête de la morue (qui, vendue sèche, est toujours sans tête).
Chercher midi à quatorze heures.

Konm in sien dann larozoir.
Comme un chien dans un arrosoir.
Etre dans la mélasse.

Konm delo si fèy sonz.
Comme de l'eau sur une feuille de taro (que l'eau ne peut mouiller. Se dit de paroles auxquelles on fait semblant de n'attacher aucune importance).

Foutan i angrès koson.
La raillerie engraisse les porcs (je n'y attache aucune importance. Elle passe sur moi comme de l'eau sur une feuille de taro, « delo desi fèy sonz »).

Kozé konm la mér i bat.
Parler comme les battements de la mer (bris de vagues).
Parler pour ne rien dire.

La lang la point le zo.
La langue n'a pas d'os (on peut lui faire dire ce que l'on veut).

Pèz si la ké pou oir si la tèt i bouz.
Appuyer sur la queue pour voir si la tête bouge. (Sonder quelqu'un).

Fér la bou avan la pli.
Faire la boue avant la pluie.
Vendre la peau de l'ours.

I mèt sosis dann kolé le sien.
Il met des saucisses au cou de son chien. (d'un prodigue).

I kri konm noir dsi lésèl.
Crier comme un nègre à l'échelle (On attachait les esclaves à une échelle avant de leur donner le fouet).
Crier à fendre l'âme.

I dor an kouto fèrmé.
Dormir en couteau fermé. (image pour : dormir seul dans son lit, sans femme).
Dormir en chien de fusil.

Kaf na sèt po.
Le nègre a sept peaux (Il est « inusable ». Il résiste à tout. On peut l'employer aux tâches les plus rudes.)

Lo sal i sali lo prop.
L'eau sale salit l'eau propre.

Donn damzane pou boutèy.
Donner une dame-jeanne contre une bouteille. (Etre victime d'un marché de dupes).



QUATORZE JUILLET

Le soleil éclate
Pour sécher la boue
Dressez-vous les amis

Si le travail casse les reins
S'il n'emplit pas le ventre
Si toute l'année
Vous bricolez
Pour une bouchée de pain
Ne vous laissez pas aller
Dressez-vous quand même
Le soleil là-bas
sèche la boue

Il y a un homme là-bas
Deux, trois, dix, cent
Mille...
Ils nous appellent
Allons ensemble
Le drapeau rouge brille
Dans le soleil
La boue est en train de sécher

Ne rester pas en arrière, les amis
Venez
Nous ne sommes pas seuls
Nous sommes nous tous
Tous les travailleurs
Tous ceux qui ont faim
Tous ceux qui sont en colère
Nous briserons les barreaux de la geole
Le drapeau rouge
Se balancera au sommet

Se balancera
Au vent
Et sous le vent
A Saint-Pierre, Saint-Denis, Saint-Paul...
Sur les mairies, sur les écoles...
Rouge ! Rouge !
Dans le grand soleil de La Réunion.

ROMANCES

Une mouche tape sur la vitre. Elle a mis son paletot vert prophétique. j'aurai de la visite bientôt. Si c'est ma tante Lisa, qui toujours rouspète et critique tout le temps, je vais retourner un tison dans la cuisine, un grain de sel sous sa chaise. Si c'est un ami : la clé est sous la pierre plate (je suis allé au coin chercher du vin de Cilaos).

Si c'est Elle... Ah ! mon cœur frappe, mon sang se fixe... Si c'est Elle..

Mais non, ce sera seulement le marchand qui passe tous les lundis.



Je n'aime pas les femmes au corps qui papote. Le tien dit ce qu'il faut : le plus vrai. A quoi bon un rôle, quand les lèvres entr'ouvertes suffisent ?



On dit que le nègre a sept peaux. Une soi-disant pour la grosse transpiration, la deuxième pour les coupures des cannes, la troisième pour la gratelle du taro, l'autre pour les morsures des fourmis, une autre encore pour le travail dans le cœur brûlant du soleil de midi, la sixième pour la chair de poule sur les hauteurs de la plaine, la dernière pour le nerf de bœuf de Madame Desbassyns, caché par des gros blancs, des fois que « le bon vieux temps » reviendrait.

Chaque peau, sa douleur, son martyre... Si c'était vrai, les sept peaux, pourquoi pas la première pour se chauffer au soleil assis sur la roche piquée, la deuxième pour la brise de mer à l'ombre des filaos, la troisième pour la caresse des grandes fougères dans la forêt de Belouve, l'autre pour la rosée à l'éveil de la caille, une autre encore pour frôler le poisson-perroquet sur la lame, au brisant, la sixième pour l'eau fraîche

de la cascade du bassin bleu, la dernière pour la peau d'une amoureuse
de n'importe quelle couleur ?

Chaque peau, son plaisir, sa joie dans la vie...



La poussière d'un phalène de France ferme ses yeux, trompe sa mémoire,
brouille son esprit. Il ne connaît plus la nuit, il ne connaît plus le jour, il
ne connaît plus le devant ni l'arrière.

Accroupi sous le badamier, il essaie d'entendre la chute des feuilles. Il
pousse un râle, il dit « l'automne ». La petite mer, il l'appelle « lagon ». Le
tangué (la « petite figure », le cochon des bois — la pauvre bête !) il
l'appelle « hérisson ». Il ne connaît plus la nuit, il ne connaît plus le jour,
il ne connaît plus le devant ni l'arrière.

De temps en temps, il veut se mettre dans le frigidaire, pour connaître
enfin le goût de l'hiver. Il accepterait de mourir au riz s'il était sûr de
renaître au pain. Il ne connaît plus la nuit, il ne connaît plus le jour,
il ne connaît plus le devant ni l'arrière.



CYCLONE

Chaque fois que le cyclone s'annonce
Je barricade ma porte
Je dis à ma femme viens
La case prend l'eau
Seul le lit reste sec
Et puis avant de mourir
Allons au lit ensemble une dernière fois.

Dehors il pleut à verse
Avec des éclairs
Au dedans une tout autre pluie
Et d'autres éclairs.
Dehors, les branches se cassent
Les mangues tombent
Au dedans, pas de branches qui cassent
Pas de mangues qui roulent

En ce temps-là, notre pays
Était un pays maudit :
Toujours des cyclones,
Tous les mois, toute l'année
Quinze seize en juillet
Une vingtaine en août
Sans compter ceux de janvier.

MOTS

C'est du poison, qu'ils disent
Woy ! Non, pas du poison
C'est la terre
C'est le soleil en cascade
Quand il ne brûle pas les yeux
Quand il caresse les cheveux

C'est le ciel, qu'ils disent
Woy ! oui, le ciel
C'est le ciel
Quand il ne veut plus d'enfants
Quand il est en colère
Quand il est en colère

C'est la nuit, qu'ils disent
Woy ! Non, pas la nuit
Ce sont des étoiles
Qui montent à cheval
Ce sont des galets du bord de mer
Qui dorment leur rêve à ras de terre

Ce sont des oiseaux, qu'ils disent
Woy ! Non, pas des oiseaux
Des fruits bilimbi
Ce sont des mangues vertes
Du piment sec
Non, pas des oiseaux fouquets
Le soir
Dans la ravine

Ce sont des tisanes, qu'ils disent
Woy ! Non, pas des tisanes
Pas des herbes rares
Ce sont, sûr, des nuages rouges
Au milieu de la nuit
Ce sont des vacois
Au milieu du cyclone

C'est le ciel, qu'ils disent
Woy ! Non, pas le ciel
C'est l'écume de la mer
Quand lève le vent
Quand il ne brûle pas les yeux
Quand il met des cheveux blancs
Sur la tête des gobies.

C'est la douleur, qu'ils disent
Woy ! Non, pas la douleur
C'est le cyclone
Quand il renverse la mer
Quand il casse les maisons de ceux
De ceux qui n'ont pas de ciel

Ce sont des fleurs, qu'ils disent
Des fleurs de cannes à sucre, non,
Pas des fleurs de cannes
C'est du goudron qui écorche
Et brûle les pieds
C'est caïambre qui secoue
Quand on ravage le cœur

Ce sont des mots, qu'ils disent
Non, pas des mots
Ce sont des volcans
Qui reposent dans la main
Quand ils dorment sous la pierre
Quand ils rêvent à l'eau de mer

QUI A DIT

Qui a dit
Cette route là elle fait le tour
Elle tourne elle tourne elle tourne
Se bloque comme une manivelle
La plage elle court sous la mer
Elle ne va pas plus loin
Elle plonge tout de suite
Autrement il y a des pierres

La terre s'écrase sous la roche
Tu tournes tu tournes
Quand tu ne rentres pas dans un arbre
Quand tu ne trébuches pas sur les racines
La terre est vide la terre est noire
La terre est grise la terre est jaune
La terre est rouge
 Seulement la terre n'est pas la terre
Tu coupes par les chemins
La rivière est à sec
La rivière a peur de la mer
Le soleil est en petits morceaux
Pas dans ta tête mais pour de vrai
La misère a pris la place des mots d'autrefois
Des mots de toujours
Comme quand le rhum troue laalebasse pourrie
La douleur c'est comme des graines de cascavelle dans un caïambre
La douleur explose quand on secoue ton cœur
Et ne dis pas la tête et ne dis pas le ventre
Ce sont des galets au bord de la mer
Quand les rats marchent dessus
Des aiguilles te rentrent partout dans le corps
Plus de souliers pour les pierres de la route

Quelques-uns parlent
Quelques-uns rêvent
La mer arrête de couler
La pluie arrête de tomber
Il y a des cascades de flamboyants en bordure des étoiles
Ce chemin là fait le tour
Il tourne il tourne il tourne
La mer enferme la terre
Plus de chemin pour aller plus loin
Le chemin tourne dans l'eau
L'eau est amère l'eau est grise l'eau est verte
Seuls tes cheveux pensent aux poissons
Tu dis :
Il faut arrêter de parler de la lune et des étoiles
Il faut arrêter de manger le chanvre par la racine

Tu cours derrière les enfants
Tu reviens au milieu du cercle
Mais ce n'est pas un cercle
C'est cabossé comme un ballon crevé
Tu ne veux pas dormir sur le sable
Tu ne veux pas tirer du sel de la mer
Le chemin s'épluche sous la main
Le chemin t'arrache le pied
Les mots d'avant te disaient de t'arracher du chemin
Mais plus de place pour te sauver

Des soldats aux grands pas comme des fourmis noires
Des soldats comme des chiques sur le corps des chiens
Notre corps est sale
Notre gueule ressemble aux rats petits-petits
Notre corps se couvre de plaies
Notre corps n'a plus de goût
Notre corps n'est plus un sirop
Notre corps est comme un jus de canne fermenté
Notre corps est un miel amer d'agave

Balayez le chemin les soldats arrivent
Balayez le chemin
Les soldats aux grands pas
Le sentier perd la main
Les soldats aux épaules carrées

Balayez le chemin pour les ravageurs de la vie
Balayez le chemin pour les magiciens de la mort
Tu penses ayapana mais c'est diarrhée
Tu penses benjoin mais c'est colle-colle
Les pucerons détruisent le cœur du laiteron
Les cultures sont vertes de la sueur des plantes
Les chiens des plantations te mordent les jambes
Tu te sauves à quatre pattes où tu peux
Certains marchent comme des pieuvres à la sauvette
Les balais de fibres dans la poussière
Nettoient la route pour ceux de l'ordre

Tu retournes au bord de la mer
Tu veux faire la sieste sur un galet
Le galet est mouillé
Le galet est crevé
L'écume parle toute seule
Tu ouvres de grandes oreilles pour entendre

Elle blague elle blague
Elle se moque des devinettes
Les galets bouchent son embouchure
Tu coules doucement au bord des étoiles
Tu amarres tes cheveux aux touffes des bambous
Tes pieds freinent ils enrayent ton corps
La mer se renverse dans les bras du ciel

Quand tu te lèves tu quittes la terre
Quand tu te lèves tu quittes la mer
Quand tu te lèves tu crois dormir
Tes ouvres les yeux
Sur ta tête un morceau de mer
Sur ton corps des chemins en pagaille
Les sentiers te grimpent sur la jambe
Le bringellier s'en va marron libre
Les sentiers se perdent dans ton ventre
Tu ne comprends pas ce qui croit de la crotte de chèvre
Tu baisses la tête
Tu te lèves lentement lentement
Tu prends l'avion

Derrière l'église de Savannah
Il y a un gros blanc là-bas
Qui a une gueule de crabe-à-merde
Du haut de son manchy il baille
Là, assis en éventail

Du haut de son manchy
Le roi tombe sur ses fesses
Il crie comme un maki
Rikiki pour la confesse
Lalanlère pour son derrière

Derrière l'église de Savannah
Il y a un gros blanc là-bas
Avec sa gueule d'épouvantail
Du haut de son palanquin il baille
Là, assis en éventail.

Du haut de son palanquin
Le roi tombe sur son popotin
La boîte de canard « Pekin »
Le paille-en-queue pour eux
Et rikiki pour le bois de ses fesses.

BISQUE, BISQUE

Zinzin, zinzin
J'ai souqué l'anchois - ois
Et j'ai eu la tête - e
Zinzin, zinzin

Qui qu'a pas gagné - é
Souque les reins de l'anchois
Quoi

C'est bien fait... C'est bien fait
Le chat sauvage a souqué la tête - e

C'est bien fait... C'est bien fait
Qui qu'est jaloux
Qu'il reste loup... ouh
Qui qu'est jaloux
Dans le calou.

GAOUEE (putain)

Repasse encore une fois, deux trois s'il le faut
Regarde bien, tout à l'heure elle dormira dans ton dos
Et quand tu seras bien calé dans ton auto
Regarde une minute son museau.

Tu as vu « ses yeux »
Comme ils sont grands, comme ils sont noirs
Couleur de terre quand il va faire noir
Terre des cours de bidonvilles le soir
Elle lisait des « Nous-Deux » jusqu'à tard.

Tu as vu ses seins
Comme ils sont ronds, comme ils sont beaux
Elle ne voulait pas qu'on dise, comme pour sa mère
Un jour, que ses pis touchent le nombril
Enfants et misère ont trop tiré dessus

Tu as vu son corps,
Regarde bien comme sa petite couleur est belle
Maintenant elle ne connaît plus le froid,
Elle ne connaît plus la faim, elle est habillée
Elle ne connaît plus les coups, elle est « aimée ».

Même si la « Rue de Paris »
Est bien éclairée,
Tu ne vois pas tout ça d'une gaouée
T'es venu tirer un coup, pas vrai ?
S'il faut commencer à penser...

O CELINBINLINTIEN

ô Celinbinlintien
Mon Dieu, où es-tu ?
ô Celinbinlintien, écoute-moi
Es-tu sur terre, es-tu aux cieux ?
ô Celinbinlintien, entends-moi
Es-tu dans l'Inde ou bien dans le pays café ?
En Chine ou en pays malgache ?
Je n'en peux plus, crois-moi : je souffre trop.
Il faut que tu écoutes mes quelques mots.
ô Celinbinlintien, qu'est-ce que je t'ai fait ?
Regardes-moi s'il te plaît, jette un œil par le trou.
ô Celinbinlintien, Dieu d'en haut, Dieu d'en bas
Comment peux-tu abandonner tes enfants comme ça ?
ô Celinbinlintien
Je te supplie, Mon Dieu
Ça ne peut pas continuer !
Tu m'entends, j'espère
Mon Dieu, mon seigneur !
ô Celinbinlintien
Réponds-moi

— *Bien ! Alors : qu'est-ce que tu as ?*

— Justement, ô Celinbinlintien
Je n'ai pas !

SORTILEGE

La lune éclaire la terre
Alors alors
Vacois ou Grand'mère Kalle
Foutaise foutaise
Assis sur une lave
Colique Colique
Soigne son petit champ de
Verrues verrues
Il n'est pas capon
Ça non, ça non
Mais ce soir il a peur
du malheur malheur
Mourir à dix ans quelle affaire !
Pourquoi pourquoi
Son cœur bat si fort
Un sort un sort
Les fouquets vont à la mer
Misère misère
Voyez son ventre enflé
Quasiment dégoûtant
Ses dents se mettent à claquer
Fini fini
Son étoile est tombée
Disparue disparue

(1963)

Repères lexicologiques : *Vakoi* (*pananus*) / *Gran-mér Kal* (*korrigane*) / *Perkal* (*fausses rumeurs*) / *Tanbav* (*en jargon médical : gastro-entérite*) / *Sognn* (*Soigne*) / *Karo* (*champ*) / *Poro* (*Verrue*) / *Fouké* (*oiseau de mer nocturne dont le cri est Gran-mér Kal*) / *Agèt* (*regarde*) / *Graé* (*peu ragou-tant*) / *Kap-kap* (*en français : le stress*) / *sapé* (*tomber*).

Ce que tu étais belle ma petite ravine !
Nuit dans l'heure des onze heures...
Secret avant la nuit...
Quand ta brise faisait danser les longoses
Sous un tas de ronces et de jameroses...
Ce que tu étais belle ma petite ravine !
Propre tu étais... Et puis fraîche ! Fraîche !... Hélas !
Et tes camarons... tes anguilles... oh là là !

Nuage partout ! Et brouillard... et pluie... et froid..
Où est-elle cette ravine ?
Où sont les longoses ? Les camarons ? Ne serait-ce qu'un ergot de ronces ?

Quarante ans sur sa tête...
Le type parle comme un ancêtre
Pour son fils né en France
L'enfant dessine sur la vitre
ces mots qu'il entend son père maugréer...
Son doigt court sur l'image d'un bonheur
Dont il veut voir la couleur...

Papa, c'est quoi donc des longoses ? Les camarons, c'est quoi
papa ?

Il voit des pelles mécaniques, des grues
Les grues défigurent le ciel... les autos grouillent en bas...
Comme fouet dans la main d'un commandeur en colère...
Le klaxon des voitures déchire son envie de rêver...

Tangage ! Tangage entre le vieux et son fils !
Tais-toi ! Ne fais pas tout ce bruit ! je te dirai encore une fois !

T'avais bon goût ma petite ravine
Fraîcheur en plein cœur du soleil
Avec ton odeur qui m'imprégnait le corps
Compagne de ma joie
Comme miel vert de mon amour...

Dimanche après-midi
Le vieux rêve à haute-voix... ronces... jameroses

Accent de l'oiseau vert... longoses... longoses.

Qu'est-ce qu'il en sait le vieux ?
Le griffon est tout sec
L'odeur de la dynamite a félé le roc
Le bulldozer est passé par là... Tout s'est emmêlé
Les berges et le milieu... Aplani ! tout aplani
En haut la grue défigure le ciel

En bas, une bande de mariolles te nargue sur une affiche
Dans un tas d'ordures un chien hale la carapace rose
D'un camaron d'importation !...
Plus d'oiseaux verts...
Les accents de maintenant c'est borborygmes

Qu'est-ce qu'il en sait le vieux ?
Ça fait quinze ans qu'il a passé la mer

Tu étais belle ma petite ravine...
Secret avant la nuit
Ma fraîcheur dans le cœur du soleil d'hier
Mon fanal dans l'obscurité d'aujourd'hui

Paris janvier 1987.

MALOYAS

Boujaron

J'aimerais tant que tu aies un petit-déjeuner (1)
Dans le boujaron à maloya.
Je te donnerais tout ce que je pourrais
Du meilleur de mon peuple

Paille de canne ou de maïs
Ces petits cheveux de jute se recroquevillent
Sur ma poitrine, nous marcotterons
Pour devenir jeune épi ce maïs nouera

Je pense bien que le chemin
Pour moi sera difficile
Sentier-raïdillon
Dans un pays béton

J'aurais goût à te voir guingué (2)
Battre morlon taper matalon (3)
Casser moëllon pour maison de la vie
La vie tapenak en pavillon (4)

Queue de houe à la main (5)
Ne te sera plus nécessaire
Il y a Kane-loader, Poclain (6)
Pour égaliser en sillons. (7)

- 1) « Gouté », qui signifie aussi, en créole « plaisir » : la « vi na in bon goût » : il fait bon vivre.
- 2) « Guingué » : néologisme, manière d'harmonie imitative. Son du bobre.
- 3) « Morlon » et « Matalon » : deux tambours de taille différente, pour les cérémonies hindoues.
- 4) « Tapenak » : mot d'origine malgache, « Tapenaka », qui signifie « pignon ». En créole : toit à deux pentes. « Pavillon » : maison à toit à quatre pentes.
- 5) « Gongon » : plusieurs significations, dont « pédoncule ». Le manche de la pioche (en fait une houe) s'appelle aussi « gongon ». « Gongon n' souffrans » : le pédoncule de la souffrance.
- 6) « Kane-loader » : engin pour charger les camions de cannes, dans les champs. « Poclain » : pelle mécanique.
- 7) « sillons », « séon » en créole espace entre les sillons.

NUIT DANS LA NUIT (1)

Il y a du sang qui coule sur le black de Soweto (2)
A peu de distance d'ici dans un pays
Une poignée de femmes
D'hommes d'enfants
Leurs cheveux sont crépus
Leurs cheveux ont eu des coups-de-cogne (3)
C'est pour ça qu'ils saignent
C'est pour ça que les blancs
Sont en train de passer un peigne
De douleur
Pour arracher leur conscience
Pour tuer leur couleur
Café grillé

Il y a un peuple qui se met debout, qui marche
Qui rêve
Il y a un peuple qui coupe dans les sentiers
Pour défiler sur la grand'route
Qui étouffe dans le sang caillé
Sur leur tête des coups (3)
Ils n'ont pas le droit de mourir
Mais de crever
Comme des chiens au bord de la route
Parce que le peigne prend (4)
Parce qu'ils crient
Le poing levé
Ils n'ont pas fait de bruit
Pour déchirer les vêtements blancs
Qu'on leur a mis
Pour faire éclater le fiel
Eclater le ciel

A quelques mètres, Père,
Juste un peu plus bas, Mère,
N'aie pas peur, Mon Enfant,
Ouvre les yeux, regarde
J'entends qu'une poignée d'hommes tâte l'obscurité
Cherchant une Vierge Noire (5)
Ils ne croient plus à la blancheur de la colombe
Ils ne veulent plus d'oiseaux de sang
Ouvrez vos oreilles
Le bougainvillier et l'eau (5)
Sont dans notre peau
Mario Biko crie à nouveau!
Mon cœur est plein de boue
Au goût de lait
Couleur de paix
Mario Biko je suis seul
Ça n'est pas mes sanglots de rhum
Qui feront l'Homme
Qui tuera le commandeur (6)

Je ne peux même pas enlever le pus
Des plaies de mon pays
Mario Biko Soweto
Je te demande pardon
Pour nos frères de La Réunion

1) « *Tiénoir dann fénoir* » : « *il est-noir dans le fait-noir* ». D.H. dit avoir pensé à « *Au plus noir de la nuit* », d'A. Brink.

2) « *Black* » : bitume, asphalte.

3) *Cheveux coupés* : cheveux crépus.

4) « *Mayé* » : emmêlé, coincé.

5) *Au temps des Noirs Marrons*, vivait à la Rivière-des-Pluies, près de l'église de St-François-Xavier, Mario, un jeune esclave enfui, après avoir été battu par son maire, un riche habitant de Sainte-Marie. Malgré les recherches, pendant trois ans personne ne réussit à le retrouver. Un jour, trois chasseurs du Chaudron le retrouvèrent. Ils voulurent le prendre, mais insuffisamment armés et peu nombreux, ils préférèrent remettre la prise à une autre fois. Mario était pieux. Près de son « boucan », il avait déposé une petite vierge d'ébène qu'il avait reçue, étant enfant, d'un blanc charitable. Un soir les chasseurs revinrent avec des fusils pour le traquer. Mario, affolé, se tourna vers sa protectrice, se jeta à ses genoux, s'écriant : « O mère des pauvres Noirs, secourez-moi ! protégez-moi ! » Tout-à-coup, au-dessus de son « boucan », les branches d'un bougainvillier s'élançèrent, recouvrirent en quelques secondes les parois du rocher. Mario fut sauvé. Quelques années plus tard, on retrouva son squelette, au pied de la Vierge d'ébène. Le bougainvillier miraculeux ne cessa de fleurir, la statuette fut remplacée par cette autre que nous pouvons voir aujourd'hui.

Le bougainvillier est une liane fortement ligneuse, aux épines nombreuses et acérées.

6) *Commandeur* : en fait « *Kolonn* », étym. « *économe* », Chef des commandeurs. « *Kolonn* », c'est aussi la colombe de la paix.

TENDREMENT TENDREMENT...

Comment est-ce arrivé ? Demandez à Dieu,
Moi, je n'en sais rien
Dans le cœur, dans le corps ça bat la chamade (1)
Je sais soulevé, bercé, je suis soigné (2)
Dans les yeux de cette femme je me baignerai
Wo ! Tine promène-moi dans tes airs (3)
Dans ce pays-là je me promènerai

Doucement, tendrement emmène-moi
Doucement, tendrement

Tine c'est toi mon pays, c'est toi kabaré (4)
C'est toi mon bébé
C'est toi ma mère, mon maloya
Tine c'est toi ma beauté, mon aimée, c'est toi tout cela (5)
Tu es sa mère et moi son père

Wo ! C'est cette paille sèche de cannes dans le feu
Qui brûle un peu plus bas
Bras dessus bras dessous en caïambre balance cet arbre là
Je te lècherais le dos, je gronderais dans ton cou
Je m'approcherais, je te saisisrais
Ecume qui bouillonne entre les pierres
J'éclaterais comme une fleur, je coulerais à nouveau

Tu dirais comme dans la fumée du chanvre indien
Odeur d'encens qui monte et envoûte
Cognement dans le cœur, le tambourine, le rebondi
Et nous fait Pandyalé (6)
Et nous serons plus que nous-mêmes
Notre Dieu nous aime tant bien qu'il peut (7)
Mêlons chants et sanglots
Le rouleur ne demande qu'à s'éclater
Le bonheur n'aspire qu'à monter

Refrain.

(1) *En créole : « batbaté », répétition de « bat », ça bat et rebat - « Taktaka » est une onomatopée.*

(2) *« Soulevé » : en créole « pandiyé », suspendu - « bercé », le mot créole renvoie à « cadencé » - « soigné » : comme on s'occupe d'un enfant.*

(3) *Emmène-moi faire un tour en vol - « Vol-volé » : voleter.*

(4) *« Kabaré » : forme de maloya où les chanteurs improvisent en se donnant la réplique.*

(5) *« beauté » : le mot créole est un mot plus vif.*

(6) *Une sorte de Dieu dans la religion hindoue. A l'origine une femme qui, par amour, a traversé le feu.*

(7) *« tant bien » : en créole « tanpir », soit « tant pire que » qui a pris un tout autre sens.*

UN TRES PEU D'EAU

Cette terre comme rillons éclate (1)
La gorge de cette Ethiopie est sèche (2)
Bébé tout tendre tête le sein flasque
La misère emplit les champs (3)

Qu'on en finisse avec les larmes (4)
Et les prières au Bon Dieu
Ça n'est ni du rhum
Ni la lune qu'ils demandent

Un très peu d'eau
Une poignée d'eau
Oh, non, pas pour moi
Pour caler l'enfant dans l'ombre
De l'arbre de la vie
Un très peu d'eau
Une poigné d'eau
Ne serait-ce que pour que je puisse
Tirer mes os (5)
Dans l'ombre de l'arbre de la vie.

Fissure de la terre en canaux-couleuvres (6)
Tu diras que je déraisonne alors que je rêve
C'est chouette je nage dans l'eau de la fièvre
Tu diras que je gêne alors que je crève
Qu'on en finisse avec les larmes
Et prier Dieu
Raclez quelques gouttes de rosée
Nos cœurs feuilles de songe (7)
Ça ira

Un très peu d'eau...

.....
Bon cœur c'est toi maintenant ma famille (8)
Mon pays l'Ethiopie, mon paradis
Tu me donnerais, rien je ne pourrais rendre
Une pincée de riz même tends moi ,vends pas (9)
Qu'on en finisse avec les larmes
Et les prières au Bon Dieu
Jouons du corps du cœur de la voix
Pour quelques sous...

Un très peu d'eau...

- 1) « Rillons » : en créole « graton », peau de porc grillée.
- 2) « Sèk an graton » : sec comme du graton.
- 3) « cette » en créole « sa », démonstratif, accentue. Ce serait : « out, de l'Ethiopie ».
- 4) « La misère » : en créole « le' mizèr », verbe « être miséreux ».
- 5) « Qu'on en finisse » : ce serait « Halte-là ».
- 6) « os » : en créole « ossailles », squelette.
- 7) « canaux » : en créole « dalo », rigole creusée transversalement dans les chemins de terre pour canaliser l'eau lors des grosses pluies.
- 8) « Une feuille imperméable parfois utilisée pour recueillir de l'eau ».
- 9) « Bon cœur » : « Bon-Kérsité », néologisme ; générosité.
- 9) « Une pincée de riz » : « gazon », boule de riz ou de maïs.

VAVANG

Comme je volais dans ma nuit noire
Je ne me souciais de rien
Et puis était-ce à moi — et l'heure — de croire
Qu'il y avait du mal qu'il y avait du bien

Un jour ou l'autre il fallait bien que ça arrive
La nuit laisse la place au matin
Et les yeux bouchés je dérive
De ne pas connaître le chemin

Et j'ai compris
Que j'étais pris
A la glue de la vie

Oui tout est grand quand il fait jour
Toutes les couleurs chatoient joliment
J'avoue que j'avais la tête
Toute pleine de chansons

Les larmes des filaos brillent
Comme des diamants
quand le soleil conduit le jour
Les yeux de cette fille
En faisaient tout autant
Quand les miens en ont fait le tour

Et j'ai compris
Que j'étais pris
A la glue de l'amour

Le soleil éteint sa lampe à pétrole
Il fait noir dans le cœur des malheureux
La vie, l'amour ont joué leur rôle
Il fait nuit noire au cœur des amoureux

A la glue de la mort
Il était dit qu'un jour je me lève
Et que — raison ou tort —
Je n'aurai plus besoin d'une paire d'aile neuves

Sur cette glue qui dort
Mais mon cœur a des ailes
Quand il rêve

PTIT PAS, PTIT PAS...

Rame ce canot, rame dis mon bras
Jusqu'à l'autre bord
Rame ce canot, rame dis mon bras
Je veux rentrer au port
D'immenses vagues me battent les flancs
Je sais que ma coque est légère
Mon Dieu j'ai peur de prendre le fond
Fais en sorte que j'y arrive

Tire cette carriole, tire dis mulet
Tire-la courage
Tire cette carriole, tire dis mulet
Nous rentrons à la case
Sur le chemin il y a plein d'épines et de piquants
Regarde bien où tu poses tes pieds
Tu trouveras peut-être du fourrage un peu plus loin
Fais en sorte que j'y arrive

Tire ce corps, tire ô la terre
Jusqu'à dans ton lit
Tire ce corps, tire ô la terre
Laisse-le dormir
J'ai bu du vin qui avait aigri
Vois comment j'ai l'estomac cuit
J'ai senti mon cœur écrasé à mort
Peut-être pour le rendre assez fort

Vide ce corps, vide ce cœur, vide ô la terre
vide leur méchancerie
Verse la vie, verse l'amour, verse divine mère
Fais-en sorte de remplir.

LA COMPLAINTÉ DE SATAN (1ère figure)

Le soir venait
Ton cheval, Dieu, laisse son fer d'or dans l'océan
Le mien boite ma charrette grince
Je crois bien que t'en connais le son

Au fond de ton ciel les étoiles brillent
Pour quoi l'hostie ? Pour en mettre plein la vue ?
J'ai caché mes liens cahin-caha
Qu'on ne les voit pas

C'est bien moi Tonin, j'ai le foie cuit
Mettez le clignotant garez mon épave
Sur le chemin j'avançai cahin-caha
Regardez mon cadavre

Pour mille ans tu me délie
Tu me laisses boire l'huile de ricin
Je regarde ton ciel je vois qu'il n'a pas de fond cahin-caha
Qu'est-ce que mille ans ?

O Dieu ! Pourquoi fais-tu cela ?
O Dieu ! Tu m'abandonnes là !

Au fond de mes yeux les larmes sont sèches
Le prêtre ne veut plus que je me confesse
Ma boule noire de cœur est devant toi
Dieu n'y donne pas de grands coups de pied

O Dieu ! Pourquoi fais-tu cela ?
O Dieu ! Tu m'abandonnes là !

TIRE SUR TON MEGOT

Tire sur ton mégot
Invente un soleil
La vie est mauve
Comme avec le chanvre indien
La vie est mauve
Comme avec le brouillard

Le soleil insidieusement
Te caresse le cœur
Et la musique
Te creuse le corps
Pour rendre difficile
Ton vieil espoir

Dans le ventre de la rivière
Une lumière coule
Et devant toi
Le soleil flambe
Il est comme une braise
Sur ta figure
Dans le cœur de la lumière
Le fait-noir ouvre son bal
Plus loin là-bas
Il y a une femme
Une malbaraise (1)
Toute cette histoire

Invente une musique
Couleur de l'encens
La vie est mauve
Comme avec le chanvre indien
La vie est mauve
Tellement facile

Invente un soleil
La couleur du temps
Empêche le sommeil
D'attirer ton secret
Jusqu'à tout à l'heure
C'est encore loin

Dans le ventre de la lumière
Une lumière coule...

1) « Malbaraise » : indienne de La Réunion, souvent pris comme symbole sexuel. Voir Baudelaire « A une Malabaraise ».

COGNE

Etaient assis au bord chemin
Dans un ptit coin tirant le joint
Dans un planement où Bob Marley
Défoulement pour bain dans le train
Cogné ! T'es arrivé Ordre Français
T'es arrivé pour encoigner
Décrassement des encrassés
Nettoyage de délinqués
Et tu cognes, et pour de vrai
Tu entres dans le tas
Celui qui gagne
Celui qui perd
Tu cognes et cognes et pour de vrai

Cogne, cogne, cogne !
Les corps sont là
Cogne, cogne, cogne !
Bourre donc tout le tas

A travers les mailles dorées on réussit à s'échapper
Qui sont pris ceux paieront pour deux
Cognés, cognés, cognés
Et pour de vrai
Après qu'ils aient tout bulldozé
Tout terrassé tout matraqué
Il reste en tas un tas de viande
Un tas de corps tout écrasé
Cogné, cogné tu as cogné
Tu as cogné Ordre Français

Cogne, cogne, cogne !
Les corps sont là
Cogne, cogne, cogne !
Bourre donc tout le tas

Brune à brune la nuit est là
Et l'Ordre plane comme rapace
Cherche corps pour défoulement
Chasse facile à endrogués
Ou délinqués à encoigner
A cogner, cogner, cogner
Le droit de fumer n'a pas encore été...
Arrêté.

Mais quelque soit l'endroguement
t'y couperas pas, te louperas pas
Et gagne-petit, et délinqués, et zamalés
Et réunionnais.

Cogné, cogné, cogné
Tu seras cogné.
Si pour cogner
Allons parer
Jusqu'arrive l'heure
De se venger

PATRIE

Pas besoin de crier partout la couleur de ta race
Le vent dans la voile de notre bateau
Nous farfouille la callebasse
Dans mon cabas de plumes d'oiseau
Je passe la main à me déchirer la peau
Je crie, je crie en plein noir
Ma patrie ma patrie
Quelle foutue patrie.

Dans tous les chemins cadencés
Quand les yeux sont pleins de rhum
Le feu court sur la peau de la vie
De chaque côté du canal
Les champs de cannes sont noirs de fumée
Nos pieds parlent sur la terre brûlée
Je crie, je crie en plein noir
Ma patrie ma patrie
Quelle foutue patrie.

Il nous faut cracher sur les images d'or
Pour voir plus loin demain
Ils nous chatouillent l'esprit, ça alors
Avec le même refrain
Il faut mettre à la voile le bateau de la vie
Pour qu'il nous amène à la fleur de corail
Je crie je crie en plein noir
Ma patrie ta patrie
Foutue patrie.

BORIS GAMALEYA (1)

Deux livres, cette année, de Boris Gamaleya : une deuxième sortie, « *Vali pour une reine morte* » et un nouveau recueil « *Le fanjan des pensées* ».

Vali pour une reine morte vient donc d'être réédité. Augmenté d'un index autorisé, efficace et nécessaire pour les étrangers que nous sommes. Augmenté aussi d'une belle photo où se trouve l'instrument malgache qui donne son entrée au titre du recueil. Je le rappelle, ce livre a été publié en 1973, après le retour de Boris Gamaleya à la Réunion. Il a été écrit au cours d'un exil forcé, pour raisons politiques, en France (à Romainville, exactement).

Après les interventions populaires séduisantes et singulières que constituent les chants, les jeux de mots, les proverbes et les devinettes créoles, (B.G. a consacré une partie de ses activités à les écouter, à les transcrire, à les colliger...) aux côtés d'une poésie moderne concertée en langue créole, *Vali...* inaugure me semble-t-il, l'émergence d'un domaine nouveau dans la poésie de langue française : une poésie spécifique de l'île de la Réunion.

Les noms de quelques grands ancêtres se retrouvent, on le sait, dans nos manuels. Par ailleurs, avec *Zamal* (c'est le nom, là-bas, du chanvre indien), Jean Albany, en 1952, marque déjà un début qui ne manque ni de branche ni de panache. Il rompt avec les frivolités coloniales, les charmes bébêtes du bégaiement tropical et le colorisme apprêté de la plupart de ses prédécesseurs.

Mais Boris Gamaleya opère la mutation entre une poésie française exotique de qualité et une poésie réunionnaise de langue française distincte et nouvelle. La langue est la même (et le plus grand nombre des références culturelles). Cependant, le tout de ses effets bascule constamment, chez Gamaleya, dans une carrière autre. Nous avons à faire avec une poésie tout entière défrayée par les diverses situations où l'histoire, sur place, prend sens : la lutte des esclaves marrons (les fuyards, ceux qui rejettent la position d'esclaves et, souvent, combattent) contre les « chasseurs de tête », stipendiés des grands propriétaires (lutte personifiée dans *Vali...* par Cimandef, chef marron et Mussard, chef de patrouille anti-marrons, chargé de le châtier, de le ramener ou de l'abattre — et aussi par Rahariane, la compagne de Cimandef). Pour ne donner qu'un exemple.

Nous avons à faire avec une écriture fortement atteinte par un vocabulaire particulier, un balancement rythmique dru, des détournements morphologiques qui — pour être contenus dans de certaines limites — n'en soulignent pas moins le grand vol de la langue, sa précision dans l'exubérance. Une tour d'une grande fraîcheur.

Des tentatives originales de répondre à la menace de la prose, ou d'un pathétique de convention, ou d'un lyrisme d'apparat, grâce à une machinerie merveilleusement complexe qui fonctionne à la fois au surréalisme biaisé et à Leconte de Lisle équivoque. Un effet sensible de la langue créole sur cette poésie de langue française souligne l'énergie de cette écriture

hardie, fluente de paroles et riche d'accent.. Le besoin de grammaticalisation intervient, pour soutenir le vers dans sa structure, avec un décalage par rapport à notre situation. Comme si la syntaxe introduisait une fissure dans le sublime, au bénéfice du relationnel commun. Les mots sont porteurs d'une symbolisation puissante, mots-racines, mots-retrouvés, mots-analogies, qui, dans leur autonomie apparente, dans leur apparente absence de fonction dans la phase, un apparent visage stylistique restreint, tendent à occuper une véritable fonction de prosodie. Les mots, un à un, et notamment les substantifs, arrivent à tenir le vers, à créer la pause, à monter la mélodie. Une bigarrure, un amalgame traité haut la main comme un langage de nature. Une rhapsodie panthéiste.

L'excès possible de profération lui-même est écarté grâce à cette syntaxe plastique, l'emploi du dialogue, les rejets, les constructions en chaîne ravitaillées par la masse des mots forts disponibles qui façonne dans son prodigieux déploiement, la fermeté du vers.

Dans son désir d'embrasser toute la révolte et de l'appuyer en l'unissant au plus intime aux forces telluriques (au plus intime, c'est-à-dire à la lettre...), le poète donne sur un texte friand et prodigué, souvent proche de la méditation animiste.

Une manière d'identité de nature se dégage entre le combat pour la justice et le mouvement des forces cosmiques, comme si les changements sociaux souhaités n'étaient qu'une remise en ordre d'un état de choses déséquilibré par l'exploitation et la douleur. Il y a, par ce biais, une conjonction, un effet de fraternité avec, par exemple, les poèmes d'un Aimé Césaire ou d'un Rabéarivelo. On ne peut s'en étonner.

Une poésie, on le voit, qui n'est pas franche de souvenirs tragiques, encore marquée du sang des victimes et que l'actualité n'est pas près de laver de tant de crimes. Une poésie en masse, une poésie en bouche, tant l'entre-choc des sonorités la secoue. Une poésie attentive, dans l'affectivité préservée. Une poésie vouée à l'autre, l'esclave, le dénié, le proscrit, le pauvre. Une poésie, belle et belle aussi d'inscrire tant, à cette hauteur de langue.

« FANJAN... »

Avec le « Fanjan des pensées » (nous y reviendrons), tout juste en mains, B. G. déploie partie du travail de son œuvre antérieure et l'inscrit sur une page nouvelle. Le lyrisme, toujours prononcé, se resserre. La suite des poèmes forme à la fois expression et méditation : souvenirs, fragments d'un relevé quotidien, retours de lecture, sentiments débusqués et notés, réflexions, remarques, brèves leçons pour une morale qui se fouaille... La frappe du vers, soutenue, s'assouplit. Journal de bord. Force de caractère. Rythme. Poésie

(1) De larges extraits de ce texte ont été publiés, en chronique, dans « Révolution »

NOTICES BIO-BIBLIOGRAPHIQUES

JEAN ALBANY (1917-1984) : Né à Saint-Denis, famille créole.

Part à Paris, en 1937, poursuivre des études simultanées de droit et de chirurgie dentaire. Elève officier en 1940. Démobilisé. Devient chirurgien-dentiste en 1943. Peint, dessine, écrit. Il exposera à diverses reprises. Son premier recueil de poèmes, « *Zamal* », paraît à Paris en 1951 et marque les débuts de la modernité dans une poésie, celle de La Réunion, jusque là très marquée par le « décalage tropical » et les « retombées tardives du Parnasse ». Ecrit en créole (« Bleu mascalin », « Bal indigo », « Fare-fare », « Percalé », « Indiennes », ...) et en français (« Miel vert », « Outre-mer », « Vavangue »...). Est également l'auteur d'un « P'tit Glossaire - Piment des mots créoles » (Paris, 1974) tout à fait remarquable.

ALAIN ARMAND : Né en 1954, à Saint-Denis. Instituteur puis professeur. Activités journalistiques (sports, culture). Militantisme culturel et politique. Participe à des expériences d'édition artisanale. Un des créateurs du groupe « Ziskakan ». Ecrit en créole (« Zordi », « Kasé brizé »...) et en français, notamment des interventions critiques (« La littérature réunionnaise d'expression créole », L'Harmattan, 1983).

GILBERT AUBRY : Né en 1942. Etudes de philosophie et de théologie. Prêtre en 1970. Onzième évêque de La Réunion depuis 1976. animateur du mouvement « Créolie ». Il écrit en créole et, surtout, en français (« Riva-ges d'alizé », « Hymne à la créolie »...). Anthologiste, en collaboration avec Jean François Sam Long (« Poésie réunionnaise, 1900-1980 »).

JEAN HENRI AZEMA : Né en 1913, à Saint-Denis. Etudes supérieures à Paris. Journaliste à « L'Action Française » — Participe, durant l'Occupation, à la Collaboration active. Exil politique en Argentine. Revient, pour un temps, à La Réunion en 1978. Ecrit en français (« Olographe », poèmes mascalins, 1978, « D'Azur à perpétuité », « Le pétrolier couleur d'antique »...).

JEANNE BREZE : Née en 1968, à Saint-Denis. Premier poème publié en 1978. Publications en revues et anthologies. Premier recueil « Je crache sur ma plaie ». Ecrit en français.

ANNE CHEYNET : Née en 1938, à Saint-Denis. Etudes de psychologie à Aix-en-Provence. Institutrice en 1964 à La Réunion. Période d'intenses activités politiques et culturelles. Son premier recueil « Matanans et langoutis », en 1972, avec des textes écrits dans les deux langues, inaugure la nouvelle poésie en langue créole. Elle écrit et publie (L'Harmattan, 1977) un roman (« Les Muselés ») qui connaît un vif succès dans l'île. Elle écrit en créole et en français.

RIEL DEBARS : Poète de la nouvelle génération. Poèmes en revues. Premier recueil « Sirène de fin d'Alerte ». Écrit en français et en créole.

JACQUELINE FARREYROL : Née en 1939 à Saint-Louis. Etudes d'anglais à Montpellier. Enseignante dans l'île en 1972. En 1975, assistante à la Direction de la Jeunesse et des Sports. Animatrice radio-télé. Auteur-compositeur très populaire. Collaboratrice du Comité pour la culture du Conseil régional de l'île. A écrit en créole et en français (« Album de vieilles chansons créoles », « Tri la Ritron », album en français destiné aux enfants, Prix Charles Cros, « Mon île », disque Auvidis, Paris 1979, nombreux autres disques...).

BORIS GAMALEYA : Né en 1930 à Saint-Louis. Père noble russe émigré dans l'île après la Révolution. Mère créole. Militant politique très tôt. Etudes supérieures mouvementées en France. Voyage en Europe Centrale. Professeur dans l'île en 1955. Membre du Comité Directeur du P.C.R. en 1959. Exilé dans la Région Parisienne par application de l'ordonnance « Debré » du 15 octobre 1960. Etudes de russe. Stage à Moscou. Rédige un lexique et une grammaire créole. En 1972, grève de la faim et campagne publique. Retour à La Réunion en 1972. Important travail de collecte, d'organisation et de mise en valeur des contes, jeux de mots, sirandannes de la tradition orale créole (« Les contes populaires créoles », 1974). Poèmes en français (« Vali pour une reine morte », 1972, réédition 1987, « La Mer et la mémoire », 1978, « Le volcan à l'envers », 1983, « Le fanjan des pensées », 1987).

AXEL GAUVIN : Né en 1944 à Saint-Denis. Professeur agrégé de sciences naturelles. Militant politique, puis culturel. Défenseur et propagandiste du créole et de la culture réunionnaise. Écrit en créole (« Letshi nuir », poèmes, « Romans po detak la lang », poèmes, « Zistoir Kréol... ») et en français (« Du créole opprimé au créole libéré », L'Harmattan, 1977, « Quartiers trois lettres », roman, L'Harmattan, 1980, « Faims d'enfance », Seuil, 1987).

DANIEL HOAREAU : Né en 1955 au Tampon. Militant politique et culturel. Prend part à la création de la troupe de maloya « Troup Flanboyan ». Refuse de faire le service militaire français : deux ans de prison en France. De retour dans l'île, il reprend ses activités. Auteur-compositeur, il écrit en créole (« Romans ékri dan la zol an Frans », 1978). Malgré de très nombreux concerts et un succès populaire considérable, n'a accepté d'enregistrer que quelques chansons en cassettes. Sa langue créole est particulièrement cohérente.

DANIEL HONORE : Né en 1939 à Saint-Benoit. Professeur d'anglais. Militant politique puis culturel. Écrit en créole (« Louis Redona », roman, 1980, « Cemin Bracanot », roman 1984), en français et en créole (« Mon île, 1979, poèmes, « Tiflère la misère », 1980, poèmes...) en français (« Le Comore », 1982, nouvelle).

CLAIRE KARM : Née à Toulon en 1958, de mère créole réunionnaise, de père parisien. Arrive à La Réunion en 1970. Enseignante. Écrit en français. Publications en anthologies, en revues et un recueil (« Au danseur de feu », 1983).

ALAIN LORRAINE : Né en 1946, à Saint Denis. Longtemps journaliste. Poèmes dans des journaux et revues. « Tienbo le Rein » (L'Harmattan, 1975), « Les chrétiens du désordre », 1979. Vit à Paris. Ecrit en français et en créole.

MADELEINE MALET : Poète de la nouvelle génération. Ecrit en français.

CARPANIN MARIMOUTOU : Né en 1956 à Saint-Denis. Etudes universitaires à Montpellier. Professeur agrégé dans l'île. Ecrit en créole et en français (« Fazel », 1978, « Arracher », 1980).

BERNARD PAYET : L'un des animateurs du groupe « Ziskakan ». Publications en revues. Ecrit surtout en créole.

JEAN-LUC PAYET . Un seul recueil publié « Mon cœur est un désert ». Ecrit en français.

ALAIN PETERS : Jeune chanteur-compositeur. Ecrit en créole (« Man-gou pou le cœur », 1984). Plusieurs disques et cassettes.

GILBERT POUNIA : Auteur-compositeur-interprète de la nouvelle génération. Groupe « Ziskakan ». Très populaire. Disques avec le groupe. Un recueil à paraître.

JULIENNE SALVAT : Martiniquaise. Enseignante depuis vingt ans à La Réunion. Nombreuses animations. Publication en revues

JEAN-FRANÇOIS SAM-LONG : Né en 1949 à Sainte-Marie. Enseignant. Animateur. Activités de journaliste culturel. Ecrit en français. Nombreuses publications (« Empédocle », 1975, « Le Bassin du Diable », roman, 1977, « Valval »,...). Anthologiste (« Poésie réunionnaise 1900-1980 », en collaboration avec Gilbert Aubry). S'oriente vers le roman.

ROGER THEODORA : Né à Saint-Denis. Enseignant. Militant politique et culturel. Dessinateur satirique. Défenseur et promoteur du créole. Ecrit surtout en créole.

TI FRED : Né en 1966. Maçon. Auteur-compositeur-interprète de maloyas. Aucun texte publié. Une cassette (« Konyé » - « Cogné »).

PATRICE TREUTHARD : Né en 1956 à Saint-Denis. Sportif connu. Militant culturel. Ecrit en créole (« Kozman maloya », 1977, « Watia watia », 1978), en français (« Vingt décembre... », 1978). Membre du groupe « Ziskakan ».

ELEMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

RECUEILS EN FRANÇAIS (OU A PREDOMINANCE DE POEMES EN FRANÇAIS)

Les recueils écrits en français posent évidemment la question du statut particulier - ou non - de la poésie réunionnaise de langue française. C'est celle-ci que nous avons tenté de recenser ici et non les recueils écrits par des « zorèys » (les français de la « métropole » vivants ou de passage dans l'île).

Agénor Guy :

A la poursuite de l'amour, chez l'auteur, 1953.

Rubis, saphirs et topazes, Jean Grassin éditeur, Paris, 1966.

Albany Jean :

Zamal, Bellenand éditeur, Paris, 1951.

Miel vert, chez l'auteur, Paris, 1966.

Outre-mer, Retour au pays natal, chez l'auteur, Paris, 1967.

Archipels, paradis grecs, chez l'auteur, Paris, 1967.

Vavangue, chez l'auteur, Paris, 1972.

Aux belles créoles, chez l'auteur, Paris, 1977.

Amour oiseau fou, Azalées Editions, Réunion, 1985, posthume.

Aubry Gilbert :

Poesia 71, en collaboration P.U.G. Roma.

Rivages d'Alizé, NID, Saint-Denis 1971.

Hymne à la créolie, poésies réunionnaises, UDIR, NID, Saint-Denis, 1978.

Poésie réunionnaise 1900-1980 : Anthologie en collaboration avec Jean-François Sam-Long, 1980.

Azéma Jean-Henri :

Olographe, Editions des trois Salazes, 1978.

D'azur à perpétuité, Editions des trois Salazes, 1979.

Le pétrolier couleur d'antique, Editions des trois Salazes, 1982.

Le dodo vavangueur, Editions des trois Salazes, 1986.

Brézé Jeanne :

Je crache ma plaie.

Cazemage Benjamin :

Flours des villes et des champs, Imprimerie Barnier, Nimes, 1972.

Cazalou Myriam :

Exotisme et Rêveries, Grassin, Paris, 1971.

Mon île au ciel d'azur, Millas Martin, Paris, 1972.

Joyaux et souvenirs, Grassin, Paris, 1975.

- Debars Riel :
Sirène de fin d'alerte, Les Chemins de la Liberté, Saint-Denis, 1979.
- Fabrègue Patrice :
Reflux, chez l'auteur, 1974 ?
- Florian Emmanuel (Frère Didier) :
Mes amis, mon pays, chez l'auteur, 1968.
Bouquet champêtre, chez l'auteur, 1977.
- Gamaleya Boris :
Vali pour une reine morte, R.E.I., Saint-Denis, 1972, réédition (augmentée d'un glossaire) 1987.
La mer et la mémoire et les langues de magma, AGM, Saint-Denis, 1978.
Le volcan à l'envers, Presses de développement, Saint-Leu, 1983.
Le fanjan des pensées et Zanaar parmi les coqs, 1987.
- Gili Alain :
Mille kilomètres à l'est de Tamatave, A.D.E.R.
- Guéneau Agnès :
Coccinelle et monte au ciel. A.G.M., Saint-Denis, 1978.
La Réunion : une île, un silence, A.G.M., Saint-Denis, 1979.
Ti z'oiseau la dit, Cazal, Saint-Denis, 1980.
- Hoareau Iris :
Poèmes, mes enfants, Cazal, Saint-Denis, 1980.
- Honoré Daniel :
Mon Ile, Les Chemins de la Liberté, Saint-Denis, 1979.
- Karm Claire :
Au danseur de feu, U.D.I.R., Saint-Denis, 1983.
- de Laburthe Rose-Andrée :
Liane aurore.
- Lorraine Alain :
Tienbo le rein et Beaux visages cafrines sous la lampe, Editions L'Har-
mattan, Paris, 1975.
- Malet Madeleine :
Terre si ciel, U.D.I.R., Saint-Denis, 1981.
Cycloni cyclona, Réunion.
- Marimoutou Carpanin :
Fazèle, Les Chemins de la Liberté, Saint-Denis, 1978.
Arracher cinquante mille signes, A.D.E.R., Saint-Denis, 1980.

Nahingrin Julien :

- Contrerimes Créoles*, Ramonville St-Agne 1979.
- Contrerimes d'Exil*, Ramonville St-Agne 1979.
- Contrerimes en Vacances*, Espic. Toulouse, 1980.

Pellenard Patrick :

- Les palais du mythographe*, Editions Christine Alban, Roanne, 1980.

Pinot Marc-Henry :

- Bourbonnaises Complaintes* in Revue « La Menure », Paris, 1963.

Sam-Long Jean-François :

- Les plaies*, chez l'auteur, 1968.
- Alcôve*, chez l'auteur, 1969.
- Résignation*, chez l'auteur, 1973.
- Crucifixion*, N.I.D., Saint-Denis, 1977.
- Valval*, N.I.D., Saint-Denis, 1980.
- Le cri du lagon*, N.I.D., Saint-Denis, 1981.
- Poésie réunionnaise 1900-1980*. Anthologie poétique, en collaboration avec Gilbert Aubry, 1980.

Thing-Léoh Jean-Claude :

- Bilimbi*, Saint-Denis, 1979.

Treuthard Patrice :

- 20 Décembre et D'entre tous les Zanzibar*, Les Chemins de la Liberté, Saint-Denis, 1978.

RECUEILS EN CREOLE (OU PREDOMINANCE) :

Albany Jean :

- Bleu maskarin*, chez l'auteur, 1969.
- Bal indigo*, chez l'auteur, 1976.
- Fare-fare*, chez l'auteur, 1978.
- Percale*, chez l'auteur, 1979.
- Indiennes*, chez l'auteur, 1981.

Armand Alain :

- Zordi*, Les Chemins de la Liberté, Saint-Denis, 1977.
- Kasé brizé*, Les Chemins de la Liberté, 1979.

- Belair Alain :
Causement coméla, chez l'auteur.
- Cheyne Anne :
Matanans et langoutis, R.E.I., Saint-Denis, 1972.
- Gauvin Axel :
Letshi myr, R.E.I. Saint-Denis, 1970.
Romanss pou démaille la lang détak le kër, Presses de développement,
 Saint-Leu, 1984.
- Hoareau Daniel :
Romans ékri dan la zol an Frans, Les Chemins de la Liberté, Saint-
 Denis, 1978.
- Honoré Daniel :
Ti flère la misère, Les Chemins de la Liberté, Saint-Denis, 1980.
- Réalités et perspectives réunionnaises : poèmes I. Supplément au numéro de sep-
 tembre 1969. R.E.I., Saint-Denis.
- Singainy Daniel :
langouti, chez l'auteur, 1982.
- Treuthard Patrice :
Kozman maloya, Les Chemins de la Liberté, 1977.
Wati watia, Les Chemins de la Liberté, 1978.

ELEMENTS DE BIBLIOGRAPHIE GENERALE :

- Alain Armand, Gérard Chopinet :
La littérature réunionnaise d'expression créole, L'Harmattan, Paris,
 1984.
- Albany Jean, 1974 : *P'tit Glossaire, le piment des mots créoles*, chez l'auteur,
 Paris.
- Albany Jean, 1983 : *Supplément au P'tit Glossaire*, chez l'auteur, Paris.
- Anthologie de la nouvelle poésie créole* (Félix Prudent coordonnateur), Editions
 Caribéennes, 1984.
- Chaudenson Robert, 1974 : *Le lexique du parler créole de la Réunion*, Librairie
 Champion, Paris.

d'Estrucys J. (Daniel Roche), 1978 : *Ecrire dans quelle langue ? Crise chez les versifieurs*, A.D.E.R., Saint-Denis.

Fruteau Jean-Claude, 1982 : *L'Art de dire, A la découverte de La Réunion*, Ed Favory, Saint-Denis.

Gamaleya Boris, 1969 à 76 : *Le lexique illustré de la Langue Créole*, dans Témoignages, quotidien du Parti Communiste Réunionnais, Saint-Denis.

Gauvin Axel, 1977 : *Du créole opprimé au créole libéré*, L'Harmattan, Paris.

Gili Alain, 1978 : *Il y a-t-il une authentique poésie vivante à La Réunion ?* Notes prises au cours d'un exposé d'A. Armand et M. Minatchy au Centre Universitaire de La Réunion. *Crise chez les versifieurs*, A.D.E.R., Saint-Denis.

Joubert J.L. Lecarme J. Tabone E. Vercier B., 1986, *Les littératures francophones depuis 1945* (384 pages dont 6 pour La Réunion), Bordas, Paris.

Marimoutou Carpanin, 1981 : *L'île-écriture* (mauvaise conscience et quête de l'identité dans la poésie réunionnaise de langue française), A.D.E.R., Sainte-Clotilde.

Nativel Rémy, 1972 : *Le lexique de La Réunion*, Chez l'auteur, Tévelave.

Ramassamy Ginette, 1985 : *Syntaxe du créole réunionnais*, thèse pour le doctorat de 3^e cycle, Université René Descartes, Paris V.

Roche Daniel, 1980 : *La littérature réunionnaise contemporaine, 1950-1980*, *Encyclopédie de La Réunion* T. VII, Editions Livres-Réunion.

Roche Daniel, 1982 : *Lire la poésie réunionnaise contemporaine*, Centre Universitaire de La Réunion, Ed. de l'U.F.O.I., Saint-Denis.

Rouch Alain, Clavreuil Gérard, 1986 : *Littératures nationales d'écriture française* (514 pages dont 16 pour la Réunion), Bordas, Paris.

REVUES ET JOURNAUX :

Art quivi
Bardzour maskarin/Bardzour
Créolie
Fangok
Jeune Réunion
Le Nouveau Progressiste
Réalités et perspectives réunionnaises
Le Rideau de Cannes
Le service culturel (A.D.E.R.)
Sobatkoz
Témoignages Chrétien de La Réunion.

ELEMENTS DE DISCOGRAPHIE

Albany Jean :

Poèmes dits par l'auteur. 33 tours. Chez l'auteur. 1966.
Chante Albany, cassette, A.D.E.R.

Aubry Gilbert :

Créolie, disque 33 tours, Auvidis, Paris 1979.

Jacqueline Farreyrol :

Album de *vieilles chansons créoles*, disque, 1977.
Tri la ritron, album en français destiné aux enfants, prix de l'académie
Charles Cros, Editions Auvidis, Paris, 1978.
Mon île, ségas, maloyas, Auvidis, Paris 1979.
Chante ta vie, Auvidis, Paris 1979.

Hoareau Daniel :

Gafourn, cassette à paraître en mai 1987.

Peters Alain :

45 tours : deux chansons de Jean Albany mises en musique par Alain Peters, disques Issa, 1979.

Mangé pou le cœur, 45 tours, Village Titan, enregistré en 1982.

Mangé pou le cœur, cassette, Village Titan, 84

Troupe Gaston Hoareau :

4 *maloyas* in Document N° 2 Parti communiste réunionnais, 1976.

Troupe René Viry :

3 *maloyas* in Document N° 2 Parti communiste réunionnais, 1976.

La Troupe résistance :

8 *maloyas* in Document N° 2 Parti communiste réunionnais, 1976.

Troup flanboiyan :

Tir malol dann zié, Textes de chansons, Chemins de la Liberté, Saint-Denis, 1979.

Viry Firmin : *Le maloya et le IV congrès du parti Communiste Réunionnais* Edité par le P.C.R., 1976.

Ziskakan :

Parol ziskakan, Recueil de textes de chansons en créole interprétées par le « Group Ziskakan », Editions Ziskakan, Saint-Denis, 1982.

Viv an kréol, recueil de textes de chansons en créole interprétées par le Group Ziskakan, Editions Ziskakan, Saint-Denis, 1985.

Premier Album 33 tours, chez les auteurs compositeurs interprètes, 1981.

Deuxième Album 33 tours (double), *mon péi bato fou*, L'Harmattan, Paris, 1985.

Troisième Album à paraître.

Zinzin, cassette de chants pour enfants, de comptines...

Editions Ziskakan/I.L.A., 1985.

POEMES

EXIT L'IDAHO

Pour Hettie et Roi

« L'objet à connaître, c'est le paysage naturel. Il se révèle à travers la totalité de ses formes. » - CARL O. SAUER¹

1

Depuis 1925 il n'y a maintenant plus de
zone négative dont il ne tienne compte
les deux pôles sont pour notre temps reliés
et il a aussi la main dans les airs

espérons Ariel² aréel

Noir et rouge un flottage de fumées des engrais simplot

fait son trajet d'excrément
vers l'étréci
de la bouteille de notre
vallée

pour s'engager dans la trouée de la portneuf
où son spectacle infâme...
on pourrait placer un gros bouchon
mais qu'on fasse route venant d'inkom³

ou y allant

une fois dépassées les toitures basses
des bergeries la pente
gagne d'abruptes crêtes rocailleuses
et vous y êtes dedans plus vite
que le relief ne laisse penser

ou bien l'abord par
l'autre côté de la vallée
c'est alors un journal total
pour les yeux
et la trouée bouchée fait office
de grande porte entre chez
nous
et les bad-lands⁴ de l'Utah et
plus loin vers
ces mornes vallées
d'hommes qui ont semble-t-il
intégré tout du composant
vital de leur époque
l'humanité exceptée.

Et pour leur rendre justice
ils ont été les premiers à faire de la farine blanche

jalousement ils en
détiennent la formule et transforment les flancs
des collines des citoyens en preuves solides
de leur timide entreprise. Leurs seules
épreuves ont été d'abord les massacres
puis le briquetage
rien de propédeutique à une vie au dessein grandiose
où *tous* les hommes ont leur place
mais à quelque chose qui
toute jouissance de la surface bâtie mise à part
ainsi que cette logique des substances qui fait
le charme des habitations
car le centre de salt lake est
loin d'être laid,
mais à une vie de repli, intolérante
d'aussi menues occasions de se retrouver
que fumer, boire, et autres besoins corporels moins
évidents mais
tout à fait nécessaires
la reproduction exceptée qui entre leurs mains
sert un dessein.

Dans cette vallée
pas d'issues latérales.
Même georges goodhart⁵,
homme conventionnel, comme le sont toutes
les bonnes âmes
savait, qu'avec un cheval
et les sources des torrents
accessibles transversalement
on pouvait nourrir les femmes indiennes mourant de faim
avec le daim excédentaire.

Qui était le jeune pionnier qui est mort dans une maison de repos
et qui était nouveau dans le coin, c.-à-d.,
il y a des preuves implicites
qu'il n'a jamais entendu le cri du pawnee
sur son territoire.

Ce qui, le terme d'écologie
humaine le dit bien
signifie qu'on est un péquenot, même si on a beaucoup voyagé. Il
tant qu'à y être, autant le dire ici :
La marque de l'homme de l'ouest d'avant
les moyens de communication
a voyagé tronçon par tronçon
le long d'une ligne de temps
complètement coupée de tout
ainsi sa bêtise requérait-elle les services
d'au moins une de ses sacoches de selle
et, pendant ce temps
ses amis indiens
communiquaient par signaux au-dessus de sa tête
tandis qu'il passait son chemin méthodique
dans les dépressions
qui les séparaient, dans les longues ombres
pareils eux à des sourds-muets, doigts en mouvement
sur les légers mamelons
des collines du nebraska.

D'une limite

du pays au Nord
et un après-midi ne sert à rien
il y a la largeur du bord de l'entonnoir⁶
et des gens tristes tout souriants qu'ils soient
filent mais oui et chantent d'un bord à l'autre de la bouche
et il n'y a pas d'archipels de vrai rire

dans l'alameda⁷
ni de gens vraiment extravagants mis à part de raides
criminels manqués.

C'était ainsi quand jeunesse insouciant était vôtre
dans ces autres villes plus petites de la pénéplaine
du centre de l'amérique et les pulls
les jambes blanches des filles sont vraiment là aux feux rouges
et Edward Hopper⁸ a vraiment arrêté de peindre
toutes ces années-là. Mais nous dévions
nous autres déviants, comme toujours
et ces répits accordés se faisaient toujours

chèrement payer, notre jazz⁹ nous provenait
des mêmes magasins devant lesquels nous passions
les vrais de vrais, ça a pas de sens de parler d'univers,
quand on est accroché comme ça

Je pensais en fait au magasin de bonbons
quelque chose d'aussi simple que rue principale
et je serai par là.

Mais je t'accompagnais hors de Pocatello
plus ou moins vers le nord.
Peut-être au-delà de ce péril
géomorphologique le désert d'arco¹⁰ et
ce qui s'y trouve
des fuites de séances radieu-actives

vers Lemhi

à nouveau toponymie mormone
où des plaques rappelant le voyage de Lewis & Clark¹¹
mais les montées en traversée des planchers trop
en dévers de ce couloir
au point culminant la birch
et puis direction North Fork
vous devez emprunter cette
autre vallée où effectivement
les versants sont si abrupts
et la gracilité du peu de végétation qu'il
y a si exaltante cette

ligne longée

les broussailles éternellement
et la mince garde colorée qu'elles montent le long
de ces cours d'eau
tandis que North Fork se présente
sur les berges de la magnifique salmon
nous tombons nez à nez avec une ravissante beauté de Chi.

Qui a
une table de billard pas chère toute déglinguée
pour passer l'hiver
et les grandes gueules des beaux
garçons inoffensifs qui habitent
là l'hiver. L'hiver remarquablement calme
là,
dans une solitude complète, où se divise la salmon.
C'est tellement le bout du monde mais jamais depuis longtemps.
Hudson, bien sûr.

Et
Elle a dit
en secouant ses cheveux noirs
qu'elle avait travaillé à arco
et qu'elle connaissait la route la plus rapide
de salmon à idaho falls-
pour sûr
et en voiture

ou où que ce soit,

elle était invitation ambulante
à une fête charmante
son corps était si plastique au regard
enfin ce que je voulais dire
c'est qu'elle fait partie
de la morphologie
le dernier endroit perdu du nord de l'idaho,
déjà en fait le Montana.
Donc, en gros libérée,
pour introduire des termes de comparaison.
Son mari, bien que ça
n'ait aucune importance,
avait des favoris, portait
un genre de demi-guêtres mentales
portait un pantalon mode ample sans ceinture
et ses mouvements étaient en accord avec la terre
et c'est ça qui m'intéresse
mais il n'y a que les personnes lourdes
qui ont ça.

Ce sont eux « les pragmatiques 'et'
l'éternel résidu inassimilable »

2

Mon désir est d'être
poète classique
mes dieux ont été des hommes...
et des femmes.
Une nouvelle fois j'exige
que partout présidents et P.D.G.
soient envoyés en quarantaine à l'extérieur de la planète
quelque part,
tandis que nous faisons route vers le nord. Ma
route à moi franchit
le col de la piste perdue¹² par-delà
quelque part dans les sombres ravines
le minable petit torrent endigué
du mari de ma belle de north fork

qui donnera un lac plein de promesses (elle m'a montré
les photos) trop beau pour être vrai
ce projet, m'a-t-elle expliqué,
fait pour attirer des pêcheurs à chapeaux
de quelque endroit que
ça leur dise de venir.
Un des rares coups de poker qui ait
eu ma bénédiction... ça lui
irait si bien d'être riche.

3

Nous transportions...
des meubles. A Missoula.
Nous nous arrêtons dans l'air vif
étoilé souvent pour prendre
une bière et nous dégourdir les jambes.

Mon fils m'accompagnait
et était émerveillé qu'un état
aussi civilisé que le Montana¹³
puisse exister, où les gens,
jusque dans la moindre
agglomération
aussi perdue soit-elle sur
les pistes de montagne
pouvaient être si accueillants envers un jeune,
loin des âges policés
de l'idaho où on chasse cette
jeunesse dehors, dans
l'air glacial. Il y a là-bas
à peine croyable mais réelle une peur
de l'intrus, eût-il le visage d'une
personne de 13 ans respirant l'innocence.

Mais pour ne pas trop se fourrer dans
ce merdier de l'éthnique, parce que
on est dans le géographique
déjà, dans la vallée de la bitterroot
il avait neigé sur les plus hauts
sommets et ce facteur d'humidité
produisait ces arbres qui défilaient maintenant
et nous amenaient
d'un petit affluent à l'autre jusqu'à
la grande bitterroot
proprement dite avec les peupliers¹⁴
et les plumes des gleditschias³
bordant l'eau vive de ses rives.
Une fois, je faisais route en sens inverse
en août,
un fermier de la vallée de la lemhi
m'a dit du contenu des sols de la vallée
de la bitterroot qu'il y entraient des
éléments tels que les vaches
déperissaient tandis que
dans la vallée de la lemhi, vous devinez
la suite, seul fait gênant bien sûr
la lemhi est à sec. C'est
comme un folksong insipide à
lui tout seul il voudrait tant
contre l'épaule de quelqu'un d'autre
poser sa tête lasse
car le temps passe.

De Florence à Missoula
une distance à parcourir c'est tout
Et Florence est ce que le Montana a
de singulier, on est tellement saouïl
quand on est arrivé là. Fort Benton,
sur votre droite, à travers des étendues
où la Blackfoot s'est taillé un passage, puis par
Bowman's Corner, non
le ciel

n'est pas

plus grand¹⁶ au Montana. Quand
par exemple vous arrivez
de Williston
il semble à la frontière y avoir un changement
mais c'est juste parce que l'homme y a
construit une auberge et
qu'il offre bien haut ses services
à un point dans le temps, avec insistance
et que l'espace est sans interruption de Superior
à Kalispell. Et c'est bien là-dessus

Que les plus sales des rapports
entre les hommes sont basés sur
le service d'hommes là avant

que vous n'ayez même eu l'occasion d'arriver
et jamais vous ne l'avez.

Mais si des hommes peuvent vivre à Moab
c'est une preuve en soi que la nature
est aux abois, qu'elle est sur la mauvaise pente
et que l'environnementalisme, mot caduc,
est tout à fait mort.

4

Il va donc n'importe où apparemment
n'importe où et l'espace est sali
par ses traces
il n'y a que le minerai qui compte,
le minerai.

Il est l'élément le plus regrettable
dans un cosmique trop minuscule
l'univers que vos voisins se révèlent être
Le moins insupportable de tous
les cercles concentriques apportant
des énormités
qui ont la force des mauvais rêves.

5

Laisse moi te rappeler que nous avons été à Florence
dans le Montana.
Où la Bitterroot est fangeuse
au-delà d'Hamilton, centre
de machines agricoles
pour tout ce foin sans valeur nutritive
et à florence stop.

On descend tous des camions
on s'étire en baïllant on se déplace
dans l'air vif de la nuit encore étoilée
une nuit couverte de bijoux
et les radiateurs des camions se mettent
à craquer et à claquer en refroidissant.

On frissonne. Toutes nos articulations
craquent et frémissent et on parle
à mi-voix de la route déjà faite, de la défaillance
des phares sur la route de montagne - et on
entre.

Une fille à la carrure hallucinante
nous frôle
quand nous entrons. A l'intérieur
il fait clair, un drôle d'endroit déshérité
en agglomérés. La grosse serveuse
au bar, sourit
sans se faire prier comme nous nous dirigeons vers la cheminée
au fond ; au passage on entend le jukebox qui déverse
du rock et du twist, et sur la table
près de la cheminée il y a des trucs en conserve, haricots verts
et maïs, et elle nous apporte la bière.

Florence. C'est à peine si c'est un endroit.
En forçant un peu, c'est un gros point
dans la vallée. L'air est froid. Nous sommes
assis à l'âtre et le feu
nous brûle dans le dos.
La fille à la carrure presque
incroyable
revient, et son petit ami se fait arracher
malgré lui de son tabouret
d'un tapotement régulier du bout des doigts,
mais il ne peut pas
lui, le conservateur sous états
de la planète, il ne peut pas, car il a éclusé de la bière
tandis qu'elle, trop jeune pour un lieu public,
elle a massacré une bouteille dans la voiture.

Bon vous y êtes. Elle est
aussi mûre et à point que cette
grenade de la bible.
Elle répand ses spores dans son
pantalon noir hypermoulant
et, pour ne pas que ça semble trop bon
ou même trop lointain
ou trop invraisemblablement proche
elle affiche
ce sourire généreux
qu'annule un regard audacieux et hostile
il faut que je le redise, ses cheveux
étaient noirs, de la couleur hostile du sexe
les personnes les plus légères malgré toute
leur étrange beauté
c'est partie perdue d'avance.

... Je ne peux m'en défaire.
Sa mère était avec elle.
Elle, dans le bistro, à Florence
était prête,
de tout son corps jukebox
et de tous ses aller-retours à la voiture
direction la bouteille.
Il y a bien des nuits étoilées ainsi remplies
tandis que la planète, indifférente, continue de bringuebaler
comme les trains de marchandises sur son épiderme
et quand des moments comme ça affleurent
plein d'espoir ça redémarre quelque part
Elle a fait beaucoup d'aller-retours à la voiture cette nuit-là...
une bêcheuse imbattable
avec ses yeux
et d'autres talents.

6
Et plus loin
dieu soit loué, il n'y a pas de regards
à Missoula, que des objets, le nouveau
pont qui traverse la Fourche Clark¹⁷
revoilà la civilisation,
un bar en acajou
et du base-ball

de parade, et les hommes c'est des hommes
mais il n'y a pas de regards
à Missoula
comme chez annie la petite orpheline et le ciel par hasard ?
y aurait-il plus grand ?

Le ciel répugne
à être ainsi amalgamé et des cowboys fourbes
qui roulent en voiture vivent là
Disons que la pureté du bleu au-dessus de Houston
cet endroit insalubre
est plus jolie
que son grain au-dessus du Michoacan¹⁸ est plus maussade et
que je connais le wyoming.

Le voyage de retour sans entrain comme tous les voyages
de retour

monotone

et en effet je l'ai
vue la vieille serveuse de bar de florence
dans la partie restaurant cette fois à 50 mètres
du bistro et entre les deux
elle courait apparemment à la vitesse
de quelque espèce de gazelle rondouillette
mais pas la nana à la carrure hallucinante.
Elle devait ce jour-là être partie pour un bureau quelque part.
Pauvres existences diurnes.

Mais on était tous fatigués. On avait déchargé
les meubles, tôt le matin suivant
et avant que la morsure du soleil ne terrasse la morsure
des étoiles nous sommes partis pour le long l'éternel
trajet vers le
sud. Ça dégrise.
La Belle de North Fork était au rendez-vous comme elle le sera
jusqu'à ce qu'elle meure un jour¹⁹
(et à ce propos elle tient un bistro)
De là vers salmon on traverse le pont étroit
et en avant dans la
vallée de la lemhi. Je dis que
n'étaient les distances et
les arbres & les torrents je deviendrais
fou, oh oui, la terre, à laquelle on s'oblige à porter
un vague intérêt, sa consistance
disparaît à mesure qu'on avance.
Ça ne fait qu'aller de soi.
Ce ne sont que des moments de notre vie.
On passe à travers comme si c'était
une planète d'ouate... et on en aime
les parties comme on aime celles d'une femme
dont les liens avec la terre sont plus établis
que les nôtres.
Mais sur l'incomplétude physique
ce n'est pas la peine de s'étendre, nous avons
les pieds
sur la terre, adage
de tous les plaisirs partagés et partageables
et mon bras par-dessus ton épaule pour preuve.
Mais j'ai honte de mon pays
non pas en tant que réalité aréelle, mais dans l'acte
ça me fait honte d'être citoyen du
territoire où j'ai grandi. Jusqu'à l'air vous glace
les os, la totale muflerie de ses réponses
et les tensions créées par ses silences
rendent ma présence ici inconfortable. Dieu m'est témoin que
nous faisons de notre mieux pour vivre.

Mais les menaces qu'on nous lance
sous les formes fallacieuses que, ils le savent maintenant, la vérité
peut prendre, en des temps qui auraient dû être
d'abondance et éveiller le meilleur que chaque homme,
si on l'encourageait à être au moins ça, au lieu
de le frapper au visage, taxé de stupidité, coupé
de tous les autres peuples pour prophylaxie
d'idées non idoines pour cette terre, qui n'est pas plus
sacrée je vous le dis qu'aucune autre que la planète a
à offrir, car elle a dans sa rondeur préservé
dans ses mouvements un accord auquel le temps lui-même n'a à ce jour
rien trouvé à redire. Des souris qui rampent sur un corps qui bouge ?
se peut-il qu'elles parviennent vraiment à neutraliser le grand mouvement ?

Jusqu'à l'air

si vous êtes réveillés, peut vous glacer les os
et c'est déjà très peu de beauté
qu'on tente de déterrer au bout du compte. Non
l'ultime quête de mes compatriotes
n'est pas la grandeur
dans une grande lignée d'hommes.
Et ce ne sont pas quelques rares femmes,
et je le déplore, qui vont
légitimer un continent. Dans les assemblées
des plus petits endroits, la femme est là
et leur donne une réalité,
comme à Florence, et à North Fork
car elle a été aimable, ce que les dirigeants
d'aujourd'hui ne sont pas et je commence à croire après toutes
ces années qu'il existe en effet une aristocratie
de lieux d'événements et de personnes
et assis là au-dessus de cette vallée
j'ai tenté de vous impliquer
et de vous entraîner dans un voyage
qui ne servait à rien, il reste le Montana
et c'est bien. Mais pas infallible.

Le ciel est un leurre.

Et était destiné,

après incitation,

à attirer votre regard. Le regard

peut être arbitraire,

son objet, lui, ne peut l'être.

Pas plus que la beauté de certaines femmes.

Et depuis Williston

vous suivez le long et majestueux trajet du missouri

sur les hautes plaines, et puis la Milk

jusqu'à Havre

cette distance incroyable à l'époque le long d'une route

que tous ces hommes au verbe haut

ont emprunté... ils y font maintenant non pas de la culture jardinière

que du stockable, des choses de moindre importance que
la fourrure
car les fourrures alors n'étaient jamais empilées, ça aurait
endommagé le poil,

il ne l'aurait jamais fait.

le vieil Astor²⁰,

Et c'est vrai Fort Benton est très joli
et tranquille, j'en ferais volontiers cadeau
à un ami, et j'en serais très fier, endroit d'une
indolence manifeste, où le fleuve se ferme, cadeau
d'indifférence manifeste, si ça m'appartenait.
Si la vaste prairie m'appartenait
entre le fleuve et la ville
jusqu'à la pente raide derrière.
Et puis jusqu'à l'altitude moyenne du Montana
Betteraves à sucre moutons et bétail.

Là où les espaces habituels
sont les étendues du Wyoming
et du Dakota du nord, l'Idaho
est coupée
par un coude de
montagnes qui s'incurve
vers le sud, elle est ainsi
coupée du reste par des géologies qu'elle dit
j'en suis sûr
être naturelles
mais c'est vraiment l'Ouest
comme nulle part ailleurs,
ravagée par une ambition et la religion
déchirée, par un traitement à la cowboy de son moi presque vierge

sans la trempe

d'un vrai placement

ceci,

ceci
c'est le lieu de naissance
de M. Pound
et Hemingway dans sa propre bouche
a choisi de tirer une balle.

(trad. de l'américain par Vincent Dussol)

NOTES

1. *Géographe américain, auteur de notamment, Environment and Culture in the Deglaciation, American Philosophical Society, 1947.*

Cette citation placée en exergue à Idaho out rejoint ces quelques mots de Jean Malaurie dans Les Derniers Rois de Thulé : « Je reconstruis- mentalement (...) le paysage qui devient un lieu. Les joies, « la petite sensation » d'un Cézanne, c'est aussi la géographie. »

2. *Dans La Tempête de Shakespeare, esprit des airs que Prospéro prend à son service, après l'avoir délivré.*

3. *Se reporter à la carte pour situer villes et cours d'eau.*

4. *Mot-à-mot : « mauvaises-terres », zones désertiques où l'érosion des couches de roches tendres a donné naissance à de monumentales sculptures naturelles.*

Ou encore,

« Tout cet espace dénudé avec ses écoulements en tous sens qui ne mènent nulle part correspondait exactement, en petit, à ces vastes friches du Dakota du Sud où se passaient beaucoup de westerns et qui ont jadis été baptisées badlands par les vagabonds de là-bas. » Peter Handke, La Leçon de la Sainte-Victoire, Gallimard, 1985.

Le choix de plusieurs renvois à l'œuvre de Peter Handke pour éclairer des noms propres de l'histoire et de la géographie américaines rencontrés dans Idaho out ne se veut pas gratuit et n'est pas fortuit. Topos/typos/tropos ; ce rapprochement en forme de jeu de mots est de Charles Olson. A la recherche de quelles formes est donc le topographe de Lent Retour, dans son village indien au bord du fleuve ?

« Les formes des temps premiers » : écriture de la terre. Il y a de la géographie, de la géomorphologie qui se sont imprimées dans la figure des textes. Le lieu (nord-américain) frappe une forme : chez Ed Dorn, chez Peter Handke.

Inversement Handke donne une carte en appendice du texte de La Courte Lettre pour un Long Adieu où s'inscrit le trajet-tracé-formation (Bildung) du narrateur et de Judith à travers les Etats-Unis. Inversement car la force du lieu ne prend véritablement forme que lorsque s'y insuffle « le dynamisme du mouvement humain. » Pour mémoire, rappelons que Lent Retour a été un des points de départ de Wim Wenders pour Paris, Texas.

5. *Il y a ici un jeu de mots sur goodhart, homonyme de good heart : « bonne âme » ; d'autre part, good hart (« bon cerf ») est à relier au deer (daim) dans le dernier vers du mouvement.*

6. *Big Hole National Battlefield ? (Champ de bataille du « Grand Trou », Montana.)*

7. *Parc de Pocatello, Idaho ? Le nom commun alameda, de l'espagnol 'alamo - peuplier - désigne une promenade ombragée de peupliers.*

8. *« ... les maisons de bois, cachées dans les forêts de pins de Cape Cod/ Massachusetts du peintre américain Edward Hopper. » Peter Handke, in La Leçon. E. Hopper : 1882-1967.*

9. *« En ce temps-là dans ma petite ville de l'Est de l'Illinois, au lycée, on était un petit groupe, trois ou quatre, à écouter du jazz. Il y a eu aussi la période où j'aimais bien Downbeat ; et il n'y avait alors que les initiés pour supporter d'ouvrir le magazine en question sans le mettre directement à la poubelle. » Ed Dorn, Views, Four Seasons Foundation, San Francisco, 1980.*

10. Première ville des Etats-Unis à avoir été alimentée en électricité par une centrale nucléaire. (First Atomic-Powered city in the U.S.A.)

11. « ... les capitaines Lewis et Clark abattaient des Indiens Pieds-noirs sur leur route du Missouri à l'ouest jusqu'à l'embouchure de la rivière Columbia, sur l'océan Pacifique... » Peter Handke, in *La Courte Lettre*.

12. *Lost Trail Pass, Idaho.*

13. « Il y a comme une simplicité des rapports humains, au Montana, que vous ne sauriez trouver dans la trame plus enchevêtrée de l'Idaho surtout dans la région de la Rivière du Serpent (Snake River), qui fait frontière avec l'Utah. Il y a toute une frange de gens, parmi la population de l'Utah et de l'Idaho, qui auraient toutes les qualités requises pour être conseillers de Nixon. » Ed Dorn, Interviews, *Four Seasons Foundation, 1980. (L'interview date de 1973).*

Ou encore,

« Du bon sens... c'est rare de voir ce genre de choses dans l'Idaho ou dans l'Utah. » (Ibid).

14. *Américain : cottonwood.*

15. *Variété d'acacia.*

16. *Allusion, sans doute, au film de Howard Hawks, The Big Sky (La Captive aux Yeux Clairs). Kenneth White, évoquant ce film, dit : « C'est en termes de cosmo-poésie et de géo-poésie que je parlerai de ce film, dans lequel il s'agit d'une remontée (trois mille kilomètres) du Missouri vers les hautes terres du grand Nord-Ouest. » Un propos assez proche de la géo-graphie de Ed Dorn.*

17. *Clark Fork.*

18. *Etat du Sud-Ouest du Mexique.*

19. Journaliste : « Il semble exister une opposition entre deux instincts contradictoires : d'une part, un instinct « masculin », anarchique et nomade - sorte de désir de puissance - d'autre part un principe « féminin » : les femmes qui (comme) la Belle de North Fork par exemple, paraissent avoir une relation d'un autre type à leur environnement, dans tous les sens qu'a ce mot.

Dorn : *Sur ce continent, tout le monde est, en un sens, étranger (...). Il s'est toujours agi d'expansion (...). Vu d'un point de vue Européen, il n'a pas arrêté d'être question de migrations, à l'intérieur même de ce continent. Conséquence psychologique obligatoire d'une telle situation : ce sont les hommes qui vont voir les femmes. C'est le type qui dit « Mets une lanterne à la fenêtre. »*

Journaliste : *Ou qui s'arrête dans un bar à North Fork.*

Dorn : *Oui, pourquoi pas (...). En d'autres termes, les femmes sont gardiennes des lieux et on ne pourrait pas dire la même chose des hommes. »*

- in Ed Dorn, Interviews.

20. *John Jacob Astor. (1763-1848)*

Magnat américain et marchand de fourrures.

POUR SITUER ED DORN & EXIT L'IDAHO

Edward Dorn, né en 1929.

« Le coin de l'Illinois d'où je viens, le centre-est.

Si vous grandissez dans la plaine, vous vous trouvez déjà sur une géographie. C'est une notion géographique tellement écrasante !

La recherche de ce qui, de façon très globale et très abstraite, constitue l'identité de l'Ouest.

Poète du monde occidental. J'entends par là poète de l'Ouest ; sans en être originaire ; orienté vers là, magnétisé par l'ouest.

Je pense qu'on fait bien de m'associer à « l'école » de Black Mountain, non pas parce que j'écris de telle ou telle manière, mais parce que j'y ai été.

J'ai toujours été un poète narratif. »

EXIT L'IDAHO est extrait de *GEOGRAPHY*, le premier livre - choses écrites qui faisaient irrésistiblement corps (a cogent body of writing) - d'Ed Dorn ; livre de poésie et non pas recueil dans ce que dit ordinairement le mot.

« Dans *GEOGRAPHY*, il ne s'agit pas vraiment de géographie, au sens strict. Ce que j'avais en tête en donnant ce titre, ce n'était pas tant la science que le mot lui-même, 'Géographie', l'écriture de la terre ou la terre s'écrivant.

Je ne pense pas que la géographie ou les qualités esthétiques du paysage, même si on y porte une attention et un intérêt particuliers, soient matière suffisante pour amener forcément à déboucher sur quelque chose ; toutes ces données sont certes intéressantes à des degrés divers mais c'est du matériau mort. Tant qu'on y insuffle pas tout le dynamisme du mouvement humain, pour moi, ça reste du domaine de l'anecdote.

Je ne suis pas du tout 'localiste' (...). D'un autre côté des expériences intensément locales peuvent cerner le supra-local. Je tiens toujours beaucoup à mes deux ou trois années dans le Nord-Ouest, quand je travaillais dans les camps de bûcherons, avec la pluie, la boue, et que j'habitais une toute petite ville où personne ne me connaissait.

Quand je sens que l'énergie d'un vers est en bout de course, en général j'interromps le vers tout de suite... Mais ce n'est pas tellement en termes de métrique ou de vers, dans un sens technique, que je vois les choses. Plutôt en termes de paquets de mots. »

Toutes les citations ci-dessus sont extraites de Ed Dorn, *Interviews*, Four Seasons Foundation, San Francisco, 1980.

« Le 'bon' (wahr-) nom propre, aussi idiosyncratique qu'il puisse paraître, si on l'a 'passé aux essais' de son expérience à soi (dehors plus dedans) devrait 'porter' dans cette phylogénée puisque - entre ce que *décemment* on peut, de soi-même, savoir et ce que *signifie* le mot - ontogénétique. »

Charles OLSON, *Selected Writings*, p. 29
New Directions, 1966.

SANG VIENNOIS

pour Herman Hakel

1

comme le carnaval
entre maison & rue
notre action tient
l'entre-deux les femmes
ne gardent plus
leur porte
se précipitent sur les places
& découvrent
Vienne dans la nuit
hauptstadt sans juifs
cité sans
rime ni grâce
où les autres ont survécu
seuls ils sont là
- ami Hakel -
bêtes stupides & muettes
abandonnées
les ténèbres leur appartiennent
maintenant personne
ne peut refaire ce que
nous avons fait la victime
meurt
les mères ne peuvent
guérir cette naissance
le désordre de la ville
où Hitler se promena
vit (doux fantôme) apparaître
le démon juif
mon grand-père
celui-là même peut-être
qui lui flanqua la trouille
le fit courir jusqu'à Linz
il s'y cacha
la face dans la crème fouettée

les linzer torts
que sa maman mit de côté pour lui
& hurla
- o triomphe de la volonté -
- désastres de l'état moderne -
l'esprit du gentil
est bête & cruel
ce que dit la chanson
s'est avéré juste

2 LA VALSE DU DANUBE

j'ai découvert une rivière
à Chicago
mais ici aucune
jusqu'à celle que le dernier jour
sur la route de l'aéroport
je vis se dérouler
longer le côté gauche
de l'autobus si pâles
& si timides
tes maisons
loin des édifices
construits par l'empire
pour ses dieux rois ministres des finances
valsant
valsant
dans ta tombe
où sont ta rivière
& tes bois
si vieux comme des Juifs
partis pour toujours
nous aussi nous allons
au-milieu des fantômes
des sons de la poésie
- ca ca -
la seule musique qui nous reste
survit encore dans la voix de Jandl
avec un pain juif vendu encore
à Neumarkt se noie
encore dans des valse
hokey
pokey
à l'ombre de tes arches
des empereurs se sont assis
s'assèyent les petits cousins
main dans la main
la rivière (au loin) continue sa valse
vers Budapest
entre ta gauche & ta droite

3

les carnavaux de la moyenne
Europe s'embrasent
les fêtes attirent
les destructeurs d'un million de mondes
pour leur faire danser
à la lueur des torches le punk rock
comme leurs corps sont lourds
dans la nuit
& qu'ils brillent
leur innocence est brutale
bottes & ceintures
même les jeunes en portent
les artistes
qui se gravent des croix dans la chair
ils nous font boire
dans des cafés croates
le jeune allemand
chante en yiddish :
Rösele
meine schöne
si jaloux
des souffrances des autres
qu'ils s'en infligent à eux-mêmes

4

il écrit le liminal
ou « entre-deux »
& soudain réalise
l'horreur de la situation
horreur dans le verre
dans le camphre
l'œil qui est dans son œil
en arrière regarde
découvre le lieu où il devient ombre
il n'est pas lui-même
maintenant il n'est pas
un autre
il est de trop
a l'impression d'être une merde
et se demande :
au bord de quelle ville d'ombre
il s'arrêtera
quel fantôme contournant
ces sombres bords
s'y arrêtera aussi
& l'arrêtera

ou Blake
« le vent de la violence
soufflant l'anéantissement »
l'incertitude : une zone
un chaos fécond
& le sacré est ce qui est
à l'intérieur du cadre
(mais qu'y a-t-il en lui
si ce n'est
la terreur ?
ou qu'y a-t-il en *moi*
si je joue au prince
dans la tour de Nerval
en lisant mes poèmes
au cœur de cette Europe vide
- infortuné -
sachant trop bien ces choses
espérant comme Artaud
« briser à travers le langage
pour toucher la vie »)
INSTRUCTIONS :
faire un cercle
autour d'un arbre
faire sonner les cloches
découper le temps sacré
y vivre
un moment
faire chaque chose
en mettant en jeu
tous les sens
être souple
& joyeux
ne rien suspendre
mais improviser
dans les mots : tout temps tout espace
renversant les rôles
où tout est ouvert
- fluide -
la lumière faiblit
l'obscurité
n'est pas encore totale

5

pour Victor Turner

communitas
(je tenais à vous le dire)
est la terreur sacrée

(Traduit de l'américain par Raymond Farina)

Notes pour « Sang viennois » :

En août 1977 j'ai passé une semaine à l'extérieur de Vienne, en tant qu'artiste invité à une conférence de la Fondation Anthropologique Wenner-Gren sur « le rituel et la célébration ». Elle eut lieu dans un vieux château - Burg Wartheim - une de ses tours en ruine où j'ai lu et chanté des poèmes : une atmosphère chargée des idées de Victor Turner - celles de « communitas » et de « liminalité » - et du sens des histoires de fantômes d'Europe, l'ombre de la ville natale d'Hitler (Linz) toute proche, etc... A Vienne je participais à d'autres célébrations, sous les auspices amicaux d'un adepte de la poésie sonore, Ernst Jandl et d'autres poètes, et une fois j'ai erré, dans une procession bachique de jeunes artistes/poètes, à travers la cité impériale mais étrangement vide. Des conversations avec un certain Herman Hakel - un survivant juif - évoquèrent aussi des fantômes et des horreurs qui colorèrent le reste de ce séjour à Vienne et même la semaine suivante dans un Paris encore vigoureux (comprenant la grande Fête de l'Humanité du PCF plus des concerts de punk rock partout). Vienne s'est gravé dans ma mémoire sous ce titre tiré du Wienerblut de Johann Strauss, etc...

POEMES

PETIT DEJEUNER DEBOUT. ET ENSUITE

Comme toujours mettre le petit à la crèche, vite
Construire des machines Taper à la machine
Douche à deux heures Maquillage passé quatre heures
Debout devant la bière du comptoir Debout devant le portillon
Mains dans les poches Main à la poche
Quand le petit courra, qui pourra jouer à chat

UN PROLO SE FAIT FILMER

Ouvrez le clapet. Le visage renfrogné
Bronzage de Mer Noire au fond de teint
La KING SIZE à l'instant du tournage c'est l'assistant qui la tient.
Le réalisateur, un ami, insiste pour dis-
Tendre le texte (banderole sur caméra).
Encore une fois : la KING SIZE c'est l'assistant qui la tient.
L'ami, un réalisateur, sélectionne des gestes dans
Le livre de lecture. Le grand Mime transpire.
Fermez le clapet. Il fait son clack.
Le poing tombe sur la table.
Le Cascadeur se rafraîchit la main.

VIENS

La lune est là plus ronde que jamais
Le ciel est gris pour le poste de nuit
Viens, assieds-toi près de moi contre le lit
Les enfants, moins de bruit.

Le café est déjà passé
Les tartines sont beurrées
Viens, fumes-en une encore
Déjà se perd la fumée.

As-tu ton pantalon de laine ?
Ta chemise est prête.
Viens, viens
Viens, dis-moi bonne nuit.

CONSEIL PATERNEL

Tu peux penser
Ce que tu veux. Mais
Tu veux quand même arriver un jour.

Tu es quand même raisonnable, non ?
Moi aussi je l'étais.

Ralph Grüneberger est un nouveau poète de la R.D.A. Ces poèmes sont extraits de son recueil « Petit déjeuner debout ». Ils ont été traduits par Hédi Kaddour et Philippe Préaux.

LE SECRET DU JOUR

VEILLE DE FETE

Comme elle tressaille soudain comme
elle devient la ville tout à coup blême et presque
déserte

aux yeux de qui pareil à moi marche seul le long
de cette interminable route droite ouverte à
ciel et champs

moi aussi suspendu entre la
lumière qui se retire et l'ombre qui avance moi aussi partagé
entre deux âges

TEL QUEL

Tel quel comme ce cahier
oublié hier soir dans le placard
métallique du Club
et resté là dans la nuit noire et pourrie de la Dunlop
comme ce peignoir de bain deux paires
de vieux souliers à moitié fichus la serviette
pas tout à fait nette ce chandail dépenaillé
année 38 qui te fait toujours un peu sourire et je ne sais quoi d'autre

pourtant ne viens pas je t'en prie ne viens pas me chercher
cette nuit-là laisse-
moi reposer jusqu'au grand jour dans mon
petit lit

LES CONJURES

Dites je vous prie âmes saintes d'où vient
que vous vous rassemblez
chaque fois que vous devez apporter
quelque retouche quelque nuance même minime à l'officieux
post-hermétique organigramme littéraire
national-catholique

Dans quelle salle secrète et
souterraine dans quel
ténébreux sous-sol
insoupçonnable
accourant par monts et
vaux vous rencontrez-
vous vous tendez-vous la
main
vous regardez-vous dans les
yeux vous flairez-vous
le cul en rond vous roulez-
vous des pelles enfin vous
palabrez ?

AU TELEPHONE

Souffle cesse allons je sais lâche-moi un peu que je puisse prendre mon
thé

elle le dit c'est clair pour que je *ne* lui dise *pas* ce qu'elle *ne* sait *pas*
de moi

sans même imaginer elle la philosophie qui
souffle et parle et puis soudain
raccroche que désormais il se peut
qu'elle ne sache absolument jamais plus
rien mais rien de moi mais encore moins
d'elle

A UN JEUNE JOURNALISTE INDISCRET

Tu m'as catalogué je vois mais avec une petite
marge d'incertitude comme ça tu n'as pas tort
et en vérité tu le fais
assez ouvertement
de miser de façon ferme et résolue sur mon obligatoire
patience sur ma plus que due et donc plus qu'obsoleète omni-
compréhension

Quoi qu'il en soit si pour te sentir exister si pour être sérieusement toi
tu as vraiment besoin d'apprendre de
moi
comment j'arrive à « joindre les
deux bouts » à
« bien m'en sortir »

va d'abord à côté crache
mouche-toi
pisse
soulage-toi diligemment la
bedaine
lave ton cul ta
grise tignasse crasseuse
tes grandes dents marron d'un marron
chocolat
nettoie
tes durs sabots hippy arborant chacun sa demi-
lune couleur charbon ou couleur
caca

après quoi si encore
tu y tiens alors courage
allons
viens
reviens par ici et demande
demande donc

D'APRES MACHADO

Dis-moi qu'avec ton mari tu ne le fais
même pas avec le doigt

Dis-moi qu'à partir de l'instant où tu me verras
mort tu ne le feras jamais
jamais plus

Jure-moi qu'immédiatement après tu mourras
toi aussi

EN GRAND SECRET

A part la circonstance du reste un peu comique que top secretely
on y meurt beaucoup et qu'à peine appelée au téléphone
la dure voix nazie du jeune portier éclate prompte dans le récepteur
sur un desk ressemblant beaucoup à un dusk
il n'était pas si mal en y repensant ce Shattuck Hotel d'où
durant mon premier mois de permanence en orbite pas une fois
comme tu le sais et je le sais aussi il ne m'est arrivé ni de t'écrire
ni de te signifier par un autre moyen que j'y étais encore que toujours
j'existais

Il est certain par exemple que l'énorme parallélépipède blanc du bâtiment à seulement
le considérer de l'extérieur avec ses mille
calmes grandes fenêtres verticales donnant sur la
grand-rue homonyme d'un côté et de l'autre sur la courbe
enseleillée de la baie et de la
mer
aurait pu donner à qui arriverait à pied mettons de
Telegraph Ave. ou en
voiture de San
Francisco
et qui se sentirait vieux lui aussi tout à coup très très très
vieux ou qui peut-être rêverait
les yeux ouverts de
l'être
le désir immédiat d'y aboutir
l'illusion de pouvoir immédiatement y commencer le plus
long et le plus doux des rêves
possibles

Toi pourtant ne m' imagine jamais au lit trop tôt
ô mon hirondelle mais bien au contraire imagine-moi
assis à une table le plus souvent la même du bar d'en face un bar
underground à l' aspect
évidemment semi-
clandestin
imagine-moi là à couvrir tout seul dans
l'alcoolique cœur blond l' immense
vaisseau ancré de l' autre côté de la rue en surplomb
au bord de la nuit et de l' océan et plus qu' aucun autre excepté moi
en attente d' appareiller et de
disparaître

LE DEPRIMÉ PARLE

Une fois Palidoro dépassé sois attentif
ne tourne pas à gauche
veille à œ que tu
fais

D' un beau bleu la petite route est pourtant soudain
minutieusement rugueuse d' accord ? au point
de te faire constamment tressauter
en roulant

Obscène par endroits cette luxuriance aveugle et presque
féroce de mèches noires de sombres boucles
et vide de tout
logis ou de toute autre
présence humaine

la végétation qui t' entourera
alors
avec seulement çà et là l' émergence des grands
pylônes de haute
tension

Et rouges d' un rouge impossible ! les pavots dans les
champs
et jaunes comme des éclairs
de chaleur dans les rares prés immenses les feuilles
d' eucalyptus

Ne prends donc pas à gauche à peine
Palidoro dépassé
Continue je t'en prie et même je t'en supplie va
tout droit

*(Poèmes extraits de « In gran segreto »,
1978. Trad. de l'italien par Martine Pisani et Frédéric Valabrègue.)*

DISCORDANCES

« La vie creuse devant nous le gouffre de toutes les caresses qui ont manqué. »

A. Artaud.

Restes de folie. Détruits. Angoisses inattendues. Je demeure. Perplexe. Dans les franges de mon corps. Périphéries humiliées. Me pelotonne dedans. Et absorbe les humeurs. Lymphes de vies débandées. Fils noirs me guidant. Mémoires. Visions. Visages. Regardent. C'est moi qui regarde. Reffet de moi. Diffracté. Bribes ébréchées. Fentes. Et je vois une chambre. Un lit. Un miroir. Le peignoir de ma mère. Suspendu. Vide. Mon ombre bouge. Effleurant les tapisseries fanées. Le doigt désignant l'absence. Je cours sur la terrasse. Découvre le ciel même. Rougi. Jouets dépareillés. Les fêlures des choses. J'erre. Touche. Sans appuyer. Discretion des mains. Les images défilent. Incurables. La cuisine délaissée. Le lait bouillant sur le feu. Odeurs. Le regret. Gestes arrêtés. La peur du noir. L'attente d'un bruit. L'ascenseur qui monte. La poitrine tressaille. Une figure creusée. Avançant. La toux de ma mère. Malade. S'enroulant dans le drap. Je caresse. Sans toucher. Etendu près d'elle. Respire. Veille son sommeil. Contemple. La courbe du cou. Le sein à l'abandon. Sans surveillance. J'ai un geste d'enfant. Le long désir. Surpris.

Seul. J'écoute battre le temps. Images corrodées. Contagions de visages. De gestes. C'est le conte de l'enfance. Toujours égale. Gainée de voix féminine. Réchauffée par les mains. Gardée. Le cercle fermé des corps. Synergie des souffles. En fusion. Contact. Et la peur de l'étranger. Incursions de profils ignorés. Orbites sans regards. La secousse est interrompue. Séparation. Brûlure. Le vide. Trou sourd dans les chairs. Coupure : mon île secrète. Le lit se perd dans les cieux. Point de départ. Tremble. S'abat sur la terre. Vide. Je fixe le mur blanc. Bourdonnements. L'esprit troué de blessures. Marée de fentes. La mémoire débonde. L'école vomit des tabliers blancs. Escaliers en colimaçon. Salles rétrécies. Constantes inquisitions. Glissements sur le mouillé. Cabinets interdits. Graffiti obscènes. Sexes brisés. Ardoises.

Opérations de l'angoisse. Impatiences. Nombres qui sautent en l'air. Craies dispersées. Et les cheveux de la compagne d'évasion. Les mains rougies. Les remords enfouis. Paroles engagées dans les confessionnaux. Redisant l'excitation. La peur de mourir. Les pierres de la faute. Frappent au-dedans. Cognent les fibres fragiles. Emmurent les joies. Les jeux perdus. L'innocence de l'impudeur. Vocations malades.

Incurable. Proie d'anciens remous. Je crie mes délires. Dedans. Les franges insensées. Chiffonnées de songes. Intoxiqué de fantasmes. Tourbillon gris. Je tâtonne. Cherche la sortie muette. Une cage qui s'ouvre. Grilles arrachées. Lézardes. Ici la page portée au rouge. En attente. Traumas de l'imaginaire. Faibles poussées d'émotions. Je gratte la surface. Rabotée. Bloque les nuages noirs. Courants fatigués. Sous-cutanés. Vibrations fragiles. Pâleurs. L'anémie de la mémoire. Rages rompues. Le flux se tait. Dévie. Nerf écorché de peur. La rouille de l'agitation. Affleure. Transparaît. Tressaillements inoffensifs. L'aphasie tourbillonne. Moite. Fend la peau brûlée. Explode. Borborygmes insensés. Bégaïements. Nage la glossolalie exponentielle. Monte dans le noir. Atteint le sommet douloureux. L'image prise. La route est coupée. Les feuilles sèches sur l'avenue. L'odeur des cheveux. Courses. Ouates couchées sur le ciel. Mains cueillant des fleurs. Se perdant. Se montrent les troncs sonores. Détrempe des ans. C'est un contact de bouches. Haleines adolescentes. Frénésies épuisées. La mansarde déphasée. Ouverte sur le ciel. Eclairs. Une averse d'aubes endormies. Les livres pris dans le verre. La balance des regards. Salle d'hôpital. Longue. Vide.

La peur de mourir. La nuit. Épuisé de péchés. Coussins entortillés. Je me retourne. Attente des pas. Les bruits de la rue. Le noir sans voix. Ecaillé de fantasmes. Fourbu. Je suis. La spirale des passions. Visions blêmes. Incursions effrayées. Tortures. Gestes coupés net. Craquements. Parois assourdissantes d'écho. Cantilènes. Cortèges d'ombres. Suicides. Coupent les murs. Montent. Corps tordus sur la terre. Anatomies répandues. Arraché par l'envie de savoir. Je regarde. Migrations des membres. Corps-femmes. Écartelés. Vagins aspirés. Seins translucides. Rappels. Je soulève le voile. Noir. Symétries inoculées. Organes épars. Yeux. Me fixent sans voir. M'appellent. Absolu. Le tourment s'agenouille. Prière. Vols de pénombre. Battues mentales. Errances. Je touche. Ma permanence. Trouble les déchets de l'esprit. Tissus effilochés. Mon imagination en lambeaux. Eclairs. Chemins étroits. Larves. Et j'étreins les poussières de vie. Images-obsessions.

Clivé par le temps. Stratifié. Je remue des bribes d'existence. Osseuses. Transvase des expériences néfastes. Injections contagieuses. Mortelles. Haleines fœtales. Transplantations de moi sur moi. Organes ajoutés. Greffés. Griffures multiples. Entailles. Et déferle le vertige visionnaire. Délires asymétriques. C'est le rythme des spectres. Reflété sur les rebords cosmiques. Dévoré par les cellules déformées. Fantasmagories filiformes. Erectiles. Transformations sonores. Embrassées. Premiers plans. Visages. Epidermes ravinés. Tissus déroulés. Endoscopie négative. Les regards vagabonds. Mélanges des courants. Corps défoliés. Inerties. Je tombe dans le tourbillon violent. La nuit. Jeux solitaires dans la pièce nue. Chaises déplacées. Offenses. Et les doigts appuient sur les murs. Emmèlent les cheveux. Déferle une danse de mort. Nudité sans corps. Sexes creux. La lumière aplatit les volumes. Poignardages. Annulations cosmiques. Gouffre. Affranchi. Sans sourire. Bouche.

Psychoses marginales. Chute. Le cercle. Vide. Sombre. Vissé à la tourne cérébrale. En bas. Dans l'entonnoir gazeux. Etrangler une part de moi. Expulsion. L'écran se colore. Strié. Fils de fantômes. Chromosomes entrelacés. Barbelés. Des gouttes d'images tombent. Solitudes scolaires. Bancs défunts. Sommeils méridiens. J'ouvre les yeux dans le noir. Angoisses-désirs. Corps asexués. Nacres. Lisser les peaux. Onduleuses. Boire la mer-femme. Bras écartés. Seins. Toucher l'assonance des cuisses. Cavité ovulaire. Rêts de sourire. Rites. Ecarter le pétale rose. Eglogue pervertie. Imaginations fécondées. Visages toujours neufs. Ovaies. Plans-séquences. Je fixe le visage. Agrandi. Explore des bords échan-crés. Epidermes adulés. Pores. Je lance le rêve dans le manège. J'agrippe des dessous excités. Dentelles ourlées de poils. Pubis. Paroxysmes de frissons-fleurs. Trous. Voix aurorales. Culs-femme. Perles. Ouvertures de l'origine. Secousse tellurique. Et j'attrape la nymphe fuyante. Trapèze vaginal. Myrtille. Adhérer à l'angle du monde. Flots d'enfants sérielles. Pensées confuses.

Les efforts pour naître. Autre. Clivé par le miroir. A fond. Au-delà. Dans la mer de douceur. Partition. J'attire de nombreux regards. Visages ravagés. Je trouve des paupières de femme. Muscs passés. Abandons. Harcelé de moiteurs. Vertige amer. Coussins. J'y mets le feu. Angoisse de la veille. Ralentis fréquents. Et je recommence à trembler. Le regard serré. Je tête. Jeux sans surveillance. Souffles. Je sens le moelleux de l'objet. Longues lames. Nuit. La pièce sans angles. Corniches. Le verre filé des lèvres. Doublé par la mémoire. Je décriis. Absences tièdes. Descentes. Et je creuse le vide âcre. Les temps de l'inertie.

Pannes. Douleurs dentelées. Je coupe le courant du passé. Il stagne. Liquide de l'esprit. Rythmiques perplexes. Vers le futur. La page est décollée. Assaillie de cris. Imbriquée. La séquence dérape. Solfiée. C'est l'hiver sur le chemin. La fissure bleue dans le ciel. La toux de ma mère. Gantée. La voix se perd dans l'escalier. Salons verts. Intrusions. Les années perdues. Je soulève la couverture. Le corps est vide. Fleur froissée. Livide.

Périmètres de peur. Sous le drap. La nuit crevée. Balafrée d'air. Je tombe dans le lit-cosmos. Mer sidérale. Corps s'allongeant sur le visage. Feuilles sexuées. Ventouses d'herbe. Aspiré par le plaisir. Organe rétractile. Scandé. Je tremble. Et j'écarte la peau végétale. Polype d'arômes. Pétales. Caresses erratiques. Dissolutions. Trempé de frissons. Rafales de coups. Je tourne dans le rectangle d'angoisse. Prises de vagins. Vitreux. Je me secoue. L'envie d'extraire du granit verbal. Pierres tailladées de souvenirs. Limbes d'enfance. La boîte d'herbes. Le pas de ma mère. Entravé. Repris. Je reviens sur le sentier d'ombre. Tamisé de couleurs. Abstrait. Lignes pures. Transitives. Jusqu'à mon souffle. Accordé. J'arrache les racines du cauchemar. Les taches sombres. J'asperge le seuil aérien. Désirs irradiés. Amputés. Attentes anticipées. Déprivations. La scène originare se brouille. Se déchire. Psychose blanche. Pellicule rongée.

Ciel miroitant. Quartiers découpés. Dedans. Je me vois partout. Pluriel. Particules mobiles. Fissiles. Ecrans multiples. Potentialités psychotiques. Ombres parlantes. Monte le plaisir diffus. Je traque des identités éraillées. Polysémique. Je m'entortille de sexes. Procès génératifs. Sur les rochers. Arêtes vives. Epidermes révélés. Les zones périphériques se frôlent. Faibles surfaces de contact. Pores saturés. Modulations. Permutations. J'effectue de folles trajectoires. Palpitations multiples. Accroches. Paraboles libidinales. Ecoulements. Et je retrouve un frémissement d'enfance. Fibrilles excitées. Polyphoniques. La caresse originelle. Sur la joue de ma mère. Sein asymbolique. Voracité prédatrice. Bouches préhensiles. Brèches. L'oralité primordiale. Flots de sécrétions. Vidanges aromatiques. Matières. Matrices des sexes futurs. Préhensions muettes. Le regard tisse des fils anatomiques. Découpe un théâtre d'ombres. Mises en scène de douleur-plaisir. Les yeux miroir du désir. Fantômes proches. Ventouses.

Enfermé dans le cercle occlusif. Paraphasie. Je vibre de langues cachées. Foules évocatoires. Apraxies. J'explore de nouveaux territoires cérébraux. Hémisphères lointains. Je brise les automatismes. Excisions tournoyantes. Ablations. J'émerge. Noyau polyphasique. Traverse des labyrinthes phonatoires. Echolalias épuisées. Influx nerveux émigrant vers les expansions terminales. Synapses. Je décharge l'énergie. Tout le corps est réactif. Réseau de neurones. J'adresse des messages diffractés. Projection de films archaïques. Fonds non perçus. Pictographies. Le ruban mythographique se dénoue. Segments de corps embrasés. Visages. Organes disloqués. Se perdent les voix. Echos retrouvés. Rencontres intemporelles. Montages. Défilent les pâleurs. Les longs désirs. Respirations graduelles. Offenses. Les mains tremblent sur le coussin. Peinent au contact. Les baisers sur la peau. C'est un jeu insatiable. Retour des regrets. Les scènes s'embrouillent. Coupures infinies. Réfractions. Le regard est double. Conscient. Mise au point imprévues. Je cadre les séquences de l'origine. Plans d'ensemble. Rapprochés. Le premier plan se dessine. Sinueux. Paysage néo-natal. Racines enchevêtrées sur la terre. Souffles multiples. Sourires. Les lumières s'éteignent. Souvenirs opaques. Dis-cordances.

Naissance du double imaginé. Le regard de femme reflété. Gestes lents. Elégances. La fixité pissreuse est morte. Je passe les frontières subjectives. Rêts de moi-pluriels. Variantes. Eparpillé dans les franges. Nomade. J'aspire par les interstices originels. Scandé en visages multiples. Je touche. Fragments hétérogènes. Langues s'entrelaçant. Intervalles qui se coupent. Concrétions motrices. Corps. Haleines auscultées. Dansent les ombres. Echanges de vies. Rôde le plaisir liminaire. Fibres de désir. Bougent les sphères lointaines. Accrochant des matières. Mères de l'imagination. Coulent les images. Points mobiles. Molécules d'histoires-mythes. Moulins ravagés par l'âge. Le rideau s'ouvre sur les jeux.

Cercle des émotions. Les yeux lustrent le monde. Frôlent la croûte des choses. Promesses de futur. Inventions. Et la main invoque des signes. Graphies obliques. Pulsives. Erreurs du silence.

Traduit de l'italien par Christian Tarting.

Né à Rome, Carlo Pasi vit à Florence et enseigne dans le département de français de l'université de Pise. Il a publié, chez Bulzoni, trois livres de critique littéraire : deux essais consacrés à Théophile Gautier et un ouvrage sur Sade et Artaud, et vient de voir paraître, chez Shakespeare and C°, un important travail sur Bataille, La favola dell'occhio. Il a récemment achevé un roman, encore inédit en Italie, Il senso della fine. L'extrait de Discordances ici présenté est sa première publication littéraire en français.

ALLÉE DE POIVRIERS EN CALIFORNIE

X

Fin de vie. La vieille langue est là,
tapie comme une tique dans l'oreille. Elle se nourrit de tout
ce que je vois et son bruit m'empêche de voir ce que je ne vois pas.
J'aurai passé ma vie sans voir.
Ma vision ? Dans la cage d'un écureuil,
l'incessant retour des mêmes impressions & des mêmes pensées
insipides jusqu'à en devenir écœurantes ;
jusqu'à serrer le cœur dans un étai : battements monotones,
ternes ressassements que traverse soudain, sans raison apparente,
au milieu de la nuit, au détour d'une phrase
ou en rêve, une lueur très fugitive,
un fulgurant vertige qui, brusquement, déchire les habitudes.
Alors la tique se réveille et tout redevient comme avant.
Les noms de Keats, Shelley, Sir Joseph Cheyne
sont encore écrits sur les boîtes aux lettres des locataires,
dans le couloir, à gauche de l'entrée. Une fleur
a poussé sur les tuiles, au bord du toit. Ce matin,
à l'aube, depuis la fenêtre, la ville ressemble à une forêt
pétrifiée d'arbres gris sans feuillages,
aux troncs nouveaux, tordus sous le ciel orageux.
La ville aussi est une alarme, un vertige exact
dans la rumeur des battements de cœurs et des étaux.
Pise, Tony, Régis, Signore Typoce & Cie, tandis que vous dormez,
moi, Pyrrhus, je veille sur les lettres de vos noms,
qui sont les lettres de mon nom.
Bibliothèque, entrepôts, boutiques de luxe, compagnie d'assurances,
la ville est construite sur l'alphabet et vit sur la réserve
des lettres : vingt-six battements de cœur, en français.
Un dictionnaire & une grammaire pour rectifier la vue ?

Quelle garantie ? J'aurai passé ma vie sous une pluie de lettres,
ayant parfois cherché refuge dans l'amour.
Mais la langue d'amour, entrecoupée par les soupirs, les silences
et les cris inarticulés de la jouissance, est pauvre,
approximative, inadaptée aux espoirs que nous mettons en elle.
Le sexe d'une femme est un abri très doux,
une retraite sans issue, que nous ensemençons de lettres.
L'amour naît, se nourrit, meurt de l'extinction provisoire des lettres
qui, aussitôt, renaissent de ses cendres. L'amour périt
des lettres qu'il rejette au monde ; et nous laisse, à nouveau,
inchangés, aux prises avec le vieil alphabet parcouru de vertiges.

(à suivre)

PASSAGES DES QUIPOS

1

Peut-être encore le goût
de citer des lieux,
Des passages,
Nommant ici
L'affection neuve
L'ouïe autre
Inversant pierres
Ou paroles
Comme si l'Inde...

2

Tous ces espacements
Du dedans
Avec souvent
L'éclat terne
Du saphir mental.
Fissures, passages,
La peau vieillit aussi
Avec ces rires d'enfance.

3

Passages d'insomnie,
Rue maison nom
Inversant la trilogie
Ou peur de la nuit
L'hiver ? Récidivant
Dans les visages
Avec cette gravité
Allumée comme
Lampes jalouses.

4

Quelle tendresse
optique
Rassérène
La Traversée
De tout lieu ?
Voix demeurant
Encore dans nos voix
Comme celle de l'indien ?

5

Ces lieux autour
Peut-être nommés
Décrits...
Ce luxe
Dans les photographies,
Architectures froides
Façonnant nos voix
Les yeux qui ne voient plus.

6

Coupant l'élan,
Ainsi toute pierre
Toute forme si peu
Dessinée dans la parole
Où saigne l'anthologie
Des gravats des peurs
Toits détruits dans l'œil
De l'enfance : le givre paisible
Les guerres, petites.

7

Imaginer *d'autres*
Passages
D'autres lieux
D'autres pierres
D'autres rues
Où les doigts
Si Invisibles
Des Constructeurs...

8

Passer la rue
Comme Béliers têtus
Avec le chant enfumé
Dans les poitrines
Petits poumons du froid.
Absence d'air ou de bienveillance
Langues de bois plus dures
Entaillant l'espace sous
Quelle Pologne de cris ?

9

Mais quel Gange ou quel Pérou
Dessine espace et temps,
Chambres froides mentales
Distillant noirs et blancs
Ardoises, Blasons, Rictus nobles,
Tout un univers de lenteurs
Où Quantité de glaçons rutilent
Sous les buffets campagnards.

10

Quipos ! Cordelettes pour l'écriture
Soleils peints, excès d'ouverture ?
Glaciations dans l'escalier mental,
Anatomies de quels cœurs astigmatés ?
J'écoutai me parler une tulipe jaune
Sons nouveaux pour les oiseaux : l'Inca
Dormait dans son petit lit de plumes
Avec les duvets du temps au menton
Eparpillant des fragments de sons...

11

Comme si cette petite flamme
Incendiait d'autres espaces
Essaimait ici d'autres chants
Son rire de maïs et ses guitares
Conjurant la nuit péremptoire
Hors du Quirat maudit où moussaient
Les bastingages cuivrés, l'or noir
Sels, écumes des droits maritimes !

12

Et comme toujours revenant du voyage
D'une Inde où boudaient les cachemires
Une porte s'ouvrait dans la biographie
Du vieil Indien triturant la carmaline
Ou le tabac abstrait fumé par Don Quichotte
L'hidalgo noir rêvant d'une autre cuisine
Comme si images et couleurs ôtaient le gris
De la teinturerie où séchaient pierres fines
Constructions imaginaires pour les oiseaux d'ici.

13

Comme si Rome nous ravissait Bombay ou le ciel
Via Ripeta ou via della Penna via del Oca
Santa Barbara dei Poveri : lieux ascétiques
Où chemine une petite reine sans écriture
Pénétrant dans un lit - ou un Tibre défait -
Facéties d'un clown : Pippo d'Ypres où les diamants
Du temps lorgnent les casques d'écoute assidûment
Et font ici respirer sans peur l'oreille du sourd.

14

Et traversant la Cité
Des Oiseaux
A Houlgate
Sous quels sons
Dehors flatteurs
Les mots cachent
Horreur et misère ?
Ces linges peu Mystiques
Au-dessus des Flaques
Reflétant la cité
Des Oiseaux à Houlgate ?

15

Ou comme cet aveugle qui marche dans le temps
A reculons, avançant son visage au jour
Comme si devait finir ce monde
Où nous sommes, avec des guirlandes
Des rires, et la main de Dante dessinant
Poèmes inachevés paroles en suspens
Dans nos enceintes lézardées, épargnant
Comme terre amoureuse la femme ou le rire
Du monde continuant entre nos pas,

16

Et la passacaille stridente saigne
Rue des Pierres Jumelles œufs dans les buis de Pâques
Evoquant toujours ville de Guillaume Du Faye
Comme si tout détour biographique passait par le Nord
Et ces tambours à la fin
Des messes mottets ou Requiems du Chanoine
Calmant Vessies de gloire Fragments d'importance
Où clefs impérieuses (attractives) des Seigneurs daignant
Multiplier leurs Mondaines Images...

17

Pâques, nos passages ici
Dans l'Octobre instable
Nulle incantation de flûtes
Derrière l'Agora des loques !
Fonder une onde humaine
Dans l'écho lucide ? -
Toutes ces brindilles de désir
Enflammée sous l'aigreur,
Le pas manqué du danseur.

18

Tant de pas oubliés autour de nous comme exode
Dont nous ne gardons, tels de vieux rabbins fétichistes
Par excès d'adoration ou méprisante mansuétude
Les talons luisants, les lacets durçis de boue
Vénéralant tout parquet luisant où nous avons dansé
Oubliant souvent de la Promenade, le sens vrai.

19

Et une page blanche s'ouvre comme feu
Pour l'emmuré livré à tout écho, ouvert
au siècle comme une poitrine d'enfant
Trouvant enfin en lui par détour Ithaque
Non promise, ni artificieuse terre pour
Façonner visages légers comme tissus
De ciel où les paroles et les doigts ne
Seraient serres opprimantes outils si
Rouillés au jardinier rêveur et terrestre ?

20

Comme Ordinateur qui serait - Fontaine Bleue -
Ne recensant que quittance amoureuse, oubli
Majeur entre l'estragon des rues ou ces fards
Cachés du clown blanc ne riant pas des biographies
Petites comme si le marché des victuailles pris
Sous la pluie évoquait la tendresse de quel Seurat ?
Coincée entre bottes de radis, asperges, Batavias,
Salades plus sereines et pinceaux dérobés au vieil
Adam, comme si Eve cherchait vie dans ces fromâges
De Soumâtran ou sagesse indienne dans ces couleurs,

21

Ignorant toutes les mignardises rustiques d'ici
De diane les jalousies enfouies à l'airain du bât
Lorsque celui-ci blessait l'amant entré dans le Gange
Comme si toute rêveuse bouderie engendraient des reines
Sanguinaires jouant sur des échiquiers hystériques, et vie
Et trépas, comme si le vieux cauchemar de la forêt d'Orient
N'était que cave ou cantine noire où l'enfant ne descendait
Jamais par l'escalier majestueux par le père emprunte
Si caresse ne venait effleurer son nom et la couleur des yeux. -

Et comme si Cézanne régnait sur la couleur
 Et autres paquets de gel omis entre le Sud
 Et le Nord où rêvaient encore mille tribus
 D'enfants portant valises si légères, autres
 Poids cachés entre les passants d'ici et ceux
 D'hier, comme si angoisse des humiliés pouvait
 La terre rendre plus bonne et moins dure au pas
 Du passeur fugace écarté de riches et égoïstes
 Sangles lacées dextrement à des épaules de parade
 Afin de ne jamais perdre en créature de rencontre
 Le bois lointain, originel, comme si chacun le voyait
 S'amenuiser lentement dans le petit point de l'iris.

Mais comme toute vie reprend pas sur toute
 Epiphanie et silence et feu et attente afin
 Que l'inconjurable bois tragique ne soit ici
 Que bûches et vins gais près de lèvres ivres
 Sachant bellement l'incompétence d'être sans
 Etaler victoire ou défaite mais tendresse d'
 Etre ensemble dans ce même monde encore avec
 L'œil voyant les belles flammes dans l'âtre
 Et formes si douces de femmes ici étreintes
 Que tout froid ou tout passage devient feu,
 Songe naïf pour l'iris bleu ou fable relue
 Comme homme endormi en forêt infinie et sauf !

Quipos : Nom donné aux cordelettes nouées des Péruviens, au temps de la monarchie des Incas, qui ne constituaient pas une écriture, mais formaient une méthode mnémonique, fondée sur les couleurs des cordelettes, leur ordre, le changement du nombre et de la disposition des nœuds. Il faut relèguer au rang des fables les merveilles attribuées à ces quipos qui remplaçaient, chez les Péruviens, l'art de l'écriture qui leur était inconnu.

POEMES

1

sexes et tripes ils baisent foutent
éjaculent sans fin tout
leur est chair sexes ventres
bittes et vagins ils s'emmêlent
se mêlent s'accouplent se font
et se défont dans leurs orgies
jusqu'à ce point de non retour
où ils ne sont ni chair ni sexe

2

le vent souffle si fort
ils savent que le vent
souffle ils attendent guettent
espèrent quelque chose
d'autre un changement une

venue car le vent souffle
siffle remuant les
toits ils implorent an
goissés impatients fer
mès dans leurs chaleurs leur

confort ils prient le vent
d'éventrer leurs maisons
éclater leurs murs ils
attendent la venue
des messagers de l'air

3

quand un soleil radieux marque leurs pas
qu'ignorant tout des pensers qu'on leur prête
qu'évanescents ils passent silencieux
que dans nos rues leurs ombres vont à deux
ils se promènent pourtant solitaires

4

des siècles durant bravant les plus grands dangers
au cœur des villes les plus noires ils s'installent à
l'affût pareils aux pierres du sol ils attendent
guettent tendus dans leur désir de la capture
aveugles et sourds seule leur proie bat en leur cœur

qu'elle vienne que dans une infinie maîtrise
des sens ils parviennent enfin à la fasciner qu'ils
réussissent enfin et dans une extrême orgie
de douleur implosive ils comprennent alors
que vers une autre proie s'est tendue leur folie

5

fleurs blanches toujours à la main
ils vont par toutes nos maisons
traversent nos appartements
silencieux rôdent aux étages

seuls ils se retournent parfois
comme si on les regardait
comme si les suivaient nos yeux
pourtant ils restent sous le charme

leurs cœurs battent derrière chaque
porte ils voient une princesse ils
parcourent nos galeries salles
perdus sur la pointe des pieds

le silence palpite autour
d'eux le carrelage est plein de
petits cœurs tremblants à peine
s'ils se permettent de faire un pas

6

leurs sens sont de longs fils surtendus
qui s'étendent à l'infini de leurs
cerveaux liens délicats et froids comme
pâles lueurs d'étoiles lointaines

ainsi de l'univers ils captent tout
battement toute pulsation toute
existence mais pourtant parfois
ils rentrent leur mystérieuse antenne

leurs gestes alors deviennent précis
gestes mathématiques d'insectes
travaillant sous la domination
si voluptueuse de l'instinct

ils se couchent s'incrument en la
vie animale la plus gourde et
enfouis dans une humilité neuve
se transforment pesants de questions

1945 VERBRANNT

Dans le tremblement de cette lumière rétrospective captée par Klimt, Franz Schubert, de profil, aggrave et perpétue l'énigme du vieux scribe et celle du regard de la Dame de Brassempouy. Ce qu'il scrute, personne ne l'aperçoit ni ne le pressent. Ils écoutent, yeux fixes ou paupières closes, cette musique qui lui glisse entre les doigts, qui échappe à l'autre monde, qui vient de plus loin qu'ailleurs, peut-être de ce nulle part qui brille dans la flamme de la bougie allumée sur le bord de la cheminée, derrière cet homme entre deux âges et ces deux jeunes femmes qui lisent les notes de la partition ou les paroles du lied arraché par les doigts à la matière froide du *piano forte*. Un instant s'accomplit dans le tremblement de l'air et des tissus : le tableau du peintre Gustav Klimt a brûlé quelque part, en Autriche sans doute, en l'année mille neuf cent quarante cinq.

DEPUIS, OU VERS, LA BUTTE, L'ESCALIER

Dans la roseur de l'avant-soir, l'escalier pointe sa géométrie de dalles, de pavés et de murs vers la rue qui, en contre-bas, cerne la butte et ramène vers les façades restaurées les employés, les couples amoureux et les solitaires rêveurs. L'objectif a longtemps hésité. Il a finalement englobé à gauche ce lierre, et ces branches sans feuilles sur la droite. Deux lampadaires, qui récitent consciencieusement l'ancienne et prenante atmosphère, jalonnent cette descente de leurs signes extérieurs de mélancolie. Quatre morceaux de papier stationnent à mi-pente, où le crépi du mur a si mal résisté à quelque coup de planche ou de barre de fer. « En y montant, l'y a beaucoup de peine ; en descendant mille soulagements ». L'opérateur a concédé tous les droits de reproduction à Monsieur Baudry, éditeur. Mais la petite mélodie sournoise continue et s'infiltré, insaisissable et irreproductible, dans les tons roses et verts, orangés et lilas du soir qui n'en finit pas de monter ou de descendre, selon de quel côté on le regarde.

REPRODUCTION INTERDITE

La petite fille de la photo doit avoir aujourd'hui trente sept ou trente huit ans. Depuis longtemps sans doute sa grand-mère ne raccommode plus et son grand-père a cessé d'écouter la vieille radio en bakélite qui a dû finir dans l'obscurité d'une cave ou parmi les fumées d'une décharge publique. La petite fille a peut-être hérité du buffet, de la table et des chaises Henri II, de la pendule aussi, et des rideaux brodés, des assiettes et du plateau en cuivre. Elle a l'air têtue, un peu triste. Ses parents sont-ils morts, ou bien sont-ils sortis, l'ayant confiée pour un soir à la fatiguée résignée des grands-parents ?

La lumière de la salle à manger est trouée d'ombres sans épaisseur et sans mystère. Le temps passe, seul le journal plié en deux et posé sur l'un des coins de la table carrée pourrait encore témoigner des événements qui eurent lieu la veille de ce jour où Robert Doisneau s'est discrètement immiscé dans le silence et l'intimité de l'ennui.

APRES LA PLUIE, LE BEAU TEMPS

Des pneus d'auto ou de tracteur, de moto et ceux, hésitants, de quatre vélos ont créé, avec le concours de pas pesant sur cette humidité de terre dévégétalisée, les conditions nécessaires et suffisantes pour l'implantation d'une fondrière. Celle-ci s'est contenté de la dernière pluie pour engendrer une flaque de dimension importante et de formes déchiquetées. Escher a profité de l'occasion pour semer là-dessus une lune et les tiges entrelacées d'ombellifères, voire de chardons. Le monde du dessus projette et valorise son image sur celui du dessous, et la terre, ici pourtant lourdement appauvrie, absorbe et dissoudra le reflet de l'astre aux flatteuses connotations. Rien ne semble rêver dans ce dessin où les gris s'harmonisent entre eux. Pourtant, c'est bien la vie qui se mire dans cette terre et cette eau mortes. L'espoir s'en va à gauche vers l'avant, et vers l'arrière à droite.

HABANITA

Certaines odeurs sont liées à certaines époques historiques. Je ne parle pas de l'odeur de feuilles mouillées qui pour chacun signifie « automne », ni même du souvenir olfactif personnalisé à la Proust. Je pense plus largement à des odeurs qu'une génération ou deux parmi les vivants

d'aujourd'hui ignorent, une odeur disparue, comme celle des gares avant l'électrification du réseau, celle de cette poudre orange qu'on appelait « coco », poussière de réglisse que l'on faisait fondre dans de l'eau ou sur le bout des doigts enduit de salive. Je me demande en particulier si le parfum qu'on appelait « Habanita » est encore vendu dans le commerce. Lorsque j'avais douze ou treize ans, beaucoup de femmes s'en mettaient dans le cou ou derrière les oreilles. Je suppose que « Habanita » signifie « Petite Havane ». Cuba, à l'époque, était aux mains du dictateur Battista, me semble-t-il ; des malfrats à gueule de Boggart et de Cagney y jouaient à longueur de journée dans des tripes. Les pantalons étaient tous à revers, et celle que j'aime n'était pas encore née.

EN DURANCE

Les jardins du bord de la Durance ont été dans le temps attribués à des cheminots qui les entretenaient soigneusement, parallèles entre eux à l'égal des plans de salades et de tomates. Le dimanche, la famille allait y prendre le frais et revenait avec quelques légumes pour le soir et le lendemain. Un soir sur deux ou trois, à cause des trois huit, le cheminot en tricot de corps bleu quittait les Cités Louis-Gros pour venir arroser ou tailler. D'un jardin à l'autre, on se parlait à travers les canisses ou par-dessus les planches et les feuilles de tôle ondulée. Monsieur Mornet chantait « Venez, venez, dans mon rancho, c'est le plus grand, c'est le plus beau ». L'insigne de la CGT brillait sur la veste bleue posée en tas dans la corbeille fixée devant le guidon du vélo. Parfois, l'été, un jeune couple passait en silence ou bien riant sous les peupliers. Joseph Chevallier sifflait alors d'un air entendu en regardant franchement les mollets de la jeune fille, qui disait alors : « Mon Dieu, qu'il est bête ! »

DECEMBRE

L'araignée tombe sans parachute. L'horloge en berne marque six heures et demie. Les ongles du calendrier brûlent.
Je ne me souviens pas.

Il y a un petit vers blanc qui fait des trous silencieux dans le cercueil noir de la musique.

Une serviette d'or sur les genoux, bas filés, tête nue, gouttes de rosée au bout des doigts en sang, l'automne se désespère.

Le jardin est tellement plus vaste quand en nous hiberne le monde. La beauté pour mourir prend de telles précautions.

Le blé n'a plus de voix, ni de bleuets. Le grêlon cisèle les abeilles meurtries.

Le givre guette la rosée, et la boue de la tombe remue obscurément. Personne ne passe sur la route.

Il pleut. La transparence au cou des choses se précipite.

D'invisibles cailloux ricochent contre la fenêtre qui pleure sans essuyer ses larmes.

Mourir fut un cliquetis de soleil sur les feuilles : crible, coups de fusils, grêle de petits cris, plaies vives avant l'averse tiède qui essuie la résine et le sang.

Ce soir, sur la cime des tilleuls, la mer est une tache de soleil qui rutile.

Le vent dans le tilleul se dispute avec lui-même. Les feuilles curieusement naïves boivent les paroles de la pluie.

La terre suinte, le ciel salive, le soleil macère, l'arbre panache encore un peu, le jardin noircit où mourir prend le temps de se regarder.

Etat de crépuscule, fouillis parmi les branches, les tempes du ciel grisonnent, le vent dépose des gerbes de nuages.

Fini le bavardage des feuilles. Table rase et grand vent dans l'âme incroyable d'un mort qui a rêvé d'avoir vécu.

La terre est blanche d'aube et de givre jusque vers midi, glacée de ne rien croire, de n'attendre personne.

On voit le ciel dans l'échancrure des branches. Ce sont de petites mers sans rives, avec un nuage qui dérive et s'accroche au croisillon noir.

La neige pétille sous le soleil. Farine mouillée de lait. Les enfants font des boules avec leur cœur.

Le ciel dans l'aube plie les genoux. Le jour et l'ombre joignent les mains au-dessus du commencement comme auprès du lit d'un enfant.

Vent nul, ciel cireux. Les paupières du rêveur se ferment. Un premier violon rend les armes derrière la fenêtre fermée.

Il n'y a jamais rien, mais des volets claquent. Un silence harassé, et les heures goutte à goutte.

Seule l'absence est en nous prodigue. Hors le silence, tout parle à demi. La maison se fissure : entre ses lèvres de pierre jasant les oiseaux.

POEMES

Cette angoisse du soir tordait les contrevents
et rendait la lueur incertaine des lampes,
d'autres chairs frémissaient et se tassaient dans l'ombre
rêvant de l'ange absent qui brûle la douleur.
Nous allions de nos pas recouvrant la tempête
dans la ruelle étroite où se cache la peur,
les oreilles fermées au beuglement du vent,
les pieds mal assurés sur un sol inégal.
Dans nos doigts réunis passaient des espérances,
rivière de calcium qui suffoque le cœur,
et nous avons fait halte au carrefour de l'arbre
car le matin naissait dans l'élan de ses branches.

•

Oiseaux, j'ai découpé votre vol en instants
et j'ai perdu l'esprit de trajectoire.
Vous êtes des cailloux qu'un miracle retient,
sur mes bras repliés plane votre menace.
Oh, reprendre au passé le moment du départ
dans un mouvement d'aile où s'assure la vie,
tresser le lien du temps jusqu'à cette altitude,
pressentir sans erreur la proie de votre quête !
Libres oiseaux, donnez-moi la certitude
entre hier et demain, ô donnez-moi le temps
car je veux partager votre regard altier
et délivrer mes yeux d'être cible apeurée.

•

Il y avait toujours quelqu'un pour dire :
on ne croisera pas la source avec l'amour,
les arbres sont rongés par une terre jalouse
et vos pas à ses pas ne seront pas mêlés.
Alors j'ai réclamé silence et solitude
pour graver dans la glaise un monde de demain
et les pluies sont venues emporter mes paroles,
les rivières ont coulé salies de mes déchets.
Il y aura toujours quelqu'un pour dire :
ne confie pas ta destinée au sable,
appuie tes branches à des branches amies.
Mais le soleil est caché par ces voûtes.

SACRIFICIELLES

De rage d'abord, d'impuissance et de rage ils prirent l'enfant, le prirent avec son hurlement sa terreur battante sa frénésie de noyé.

Le prirent - secouèrent, répondant d'impuissance et de rage au cri par le cri au coup par le coup, le prirent et lui opposèrent même image hérissée gestes éparpillés. Les mains séparément s'agitent, multiples, démesurées...

Renonce à la phrase. Les mains : rapides, très lentes à la fois parce que la terreur rend plus intense le regard, leur perception, parce que la terreur décompose immobilise hachure et hâche les gestes en fragments souverains par leur absurdité même.

Parce que l'œil de l'enfant s'est définitivement fixé à ce point dans l'espace mouvant - l'espace griffé, déchiré où la tête s'arrache à tourner en tout sens pour suivre combien de mains de doigts de souffles...

Fixé à ce point où la main s'arrête à distance cependant étouffant tarissant l'air noyant la figure sous sa monstrueuse présence, forme illisible.

La main, s'en est la chaleur absente en un dessin dont restera le contour marqué en toute main prisonnière (même) en ses gestes les plus furtifs.

Sous le métal la chair apparaissait rosée presque tremblante. Le geste était lent précis comme hésitant vers le plus ténu de la déchirure la peau s'évasait doucement de part et d'autre de la lame.

Elle étendue la tête à l'extrémité du cou sous les paupières son corps avait pris une étendue extrême ce qui reliait son crâne rond posé à la sensation de l'incision sur sa hanche était un rideau un filet dense et sans poids le trajet sans trêve d'ondes étirées dont le bruissement formait le volume de son cerveau. Le bruissement mais c'était aussi l'épaisseur électrique l'épaisseur très mince du froid que cueillait la peau. A cette surface elle était entière étalée.

De la peau le froid pénètre par épingles multipliées en chaque pore le froid trace un écho qui s'amortit dans les fibres des muscles mais la vibration toujours se renouvelle.

La tête pèse par l'os du crâne sa dureté ronde et cette bascule autour de l'occiput. La tête pèse par les yeux déposés contre le front la tête en arrière se laisse aller à sa bascule à son poids et les narines en sont élargies l'air creusant sous les os contre l'arête un passage sensible les narines s'émeuvent et recueillent mais le masque ne tremble.

Sur la hanche la lame poursuit décomposant le temps ralenti à l'extrême perception de la progression de la fente l'incision dont la douleur se dessine si finement que les narines s'en émeuvent en un geste de recueillement.

Le corps est long. Pourtant la peau n'ignore rien qui le ramasse. Les hanches à l'autre bout de moi comme déposées abandonnées - offertes sur la table où le travail s'opère méticuleusement.

Elle ne connaît pas la blancheur rosée de sa chair. Sous l'incessant bruissement étalé de sa peau la fente douce entr'ouvre l'espace aigu où l'air touchant la chair inscrit marque vive et muette. Du masque rien ne tremble.

D'une hanche l'autre les os en sont nets marquant les bords du volume mouvant marquant l'appui des entrailles organes ordonnés à leur contour blanc d'une hanche l'autre molle et douce et tendue aux muscles verticaux la plaine du ventre se rétracte et s'affermi. De sa surface à son bord la fente désigne.

VERSANT DES CENDRES

Maintes immobiles et d'ombres sèches
Attitudes dans l'air attendre
Comme sur les cartes dessiner un parcours
Mains plombées sous les yeux lisant
Tout va bien Maintes attitudes
Fondent en l'air
Une parole où chercher les visages
Vigilantes immobiles et d'ombres
Paroles dans l'air petites
Paroles

•

Vigie l'ombre délaissée de l'ombre
Visage délesté du silence
Sur l'eau que défont les rides
Pour les mains battre la mesure

Qu'attendre du verre qu'il trace l'image
Qu'attendre du verre la lettre suit

EUX, MUETS...

Jamais pâleur n'eut plus beau visage qu'à l'aube
Levant l'épaule encore froissée sur le verre des
Images cette auréole cernant l'espace
Etreinte humide des couleurs sur le vertige
Doux fracas des nature-mortes dans le piège

Jamais pâleur n'eut plus belle évidence
Lorsque levant le front la nuit s'échappe
Décline longuement le cou des femmes
Sur nos sommeils les feuilles lumineuses
Leur ventre en bouche et leur bouche en silence

Jamais pâleur n'eut plus beau visage un silence
Echappe espace d'avoir nommé dicté le nom
Etendu déchiré entendu soulevé
Palpitent à l'étal les étoffes on respire
Comme battent doucement leurs branchies noires

Et rouge la bouche la conscience écaillée
De la parole happe douce l'espoir de jamais
Supplier d'eux muets le moindre signe

BREFS WESTERNS NIVAUX

1

la neige (pas la pointe d'un S)
une architecture qui
monte aux tempes arrête les cœurs
(églises comme des culs aussi des cœurs gladiateurs
à peine) irréparable intransigeant un titre où
s'appuient la campagne couverte le laurier
des yeux énorme une économie pourtant
une revanche insulaire de l'écrit saturant
défenestrant l'oral.

2

et de cette (un abandon un transport)
défense nivale
comme la viande peut digitale émue
croire s'opposer rose à une mémoire palpable
la lumière devenue un degré où s'inarticule
l'identité des terres et des vues dès vous
un pt fixe dans la tourmente c'est tt l'univoque
arrachage du présent ces voix qu'on butte autour
des lits d'hôpitaux (échos = crocs clos).

3

et encore (pas le zig-zag d'une douve)
préside à tout cela
qui s'appelle marteau mol pour enfoncer
plutôt coiffer fesser les haies vérités
ça donne paysage de lucarne médiévale
où circuler seulement comme respirer recopier paysage
douanier de western où tte oralité finalement confisquée on
se retrouve se retourne avec l'obsession étroite qu'une épaule
cache mange une autre épaule.

4

ou d'une heure (emphase parasite)
coincée au lait aux voix
qui démonte qui dérange comme on aurait dit
une fin un roncier sous le nerf une
enfin publicité niant brillance d'autre butée
qu'en elle-même reconduite sévère un ogre salut
qui embrasse encore un peu mais surtout débarrasse
laissant le lait les voix s'exaspérer transparences
équestres de pneus (= unes) sur la neige.

5

une peur un pleur (adjacents aussi
bien) que nulle falaise
ou pub maternelle ne reconnaîtrait ne
dégringolerait les corps en boules cette sécheresse
nominale vite enflammée vite abandonnée
à la vitesse bouchère d'un sommeil (au théâtre
boucher d'un sommeil) le tout en rondeur bien
que tout finisse par se toucher tige image pas consommées
corps buvards = tonnes jivaros contraires.

6

et si la neige (comme une déliaison)
tombait circulaire la
main la grâce au billot l'agape sous
le dictionnaire « un corps tout en billets é
ventré sonore puisque soumis » hypertrophie de
toutes cibles de toutes peaux érosives mais qqe
chose de matou quand il faut n'a plus qu'écho
pas plus que l'énumération rénale d'un sommeil dans
l'instruction le vif arroi des images.

7

bien sûr (entre plainte et oubli) que
la neige est une image
qui produit des images Bruegel l'a bien
perçu elle n'est d'ailleurs que cela elle est
aussi d'ailleurs couchant le cœur et la mémoire
qu'est-ce que l'on fout alors debout hostile comme si on
était peint dans l'égalité l'étymologie absolues aux prises
comme ce poème avec un mètre dilaté une gigantesque peau
réduite à un sein (= cf, cf) une bastille fantoche.

8

d'un regard ovale (quel cirque !)
à un regard oral par
effraction la neige comme la lumière
une température (« propr. juste proportion ») de
non-dit c'est pour ça : a) que tenace médiane
cette tension qui ravaude le regard et la voix
les forces à tenir l'un dans l'autre explosifs
b) que la neige manie endort dans la neige
un cartouche horizontal.

9

presque envie (sur cette image)
d'arrêter là où le nom
s'ensommeille trouve comme une main son
sommeil pas celui du murmure crispé du gourd
mais de l'exsangue dirigé du gond - la terre
sous la neige ressemble à un temple périptère
dont subsistent qques traits un espace de rotation - l'é
criture et le corps en rotation = ce paysage sans nom ce
sommeil sans sommeil dans l'sommeil l'envoi.

NOTES INFORMATIONS EDITIONS REVUES

QUELQUE CHOSE NOIR, Jacques Roubaud, Gallimard.

*« Etre de ce qui ne meurt pas et que la vie jalouse
Est aussi une douleur »*

Hölderlin

1. QUELQUE CHOSE NOIR

Scruter. Ne pas perdre de vue l'objet. Agir de toutes ses forces sur la langue. Toutes les ressources du vivant mises en œuvre, à cette fin : observer la mort de l'être le plus aimé. Et la comprendre. Au sens vrai du terme. L'enfermer en soi-même, et en saisir la vérité. Il doit bien être possible de réduire la contradiction totale, qui est la vérité de la mort :

« Quelque chose noir qui se referme. et se boucle. une déposition pure, inaccomplie. »

Puisqu'un livre commence à vivre, puisqu'il y a eu cette phrase initiale : « Je me trouvais devant ce silence inarticulé », proférée elle-même après un silence de « trente mois », puisqu'on parle de nouveau, « selon ma manière de dire qui est la poésie ». Une volonté s'est mise en marche. Elle nous restitue l'itinéraire qui a conduit à cette parole, ce vécu effroyable, « Dès que je me lève... Jusqu'à la nuit ». Ce temps où, dit-il, (le présent est atroce) : « Je ne parviens pas à ouvrir un seul livre de poésie », qui mène à cet autre-temps : « entre ces limites étroites, je dois essayer de me tendre et de te dire encore », jusque, même, à ce « futur proche où je me tairai de ces poèmes avec absolue incompréhension. »

Lorsqu'un poète connaît cette chose, c'est un vivant qui souffre. Et ce livre, à le lire, est une souffrance. Jamais peut-être, le lecteur n'aura été conduit aussi près de l'expérience de la mort, à travers toutes ses tortures, toutes ses stations, par toutes ses voies d'accès.

Mais pour qui a vécu *par* et *dans* la langue, - et nul entre nous tous n'aura sondé plus que Jacques Roubaud les secrets du « registre rythmique de la parole » (voyez encore son dernier livre, LA FLEUR INVERSE (1), cet essai sur l'art formel des troubadours, peut-on en savoir plus sur ce *Vocabula irsuta* de Dante, « les peignés et les hirsutes sont justement ceux que nous appelons magnifiques », lesquels vocables, dans le miroir terrible du deuil, reviennent :

« Hirsute la fragmentation de tes prénoms Je les disais toujours ensemble, l'un heurtant l'autre... »

— pour celui-là, il faut que la parole existe, fasse coûte que coûte *quelque chose* de la mort.

2. SENTIR NON SENTIR

La mort. La souffrance du vivant. Il est vivant par ses yeux, ses oreilles, son toucher, son odorat, sa langue (celle qui goûte et qui embrasse, non celle qui parle). Or les sens sont les voies douloureuses par lesquelles il accède, il touche ensemble à la vie et à la mort :

(1) Ed. Ramsay

« On y descend par une spirale, une damnation.
De la vue, à la voix. de la voix, au souffle, au parfum, odeurs.
De l'odeur au goût : mordre, enfoncer, salives.
Fonds du puits, intérieur ultime est le toucher. »

Tout le livre frémit de la grande souffrance du sentir et du non sentir. Sentir est maintenant enfermé dans la mort. Il reste le souvenir de sentir : « les autres traces, venues des autres sens, ne sont qu'en moi. Quand je trébuche dessus j'étouffe. » Jacques Roubaud est, depuis toujours, poète du sensible. Or c'est une épreuve, que de passer par ce chemin des sens, pour atteindre à l'une des faces de la mort, pour y reconnaître enfin « l'avidité d'un réel », à travers « Toucher de genoux, à front, goût de bière sur la langue, parfum au bras, dessous, vue et voix » (qui) « de loin m'embrassent : circuits qui ne s'oblitéreront pas. pas encore. »

C'est par le chemin du sensible encore, qu'il faut assumer le désert du non sentir, par ce bol de café tiède absorbé chaque matin dans la cuisine : « le goût lui-même est largement un tiers pire que celui du nescafé le plus grossier non lyophilisé qui n'est déjà pas mal en son genre. »

La parole donc, s'asservira à ces restitutions du sensible. Elle doit se faire humble, plate, descriptive dans son désir-d'habiter le corps, l'éros dérobé, d'habiter la mort même.

« Il fallait faire connaissance avec la description ».

C'est par cette souffrance de ce qui devance la parole, qu'on pourra peut-être espérer réduire la *mort/contraires* : « Cette vie qui est cela : ton odeur, ton goût, le toucher de toi », parce que « la vie qui te reste, s'il te reste, est imprimée en moi, suaire, entremêlée en moi, refusant de se défaire. »

3. MEMOIRE INFINIMENT TO TUEUSE

R

Egalement double. Source de souffrance en ce qu'elle est avant tout restitution du sensible à jamais abstrait dans la perte (« Un souvenir peut-il être pornographique ? »), la mémoire est une autre voie douloureuse. Pour pénétrer dans le cœur de la mort, le vivant doit s'imposer l'épreuve du souvenir. « Je m'essaye à briller d'éclat hors la mémoire, dit-il, contrebande indiscernable du souvenir pur ». Et pourtant que d'éclats de réel : « J'étais assis... Je te voyais... Je te regardais... Le jour de notre mariage... Il me souvient des bonheurs légers, clairs, précaires. Les heures bavardes dans la cuisine, Christmas shopping in Manchester. « Souvenirs auxquels vient s'ajouter la mémoire d'autres morts : « Cette année là les nouvelles ne furent pas bonnes, celui ci « mourut avant le printemps d'un cancer du poumon... »

Or, si « Ces souvenirs sont les plus sombres de tous... font la violence la plus grande au principe de réalité », pour être fidèle à la mémoire de l'être perdu, ainsi que l'écrit J.P. Richard présentant le *TOMBEAU D'ANATOLE*, de Mallarmé, « il conviendra certes tenter d'en conserver en soi l'essence, mais d'y nourrir tout aussi bien le sentiment à jamais désolé d'une perte qu'aucun salut ne pourra jamais parvenir à réparer. La vraie fidélité prolonge éternellement en soi la déchirure du premier moment. » Ainsi ce livre parle-t-il à la fois présent et passé. Abolit l'instant fatal, se présente à nous comme une parole qui est des deux côtés de la mort, « Car le présent y parle présent sans être aucunement révolu. Il n'y a pas de discontinuité des dates, des pages, des regrets, du jour-

nal ». Dans cet usage du temps, apparaît *l'effet d'abîme* du livre. Ce qui est présent est passé, ce qui est passé est présent, par quoi le vivant fait de la mort sa vie :

« Quand ta mort sera finie. Je serai mort ».

4. UNE LOGIQUE

Si tout est torture de ce que peut tenter l'intellect, quand a été arraché aux sens le corps aimé, et que « rien désormais ne lui est semblable » il faut cependant user de cette faculté humaine : la pensée ; c'est par elle qu'on pourra appréhender l'abstrait absolu de la mort, par ce qu'on pourrait appeler dans ce livre la méditation, l'invention, l'imagination contemplatives.

Les stations médiatives jalonnent l'approche. On use ici d'une « sorte de logique pour laquelle tu aurais construit un sens, moi une syntaxe, un modèle, des calculs ». C'est pourquoi le ton est si loin des voies traditionnelles de la poésie du deuil. Tout lyrisme banni (« le registre rythmique de la parole me fait horreur »), une apparence de « prose inoffensive ». Ce ne sont plus des poèmes, mais des assemblages de propositions, de raisonnements (phrases sentencieuses), et comme le résultat d'un cataclysme poétique dont on aurait ensuite rassemblé les débris pour bâtir ce texte. Les mots sont devenus « comme des stèles » et « les sens contingents ». C'est à partir de « débris de poèmes » qu'a été édifié ce livre. Ce ne sont pas des vers que vous lisez, mais « des phrases de neuf ». La langue est inductive, celle du raisonnement scientifique, on y sent la tension d'un esprit qui cherche un réel, une vérité : « Énumération des points. ils ont été mémorisés. ils ont passé par la nuit, du sable : quelques globules abstraits accompagnant des paroles ; moyennes étendues de mots, le tout posé sur des portemanteaux d'images sans rapports apparents. » C'est qu'il faut circonscrire, rééduire « ce bipole impossible, par hypothèses absurdes, comparaisons, propositions, imaginations :

« Imaginant, dans son imagination, quand il sera dans ce monde, celui où elle serait morte... »

« Il pourrait me venir à l'esprit de te comparer à un corps noir, rayonnant d'une distance énorme... »

« Elle est vivante. J'imagine que cette proposition, fautive dans mon univers, est vraie dans cet autre, l'univers (fictif) de sa vérité. »

5. L'ESPACE L'IMAGE.

Livre du visuel avant tout, pour celle qui « malheureuse, photographiait des pelouses tranquilles », en ses contraires : espace profond, photographie absence de profondeur.

D'abord *l'espace minime*, sans cesse ressassé, de la douleur : la cuisine (« le dos à la fenêtre, face au frigidaire et à la porte, face au fauteuil laid et vide qui est de l'autre côté de la table ») ou bien si l'on se tourne, cette fenêtre obsédante qui hante le livre, par où l'on aperçoit « un arbre avec des feuilles si vertes qu'elles sont jaunes » et plus loin « l'église, la rue, le golfe des toits ». La profondeur, c'est-à-dire la vie.

Espace/profondeur, mais circonscrit par le cadre de la fenêtre, rectangle auquel correspond le rectangle de l'image sans profondeur, la photographie, et le regard ira de l'un à l'autre, jusqu'au vertige. Effet de trompe-l'œil :

« Je m'assied sur cette chaise, d'où l'on voit, à la fois l'image intérieure la photographie, et autour d'elle, ce qu'elle montre. »

Il y a là une véritable méditation baroque, réversibilité de l'univers et de l'existence, réversibilité de la mort, à partir du jeu de perspectives, où les choses se reflètent indéfiniment en elles mêmes, comme si l'on voulait dérouter son propre esprit jusqu'à ne plus savoir ce qui est la mort et ce qui est la vie :

« Posée au cœur de ce qu'elle montre,
parce qu'en ce cœur, le cœur de ce qu'elle montre, que je vois, il y a aussi, encore, l'image elle-même contenue en lui (...) mais surtout il y a ce qui maintenant manque.
Toi, parce que tes yeux dans l'image, qui me regardent, en ce point, de cette chaise, où je me place, pour te voir, tes yeux.
Voient déjà le moment où tu serais absente... »

L'espace ramène au sensible, et le sensible sera dévoré par l'espace minime (« tu t'es enfouie dans ce minime espace, il t'a absorbée. »), et le regard du vivant *s'abîme* en ces contraires : « Ta mort m'a été montrée. Voici : rien. Et son envers : rien ».

Ainsi « *L'art de la vue* » doit aboutir à ce renversement final : ce morceau de ciel « m'était dévolu »... « désormais/ t'est dévolu. »

6. LUMIERE/NOIR

Double toujours. Le noir s'affronte à la lumière. Quelque chose noir. Lumière liée au sensible, au corps :

« Je te voyais, à la fenêtre, debout, nue, avec du soleil.
Je te regardais. Le sombre. Le noir rangé sur le point vivant de ton ventre.

Le corps vivant rayonne dans la mémoire « tirant toute la lumière à mes regards, et, mort, « corps noir, rayonnant d'une distance énorme. Comme à l'espace/profondeur s'oppose l'espace plat des photographies, aux couleurs s'oppose le noir et le blanc.

« Tu n'étais pas blanche et noire plate l'étais-tu ?
Tu n'étais pas découpée en rectangles dans le monde. »

Ce sera donc encore par une tension de l'œil sensible et de l'œil de l'esprit, pour concilier ces contraires, que l'on parviendra à cerner, à circonscrire la mort tout entière, quelque chose noir, dans le rectangle blanc des pages : la parole alors :

« Te nommer c'est faire briller la présence d'un être antérieur à la disparition. »

La traversée des contraires, la difficile épreuve du noir, du sans chaleur, ni odeur, ni profondeur, n'aboutirait-elle pas à une sorte d'illumination :

« Chaque image de toi, je parle de celles qui sont entre mes mains, devant mes yeux, sur le papier, - chaque image touche la trace d'une reconnaissance, l'illumine. »

Ce livre de l'abîme, du néant, est-il un livre désespéré ? Le dernier mot « rien » ? Des victoires, peut-être pas, mais des sursauts l'animent, maintiennent la tension de l'esprit et de la parole, preuve de vie.

7. UN/PLURIEL

« Tout se suspend au point où surgit un dissemblable. Et de là quelque chose, mais quelque chose noir. »

La fin de ce texte essentiel indique le point extrême de tension, presque d'atteinte. Autour, l'esprit erre entre l'identique et la pluralité. La mort est à la fois singulière et plurielle : « Tu disais « le singulier est idiot », et le vivant qui reste, un, dit : « Je suis habitant de la mort idiote ».

Mais aussi : « La mort est la pluralité obligatoire, l'éparpillement la variété ». Ce bipole, un/pluriel, il faudra le réduire, par la clarification de ce sale mélange de vie et de mort. Tel poème, par exemple, le tente par la logique :

« Le nombre un, mais comme bougé dans un miroir, dans deux miroirs se faisant face ».

En ce sens, retrouver l'un perdu, en étant soi-même la mort, « la mort même même. » Les derniers textes sont intitulés *Nonvie*. En ce sens encore, la démarche est celle du désir. Etre l'autre. Ce livre est, de l'amour, *la fleur inverse*.

8. PAROLE RIEN.

Ecrire un tel livre, quelque chose noir, ce serait vouloir dire une certitude, que la parole existe sur le silence, le sensible sur l'abstraction, le présent sur la mémoire, une victoire sur tout ce qui peu à peu défait la vie (le silence est noir ?). Alors, la parole l'emporterait, avec tout le déchirement, le reniement qu'elle impose. Une parole instaurée entre deux morts :

« J'avais commencé à parler en poésie, vingt deux ans avant. C'était après une autre mort.
... ainsi pris entre deux bords de mort.

Parole poétique sortie du refus, de son propre « mécontentement », de sa propre impuissance à dire la réalité (« Dire est la nostalgie de montrer) de l'aphasie même qui la ronge (« les règles du vers disparaissent une à une dans sa destruction, selon un ordre, aussi, aphasique »). Cet effort a été accompli : « Je dois essayer de me tendre et de te dire encore », parce qu'il restait au fond du noir une certitude : « il n'y a pas de négation possible de ton nom. »

La parole, sortie de sa destruction, aurait produit ce livre, mais ce livre, nous assistons à sa destruction progressive. De ce qui n'aura pas même été des poèmes, mais des « propositions sentencieuses » il ne restera à la fin que des monostiches, des textes dont la syntaxe est comme rongée. Destruction cellulaire de la parole pour aboutir à ce *rien* final. Même la solidification formelle du livre, neuf fois neuf textes de neuf, jamais chant, jamais strophe (sauf peut-être « Dans cet arbre »), même cette structure qui tenait l'ensemble, se défait : Rien, en pleine page blanche, 1983, et le finale, mort du soleil, absence, rien. Comme la fin de toute écriture ?

9. TA MORT PARLE VRAI

Une défaite donc, du langage. Une reconnaissance d'abord : le langage n'a pas de pouvoir, face au non langage, des sens, du corps, de la langue qui touche à la mort et son contraire. « La mort aussi est une vie » (Hölderlin), donc, « s'attacher à la mort comme telle, y reconnaître l'avidité d'un réel, s'était avouer qu'il est dans la langue, et dans ses constructions, quelque chose dont je n'étais plus responsable. »

Il fallait parvenir d'une part à cette conclusion sans illusion : « Je ne peux pas écrire de toi plus véridiquement que toi même. » et d'autre part, atteindre

dans son essence même la vérité de la mort : absence/présence, abstraction/sens, quelque chose/noir, mort/vie, porter à l'incandescence ce point de toute contradiction :

« circonscrire *rien toi* avec exactitude, ce bipole impossible. »

Ce qui supposait le renoncement au poème (conçu avant tout comme dialogue) au profit d'une réelle appropriation des contraires, possession totale d'une mort entièrement circonvenue, ayant reconnu que « dans ce miroir circulaire, virtuel et fermé, le langage n'a pas de pouvoir » puisque « la mort ne parle pas » mais *montre, est montrée*. La phrase : « j'ai reconnu ta mort et je l'ai vue » est celle-là même qu'Orphée put prononcer se retournant sur Eurydice et perpétrant son échec.

Et c'est dans cet échec que se révèle la profondeur. Ce que dit M. Blanchot d'Orphée : « il la veut dans son obscurité nocturne, dans son éloignement, avec son corps fermé et son visage scellé, il veut la voir, non quand elle est visible, mais quand elle est invisible, non pas la faire vivre, mais avoir vivante en elle, la plénitude de sa mort. » ... ces mots de Jacques Roubaud me le signifient poétiquement :

« Ta mort ne cesse de s'accomplir »

« Quand ta mort sera finie je serai mort. »

Claude ADELEN

REVUES, NOTES INFORMATIONS...

DRAILLES (12 rue des Marchands, 30000 Nîmes) : N° 7/8. Beaucoup de textes dans ce riche numéro d'une revue qui ne manque pas de personnalité. Monique Malignon, Merce Cunningham, J.-P. Balpe, J.G. Cosculuela, Agnès Varda, Michel Roure, Anne Marie Jeanjean, Kateb Yacine, Wole Soyinka, Frank Royon le Mee...

INCENDITS (22 bis rue Roger Salengro, 93140 Bondy) : N° 13/14, consacré à Lionel Ray, conçu et réalisé par Gérard Noiret et Jean-Pierre Cascarino. Beau numéro, nécessaire, pas bavard, objectif atteint. Lionel y trouve son compte, le lecteur aussi. Avec de bons, d'extraordinaires poèmes.

IN'HUI (Trois cailloux, Maison de la culture d'Amiens, B.P. 0631, 80006 Amiens Cedex) : N° 23 et 24. Sous son format désormais réduit, la publication de Jacques Darras continue. Elle demeure intéressante et vive. Josée Lapeyrère (qui vient de publier un livre fort chez Flammarion), Paul Celan, François Hugot, Jacques Garelli, Michel Mourot... N° 25 : Celan, James Laughlin, Pélaquier...

COURRIER DU CENTRE INTERNATIONAL D'ETUDES POETIQUES (Boulevard de l'Empereur, 4 - 1000 Bruxelles, Belgique) : N° 171. « Blake et Faust », par Georges Thinès. N° 173 : Nathaniel Tarn et Claude Vigée.

NOIR SUR BLANC (27 rue Descartes, 75005 Paris) : N° 2. Littérature, Peinture, Photographie, Cinéma. De l'allure. Sandro Penna, en bilingue, Natalia Ginzburg, Bernadette Tintaud, J.-P. Chevais, Gisèle Prassinos, Hawad, Dominique Noguez, Miguel Torga (des pages d'un journal), François Truffaut (une sélection, la sienne, du film noir !)...

AIRES (4 rue Rembrandt, 42100 St-Etienne) : N° 3. Voyages. Avec Dominique Simoni, Ariane Dreyfus, Jacqueline Naba, Hubert Lucot, Catherine Weinzaepflen, Chawki Abdelamir...

ARPA, Cahier de recherche poétique (Gérard Bocholier, 46 av. Pradines 63000 Clermont-Ferrand) : N° 31. Denis Montebello. G.L. Godeau, Pierre Gabriel, Christiane Keller...

LE CHAT MESSAGER (3 rue Boyer, 34000 Montpellier) : N° 2. Du chat botté partout : en images, en vignettes et dans les têtes. Christian Miché, A.P. Arnal, Skimao, Bernard Magné, Roland Hélié, Bernard Derrieu, René Pons. Quelques écritures volontaristes dans le modernisme, un peu irritantes parfois.

POLYPHONIES (8 rue Severo, 75014 Paris) : N° 4. Poèmes mystiques. Derviches anatoliens, chamanes samoyèdes, Jean de la Croix... Une splendide berceuse populaire finnoise.

JUNGLE (Castor Astral, B.P. 03, 33401 Talence Cedex) N° 10. Quel amour ? Une manière d'anthologie. Une réussite, je crois, de François Charron. Un dossier Hardellet. De nombreuses photos. Toujours quelque séduction et des poètes québécois.

POETIQUE (Seuil) : N° 70. Genres, Construction du texte. Bien que trop souvent en proie au remugle universitaire, il y a toujours à glaner. Ici, me semble-t-il, l'étude d'Anne Berthelot sur la prophétie médiévale.

LA SAPE (Résidence de la Vénérie, 18 av. de la Vénérie, 91230 Montgeron) : N° 13/14. Un entretien avec M. Deguy, un petit hommage à Lochac, de nombreux poèmes et des notes de lectures attentives.

SUD (62 rue Sainte, 13001 Marseille) : N° 68. Consacré au Prix Jean Malrieu 1986. Bernard Hreglich, notamment, avec un ensemble solide, attrayant. Avec, aussi, un curieux hommage au mécénat, en ouverture ! De nombreuses notes de lectures. Publication, par ailleurs, d'un « spécial » « Léopold Sédar Senghor, » reprise d'un colloque de Cerisy, sous la direction de Daniel Leuwers.

LUVAH (10 rue Gustave Courbet, 25000 Besançon) : N° 12. Pornographie. Un thème, on le sait, bien difficile. Qui ne manque pas de lever ses difficultés, ici. Trop de textes lamentables ou forcés.

MICROCLIMATS (B. Dutrieux, 4 rue des écoles, 75005 Paris) N° 5. Poèmes de Martine Roux et Patrice Llaona.

PHREATIQUE (40 rue de Bretagne, 75003 Paris) : N° 40. Nouvel aperçu de la poésie belge de langue française. Beaucoup d'autres textes et poèmes. La qualité du papier est sans aucun doute la chose la plus surprenante.

LES CAHIERS DE SCHIBBOLETH (59 rue Marcel Bouc, 33130 Bègles) : N° 7. Francis Giraudet, Bérénice Constans, Charles Juliet, Wilhelm Luge...

MATIERES (Verso, Joseph Beaudé : 15 Bd. de l'Industrie, 01600 Trevoux) : N° 9. L'image : Alain Wexler, Patrick Dubost, Christophe Petchanatz, Patrick Ravela... Pier Paolo Pasolini : La découverte de Marx, poèmes bilingues. Parfois de toute beauté.

SOLEILS ET CENDRE (O. Hugon, 81 les Hauts du Layet, 38090 Villefontaine) : N° 2. Yves Béal, Henry Tramoy, Claude Niarfeix, Olga France, Ménaché, Lucien Charrat-Boutique...

PARMI LES RECUEILS REÇUS : la réédition, en poche Gallimard, de « La nuit remue » d'H. Michaux, un « Adrian Miatlev » par Pierre Boujut, dans les « Poètes d'aujourd'hui » ; un Paul-Marie Lapointe et un Marie-Paule Belle, l'un dans la même série, l'autre dans « Poésie et chanson » ; « Nourrir le feu » de Yves Broussard, « Fractures du silence » de Jacques Lovichi, « Passion » de Yves Heurté, trois recueils aux Editions « Sud » ; une suite vigoureuse et déconcertante de James Sacré : « Bocaux, bonnes, carafes et bouteilles (comme) », au Castor Astral ; « Jours anciens » de Pierre Autin-Grenier (L'arbre) ; « Mots d'absence » de Saïd Mohamed (Le dé bleu) ; « Ruptures » de Michel Flayeux (Telo Martius) ; Armand Monjo « Quatre noms pour nos visages » (Vie Ouvrière) ; « Poèmes en temps réel » de Jean-Louis Rambour (Centre d'action poétique de la Somme) ; Dominique Buisset et Jacques Jouet poursuivent leur collaboration et leur travail sur la contrainte avec « La vive et autres poèmes (Abaca) » ; Louis Védrières « L'amour Luce... » (Le cygne) ; « Qu'attends-tu de moi » d'Armine Neagu ; « Croix et délice » de Sandro Penna, dans une traduction de Bernard Simeone ; « Le denier du culte » de Pascal Dul (Interventions à hautes voix) ; « Scherzi » de Maria Venezia (Unes) ; « Stèles, suivi de Avents » par Paul Zumthor (Trois) ; « Par delà vents et rien » d'Yves Peyré (Le temps qu'il fait) ; trois plaquettes qui font numéros de la revue « Encres vives » : « Vers la source murée » de Gilles Lades, « Composition avec fond bleu » de J.-L. Rambour, « Récit d'une brume » de Michel Cossem.

H.D.

JAPON, PESSOA, PAZ, ET AUTRES...

Dans le mouvement permanent des lectures et des échanges culturels, se manifestent régulièrement des oublis, des redécouvertes, des curiosités, des modes, qui profitent tantôt à l'un, tantôt à l'autre et braquent soudain le projecteur de l'actualité sur tel ou tel aspect de la littérature placé ainsi, pour un temps, au premier plan. Cette année, c'est le Japon, pour des raisons d'ordre divers, qui en a bénéficié : avec d'abord les manifestations « *du Japon des avant-gardes* » au Centre Georges Pompidou, les soirées de la revue parlée et le numéro spécial de la revue « *Traverses* » (n° 38-39, novembre 1986 : Japon fiction, numéro dirigé par Marc Guillaume), puis la publication par les éditions Gallimard de la volumineuse (près de 300 pages) *Anthologie de poésie japonaise contemporaine*, (traductions de Jeanne Sigé, Yves-Marie Allioux et André Włodarczyk) regroupant des textes poétiques publiés entre les années 1910 et 1970. Enfin, le dernier numéro de la revue *Europe* (n° 693/694, janvier-février 1987), consacré à la fois à Madame de Staël et à la littérature japonaise contemporaine (« *Regards sur le Japon* », dossier d'environ quatre vingt pages). Cet ensemble de parutions est surtout passionnant parce qu'il nous propose un éclairage nouveau sur la littérature japonaise, non pas tant peut-être sur le roman - déjà assez bien traduit en français - que sur la poésie qui, il faut bien le reconnaître, était jusqu'ici, faute d'ouvrages aisément accessibles, un peu enfermée dans l'image traditionaliste des haïkus, rengas ou tankas.

De la même façon, c'est un autre mouvement de curiosité qui ramène Pessoa au premier plan. Ce poète qui a, périodiquement suscité l'intérêt passionné de quelques amateurs éclairés de poésie mais dont la lecture restait relativement confidentielle connaît soudain un certain nombre de publications en français regroupant le plus souvent les textes de plusieurs de ses hétéronymes (Alvaro de Campos, Alberto Caeiro, Ricardo Reis...) : publication par les éditions Gallimard, dans la collection poésie-poche de *Poésie d'Alvaro de Campos* (traduction d'Armand Guibert), publication dans notre numéro 104 d'un dossier *Pessoa* sous la direction de Rémy Hourcade, publications de traductions dans le numéro 18 de la revue *Banana-Split*, publication d'extraits du *Livre de l'intranquillité* dans la revue *Nota Bene* (automne 1986), parution aux éditions de la Différence d'un *Pessoa en personne* (textes traduits par Simone Biberfeld) et enfin, aux petites éditions *Unes* (17, rue Aragon Trastour, 83490 - Le Muy), publication de *Cent cinquante quatre quatrains au goût populaire* magistralement traduits par Henri Deluy, un ensemble merveilleux de finesse, de sensibilité et de précision - un peu dans la manière des *vers de circonstance* de Mallarmé mais en plus « disponibles » - pour lesquels j'avoue une véritable préférence. Tout lecteur a maintenant les moyens de faire plus ample connaissance avec l'œuvre immense et protéiforme de ce géant portugais de la littérature.

Et puisque nous sommes dans les traductions, je me permettrai de signaler quatre autres parutions récentes qui me semblent dignes d'intérêt : *Le feu de chaque jour* d'Octavio Paz (édition bilingue, traduction de Claude Esteban, chez Gallimard) ; *Songer à partir* de Rutger Kopland (traduit du néerlandais par Paul Gellings, toujours aux éditions Gallimard qui publient souvent beaucoup de poésie en cette période de l'année, un peu « creuse » pour le roman...), une poésie forte, plutôt noire, mais dense, porteuse d'émotions et génératrice de traces, une voix majeure... ; *Tentative de jalousie et autre poèmes* de Marina Tsvétaïèva (présentés et traduits du russe par Eve Mallaret, éditions de La Découverte), textes peu connus du grand public d'une poétesse russe de la première moitié du vingtième siècle à la personnalité puissante et dont l'écriture hachée, agressive, énergique semble

vouloir modeler l'univers à sa propre mesure ; *Seins* de Ramon Gomez de la Serna aux éditions Riñan-Ji reprenant des traductions dispersées, dans diverses revues et difficilement accessibles de Jean Cassou, Valéry Larbaud et Mathilde Pomés, de ces textes étonnants considérant les « seins » comme pré-textes à littérature.

Enfin, je me contenterai de signaler la reprise en édition de poche par les éditions Grasset (cahiers rouges), des *Poèmes et poésies* de Philippe Soupault du volume que ces mêmes éditions avaient publiées en 1973, reprenant toute son œuvre poétique depuis 1917. Dans la présente édition, un tiers environ des textes de l'édition de 1973 ont été supprimés - volume oblige certainement -, par Philippe Soupault lui-même nous dit-on : moi qui suis un admirateur inconditionnel de son écriture, je ne m'en félicite que davantage d'avoir l'édition première. Pour le reste, aux quelques égarés qui ne le connaîtraient pas encore, je ne peux que conseiller vivement de profiter de l'occasion pour le découvrir.

Jean-Pierre BALPE

J. V. FOIX, *Poésie. Prose*, traduit par Montserrat Prudon et Pierre Lartigue, préface de P. Lartigue (Le temps qu'il fait, éd.).

Montserrat Prudon et Pierre Lartigue ont traduit un choix de poésie et prose de Joseph Vicens Foix, prononcer foïch, que publient les éditions du Temps qu'il fait, versions catalane et française des poèmes en regard. Nous avons travaillé lentement, précise P. Lartigue dans sa préface après avoir présenté l'œuvre de Foix. Lenteur de la maturation ? - le résultat est là, d'un bonheur constant (que la Catalogne vient de couronner avec le prix San Jordi) : les textes sont devenus pleinement prose et poésie de notre langue.

Prose, des pages de journal, des portraits, celui des « Catalans de 1918 », son maître en grammaire et lexicologie catalanes Pompeu Fabra, le poète Salvat Papasseit, « compagnon pur, exceptionnel », et sa haine pour le parapluie, « symbole du régime capitaliste et de la banque internationale », celui de Dalí, de Miro..., de petites pièces qui comme le note P. Lartigue font songer à Max Jacob. Poésie, des compositions en vers libres, une litanie, des sonnets.

Pour qualifier cette œuvre dont la diffusion et l'audience sont restées parcimonieuses, ce sont, irrésistiblement, des alliances de mots qui viennent à l'esprit : simplicité et préciosité, opacité et transparence, exubérance et retenue, sérénité, inquiétude, trivialité... Foix écrit : « les poèmes vont toujours en deçà et au delà de la terre que je foule ». Et : « je sais que tu vas me faire observer, Clara, que dans bien de mes vers j'éprouve de vieilles rimes et des rythmes séculaires. C'est là, embrasse-moi quand je te l'aurai dit, servitude à l'égard de la langue et de la communauté ». A la fois il est lié aux avant-gardes, sur lesquelles il porte un regard sans complaisance, et, nourri de littérature grecque et latine, il puise dans la tradition provençale, dans le Dolce Stil Novo et les classiques catalans, il travaille les formes léguées par l'histoire (mais pas la sextine qui fleurit à Barcelone). En particulier le décasyllabe et le sonnet :

Pistes désertes et avenues mortes,
Ombres sans ombre aux criques et aux plages,
Coteaux cendrés dans les plus fous virages,
Trophées d'amour aux fenêtres, aux portes.

Vers quel endroit, oh ma folie, emportes-
Tu ce corps, le mien, qui ne craint l'orage
Ni ne s'étonne des mouvants parages
Ou des mille spectres des villes mortes ?

Je ne sais péribole en terre obscure
Où ajuster pas et gestes divers
Pour qui la solitude est art de vivre.

N'y a-t-il baigne ou caserne si dure
Non plus ponton sur la mer étrangère
Où je sois davantage esclave et libre ?

Foix qui vient de mourir à quatre vingt treize ans était pâtissier de son état. S'en étonner ? - l'étonnement, sociologique, n'est pas exempt de condescendance. Ou penser plutôt aux matières, brutes et élaborées, à leur maniement, à l'incorporation des unes aux autres et au temps, celui qu'il faut à la pâte pour qu'elle repose, celui de la cuisson ? Aux métamorphoses menant à l'architecture finale (celle que célébrait, dans « L'art plastique culinaire », Fénéon : « L'édifice est là, léger comme un filigrane, instable, en apparence, comme un château de cartes, mais équilibré et rigide ») ?

Jean-Charles Depaule

LES BARBARES, de Marie Etienne (linogravure de Jean-Michel Meurice pour les 20 exemplaires de tête), Editions « LETTRES de CASSE ».

Les soldats entrent dans la maison : bruit de bottes, hurlements, cris. Ils avancent avec des sabres, déchirent les tissus, éventrent les matelas. Ils terrorisent la femme et les enfants : deux petites filles. Cela se passe loin, très loin, dans une péninsule bordée par la Mer de Chine, pendant la guerre avec les japonais.

De cette tragédie de la guerre, de l'oppression et de la résistance, dans ce livre, il ne reste que le titre des BARBARES, et quelques tableaux que fixe la mémoire imperturbable de l'aînée des enfants : le père absent, la nuit, la mère indignée qui lève le bras, et les boucles de la plus petite des filles. Quelques images qui font refluer les soldats honneurs de leur défaite.

Mais il ne faut pas se laisser distraire par l'histoire, même tragique. Ce qui est dit en quelques mots : c'est la force de l'entêtement, face à la violence. Ainsi le destin doit dicter à chacun son rôle et sa conduite, dans une intransigeance absolue. Les images de ce livre sont là simplement pour nous le rappeler. Pour fixer à leur tour la place de chacun des personnages, la défaite des hommes, la leçon du temps, et la parole amère de celle qui doit la rapporter :

*Un jour c'était la guerre, un autre jour
c'était la guerre, un autre jour encore la
même...*

Paul Louis Rossi
mars 1987

JONAS. Jean-Paul de DADELSEN, Poésie/Gallimard.

*« ... en somme, quelqu'un de peu sérieux,
d'insaisissable, quelqu'un d'intelligent et
d'impossible. (...) Il ne vient à la suite de personne ;
il ne cadre avec rien de nos lettres. (...) S'il
nous frappe à l'improviste, ce n'est pas qu'il veuille
nous surprendre ; à nous de comprendre qu'il est. »*

Henri Thomas

Heureuse chose que la parution en petit format courant de JONAS (I), le livre unique de J.-P. de Dadelsen, qui rassemble l'essentiel de ses poèmes, recensés à la demande de sa femme Barbara en juillet 1957 par François Duchêne, précédé en cela par Albert Camus et Henri Thomas.

Choisir et ordonner les textes ne fut sûrement pas geste très facile, tant les différentes versions d'un même poème laissaient parfois entendre que, peut-être, elles étaient autant d'œuvres distinctes, issues de cet impossible accomplissement dans le temps d'une forme définitive. J'ai toujours eu le sentiment que J.-P. de Dadelsen cheminait *à son insu* vers l'idée d'un livre nouveau, autre, quand la mort le surprit dans ce travail dont il ignorait lui-même encore l'enjeu : relecteur actif des mythes, géographe errant.

Il n'est qu'à lire par exemple ses « Variations sur un thème de Baudelaire », ou les « Cinq étapes d'un poème » pour se convaincre de l'ampleur secrète de sa démarche, de sa parfaite - mais discrète - volonté de *compréhension* poétique. Lui qui, ironiquement, posait à son ami H. Thomas, l'éternelle question « Si tu sais ce que c'est que la poésie, dépêche-toi de m'en informer... » porte témoignage au plus haut point de la *nécessité* de l'écriture, au delà de la classique prétention enfermée dans le couple vers et/ou prose. Avec J.-P. de Dadelsen la poésie *l'emporte*, simplement. Même s'il écrit dans ses tout derniers poèmes :

*rien à dire - tout à attendre
rien à assurer - tout à faire
rien à réclamer - tout à obtenir
d'ailleurs ce qu'est la poésie,
qui le sait, le sait vraiment ?
personne ne l'a - personne ne l'a fait
à coups sûrs, à coups sûrs dans la soupe,
dans le salade, dans le dessert.
Va te coucher et essaie dans ton sommeil
d'être.*

Lisez « Bach en automne », « Oncle Jean », « Pâques 1957 ».

Suprême élégance du poème, blessure toute proche de la séparation, lucidité tranquille mais implacable : la poésie comme rédemption, au rythme du vers sans cesse plus *droit* et *simple* avec le temps :

*On vivra parce qu'il faut vivre, parce qu'il faut
faire ce que l'on est né pour faire.*

J'aime cette écriture parlée car tellement écrite ; qui ne craint l'impersonnel non plus que le point d'interrogation ; qui ose dire *je* ou *Seigneur*.

Bien loin, une fois encore, de toute religiosité banale, elle m'intimide avec bonheur, amour et gravité car seule une mort inattendue la ponctuera, la fera se taire, se taire. Et non l'inverse.

*le faux oisif
qui lentement m'assaille, me désarme, me déchire,
qui de ses pouces m'ouvre comme une quetsche mûre
qui m'égare et me ruine et me sépare et me disperse
serait-ce Dieu ?*

Yves BOUDIER

(1) Cependant, resterons-nous quelques uns à préférer l'édition NRF de 1962, dont le grand format - aujourd'hui devenu rare dans l'édition - allait comme un gant à J.-P. de Dadelsen.

« CANTOS »

Action poétique 106 signalait la parution d'une nouvelle édition augmentée des *Cantos*. La récente réédition américaine, chez New Directions, comporte deux ajouts qui, s'ils comblent quelques « trous » du texte, ne le rendent pas pour autant complet. Il serait vain de rêver des *Cantos* prétendument complets ; l'œuvre d'Ezra Pound est et reste inachevée et lacunaire, comme le poète le voulut. Les deux ajouts en question sont, premièrement, les quelques lignes « caviardées » au début du Canto LII (p. 262 et 263 de l'édition française, Flammarion, 1986) et, secondement, un fragment inédit, dédié à Olga Rudge et daté du 24 août 1966. En voici la traduction.

1) (...le péché des) Stinkschuld
...(qui écopent pour les) Stinkschuld
(la super-neschek du racket international)
spécialité des Stinkschuld
anti-bombes sous leur maison de Paris
où ils entassaient des eufres t'art
grosse limace avec trois gardes du corps
souillant notre front de mer avec un yacht bien rebondi au large,

2) Que ses actes
d'Olga les actes
de beauté
soient rappelés.

Son nom fut Courage
& s'écrit Olga

Ces lignes sont pour
l'ultime CANTO

quoique je puisse écrire
dans l'intérim.

Traduit par Philippe Mikriammos



« Joseph Guglielmi vient de publier, dans la collection « Chemin de Ronde », un recueil sous le titre « Das, la mort », Raoul Guglielmi, à cette occasion, lui a offert la photo ci-dessus... ».

L'EAU SUR LE BAISER

Jacques Laurans, *L'habitation d'un poète (Lectures de Joseph Delteil)* (Editions Terriers).
Joseph Delteil, *La jonque de porcelaine* (Editions Michel Collot/ Le temps qu'il fait).

Un livre, en 1985, vint au privilège de Joseph Delteil. On l'a bien peu remarqué et j'aurais mauvaise grâce à ne pas profiter d'une réédition de *La jonque de porcelaine* (initialement publié chez Grasset, en 1927) pour saluer son approche subtile, mosaïste (tout à fait dans le style « portrait chinois ») de l'une des plus surprenantes et irrédentistes écritures du siècle ; le bien singulier écrivain-viticulteur a donc, enfin, trouvé en la personne de Jacques Laurans un commentateur à sa mesure, suscitant un volet de lectures qu'il faut, pour pleinement goûter l'œuvre, entrelacer au texte des entretiens télévisés avec Jean-Marie Drot (*Vive Joseph Delteil*, Editions Stock).

Delteil, de tout son temps, a glissé malicieusement des mains de ce qu'il aurait dû courtiser : les chapelles bien sûr, les monde et demi-monde des salons littéraires, les lieux d'influence - l'effet de capitale, à qui il a définitivement tiré sa révérence au cœur des années trente, un jour de ras-le-bol et de maladie trop pesante. Emmerdant les avant-gardes constituées par des penchants ou enthousiasmes non homologués, non répertoriés dans les bulles papales (cf., après les louanges sans réserve qu'il en reçut, les réactions des surréalistes bon teint à la parution de *Jeanne d'Arc*, en 1925) comme le protestantisme stylistique des tenants de la tradition française. C'est que, dans la Deltheillerie, l'irrévérence et la sensualité sont d'essentielles lignes de conduite qui se refusent à rogner leur élan : cette écriture plaide, dans le creuset même de sa phrase, pour une anarchie douce, un beau chamboulement des valeurs qui trouve, parcourant tous les textes, son *cantus firmus* dans l'exaltation du corps féminin, un entour somptueux de métaphores le décrivant et célébrant. Delteil parle des femmes en bandeur ébloui et gourmand. C'est rare. On aime.

Dans *La jonque de porcelaine*, une Asie d'une crédibilité aussi fragile que les nœuds du langage sert de toile de fond à une héroïne qui est la sœur réservée de Ludmilla Androff, la farouche militaire du *Fleuve Amour* menant son régiment de femmes ostiaques contre les *bolchevistes*. La belle Là est, comme elle, tout entière prise par l'entêtement amoureux ; et comme elle en mourra, ne faisant pas pièce au destin des figures féminines dans le monde delteillien : « Elles sont faites d'argile et de soie, aiment jouer avec le feu, mais sombrent alors dans leurs derniers instants. Chevauchée de corps juvéniles, splendides mais périlleux. Elles possèdent leur vie jusqu'à s'emparer de l'histoire, mais toutes meurent d'avoir aimé la perfection... » (Jacques Laurans). Fin à la mesure de leur exigence, où le désir appelle la consommation. Hommage absolu rendu par le taoïste de Massane à ce qu'il aurait sans mal nommé leur sainteté passionnelle...

La mort, pour Delteil, cet *acquiesceur*, vivant le monde en merveille quotidiennement renouvelée, est hors d'angoisse et de douleur : c'est une épiphanie, dernière et majestueuse, paraphant le trajet. Ainsi dut secrètement penser Là, qui périt d'avoir confié à l'eau ses rêves et sentiments, et de sourire trop vite aux beaux hommes qu'elle croisait.

Christian TARTING

DIALOGUE DU SATIN, Christian Tarting, Editions Ryōan-ji.

Cadences, espaces furtifs de silence, de cri, dérobades esquissées, indécises, au large d'une bande passante : ainsi joue le texte ; sur une page trouée de blancs, tel le sens à jamaïs pris par un désastre obscur.

S'en viennent en aval, en deçà, des irrptions violentes dans le clair-obscur des mots ; des images se délavent en sépia et, sur le leitmotiv tantôt celé tantôt médit d'une absence

toujours symbolique se jouent, par bouffées, les exhalaisons comme déprises du jeu/Je érotique et sculptural inscrit à la nervure des pages et des vocalités.

Mais, on ne sait où, se dessinent et se perdent des traces, mots autrefois familiers, à peine arrachés « au scellé des lèvres », pâles et exhumés dirait-on, dans la « volte des regrets », la chaleur de « cette façon courbée » qui pose l'au-delà d'un vertige au travers des tumescences verbales. Dans le jeu des approches, des retroussements, le « granulé » de la chair et du papier, s'amorcent des déchirures : la langue se détourne systématiquement des constats, le corps, les choses s'oublent pour la fiction, précisément, d'un vertige.

Cette poétique du « silence ébloui » dans l'instance terroriste du corps et de la lettre se diffuse, se bloque, se précipite, se tend comme une respiration.

L'effrangement, la jubilation scintillante et lumineuse, le mal et la rémission s'arrachent aux sens pour signifier la fragilité du vivre et du mourir, le jour éphémère, dans l'instant qui menace, et la brutalité coercitive du tissu-syntaxe qu'on déplie et mutile, comme en guipure.

Signe d'incomplétude : tel est le texte, marque de la distance non franchie entre le discours défait et cela qui est jeté sur la plage du sens, où dérive l'étant sous les mots ; et les reflets, les déplacements, les rejets s'essoufflent à démontrer l'existence toute virtuelle de cet espace de signes où tout se dit dans l'imprononçable, à la lisière de ce qui cogne sur notre imaginaire.

Ainsi la portée des mots et le lecteur soudain musicien, opérateurs d'une alchimie vibrante, font-ils écho à une bande inaudible par où affleurent des sens ignorés, loin de toute destination, en exil -- et les soupirs et la respiration différés de l'être et du sens s'attardent dans la béance « comme courbée » des paroles écrites.

Claudine LAUTIER

CE TROP DISCRET LEGER...

(Vendredi 14 juillet 67)

« Poullierie italienne - peuple de Faquins - race sale - aux yeux intelligents et Fourbes - dextérité - chair italienne ; mauvais goût des romantiques anglais - Attrait de sa mauvaise odeur et sa vulgarité - Femmes huileuses - Ointes d'un suint de l'aisselle et des cuisses

— L'huile d'olive restituée par t/ou/s les pores - chair de poisson - Proche des Grecs et des Levant /ins/... »

Extraits du journal du poète. (Cahiers Saint-John Perse p. 27 - Année du Centenaire. *Galimard 1987*)

...*valeur des Réminiscences bibliques*

Joseph Guglielmi

MAUSOLEE d'Hans-Magnus Enzensberger, traduit de l'allemand par Maurice Regnaut, Editions Alinéa.

Si la dure leçon de ce siècle fut, comme le dit George Steiner, que « Buchenwald n'était qu'à quelques kilomètres de Weimar », il revenait de préférence à certains allemands, penseurs et écrivains du *Kulturpessimismus*, de détruire la religion du progrès, dans le pressentiment ou le trauma de l'Apocalypse. Juste avant l'Apocalypse, Walter Benjamin sut que l'Histoire trouvait à s'incarner dans la figure énigmatique de l'« Ange nouveau » de Klee. Ange-machine, écartelé entre passé et avenir, catastrophe et messianisme, c'est son regard médusé qui le rend aveugle à toute fin : tourné vers l'arrière, il contemple un champ de ruines. Mais il est poussé en avant par ses ailes irrésistibles, qui subissent « cette tempête que nous appelons le progrès ».

La même allégorie semble encore veiller sur *Mausolée* d'Hans-Magnus Enzensberger, publié en 1975 en Allemagne, et qui vient enfin de paraître en France dans une belle traduction de Maurice Regnaut. Un grand poème, inspiré par un projet puissant. *Mausolée* est le monument ironique élevé à certains des « héros » coupables du progrès de l'Occident. Trente-sept ballades, ou trente-sept vies d'hommes illustres, du quatorzième siècle à nos jours. Sous la plume d'Enzensberger, dont l'humour caustique se nuance parfois de tendresse, ils apparaissent tous, à des degrés divers, comme des excentriques, monomanes, extravagants. Monomanes, oui, surtout monomanes. Inventeurs et savants fous, utopistes ou bureaucrates, colonisateurs, conquérants. Prométhées au petit pied. Insensibles aux révoltes, aux cris sourds des masses, aux bains de sang. Enfermés en eux-mêmes comme autant de monades, tout adonnés qu'ils sont à leur passion unique, non sans grandeur : pulsion de savoir, de conquête. Mais il y a une résultante de toutes ces forces aveugles, partielles : c'est « cette tempête que nous appelons le progrès ». Elle finit par balayer les personnages eux-mêmes, emportés par le vent de l'Histoire. Ils défilent comme des ombres sur le théâtre du livre, de même qu'ils sont passés sur la scène du monde. Epopée non, jeu de deuil.

Martine BRODA

NUMEROS DISPONIBLES

47. QUEVEDO, ESPRIU, SNYDER - ESPAGNE, LES TOUT NOUVEAUX.
49. COMMUNE DE BUDAPEST : 1919 - G. Lukacs.
53. L'IDEOLOGIE DANS LA CRITIQUE LITTERAIRE.
54. S. TRETIAKOV : FRONT GAUCHE DE L'ART - REALISME SOCIALISTE - JOSE BERGAMIN.
56. POESIES U.S.A.
57. CHILI - ANGOLA - ESPAGNE.
58. POETES PORTUGAIS. - B. BRECHT.
66. POETES BAROQUES ALLEMANDS - G. TRAKL - JEAN MALRIEU.
69. POESIES EN FRANCE (2).
70. POEMES DES INDIENS D'AMERIQUE DU NORD.
71. LE PRINTEMPS ITALIEN, poésies des années 70.
72. AUTOUR DE LA PSYCHANALYSE.
73. BAROQUES AU PRESENT.
74. AVEC ANNE-MARIE ALBIACH.
75. TROBAIRITZ : Les femmes dans la lyrique occitane du Moyen Age.
76. PHILIPPE SOUPAULT - POETES IRANIENS - G. STEIN.
77. COMMENT NOUS ECRIVONS et ensemble IOURI TYNIANOV.
78. POESIE LIBRE ARABE AUJOURD'HUI.
79. VINGT-CINQUIEME ANNIVERSAIRE.
80. LANGUE MORTE.
81. QU'EST-CE QU'ILS FABRIQUENT ?
- 82-83. AVANT-GARDE, POESIE, THEORIE. - POESIE EROTIQUE DE GERTRUDE STEIN. - NOUVEAUX POETES DES U.S.A.
84. LA POESIE, LE VERS : G.-M. HOPKINS.
85. POESIE EN JEUX : L'ECOLE, L'ECRITURE. L'OULIPO.
86. AMOUR AMOUR.
87. CLAUDE ROYET-JOURNOUD.
88. POESIE-PERFORMANCE.
- 89-90. DE L'ALLEMAND : H. Heine, B. Brecht (inédits en français), P. Celan (inédits en français), S. Hermlin, E. Jandl, H.-M. Enzensberger, H. Heisseinbüttel, H. Müller, P. Rühmkorf. V. Braun, O. Pastior, P. Wiens, R. Priessnitz, G. Kienert et de nombreux autres poètes de langue allemande (R.D.A., R.F.A., Autriche, Suisse), présentation A. Lance. Et : Jean Tortel, A.R. Rosa, B. Noël, H. Deluy, P.-L. Rossi, M. Delouze, A. Rapoport. Ch. Tarding, F. Leclerc, H. Kaddour, Ch. Gambotti, Bl. de Prevaux, G.-B. Percet.

91. AVEC COBRA : Poètes expérimentaux des Pays-Bas.
92. QUATORZE POETES D'AMERIQUES LATINES.
93. QUATORZE POETES DU QUEBEC MAINTENANT.
94. TROUBADOURS GALEGO-PORTUGAIS.
95. ALAMO - Littérature, Mathématique, Ordinateurs.
- 96-97. JEAN TORTEL : Etudes, poèmes, critiques, textes, photos, dessins, notes, inédits, recettes, témoignages, entretiens, etc. : G. Arseguel, J.-P. Balpe, A. du Bouchet, P. Chappuis, N. Cendo, G.-E. Clancier, A. Coulange, L. Decaunes, H. Deluy, Ch. Dobzynski, J. Dupin, Cl. Esteban, D. Esteban, P. Getzler, L. Giraudon, J.-M. Gleize, J. Guglielmi, Guillevic, E. Hocquard, Ph. Jaccottet, R. Jean, G. Jouanard, M.F. Jouannic, F. de Laroque, P. Lartigue, J. Laude, G. Mounin, S. Nash, G.-D. Percet, L. Ray, R. Regnaut, M. Ronat, A.R. Rosa, J. Roubaud, Cl. Royet-Journoud, R. Sabatier, J.-L. Sarré, J.-L. Steinmetz, J. Todrani, Toursky, F. Valabrègue, B. Vargaftig, A. Veinstein...
98. JAROSLAV SEIFERT. - POETES DANOIS D'AUJOURD'HUI.
99. DE LA SEXTINE : un vaste panorama réalisé et présenté par Pierre Lartigue, avec des sextines de : Bertolome Zorzi, Pietro Bembo, Scipione Agnelli, François Pétrarque, Salomon Certon, Montemayor, Lope de Vega, Luis de Camoëns, Barnaby Barnes, Martin Opitz, Andreas Gryphius, Ezra Pound, Louis Zukofsky, Elisabeth Bishop, Joan Brossa, etc... *Textes et poèmes* : Anne-Marie Albiach, Claude Adelen, Joseph Guglielmi, Claude Jallamion, Lionel Ray. *Gaston Massat* : poèmes, présentations Armand Olivennes et Lucien Bonnafé.
100. LE TANGO
102. PIERRE REVERDY : H. Deluy, J. Garelli, J. Guglielmi, G. Jouanard, P.L. Rossi, J. Roubaud. Et : Y. Bergeret, Y. Boudier, Ch. Dobzynski, Marie Etienne, J.L. Herisson, A. Lance, Ph. Longchamp - *Tom Raworth, Dylan Thomas, Catulle, Andréa Zanzotto*.
103. 1930 : POEMES D'OUVRIERS AMERICAINS. Henri Lefebvre. Et : Peretz Markish, Haïn Vidal Sephiha Clarisse Nicoïdski-Abinum, J.-P. Balpe, H. Deluy, J.-Ch. Depaule, J. Garelli, B. Noël, A. Olivennes, J.-M. Raynaud.
104. FERNANDO PESSOA : Poèmes, textes, lettres, inédits en France. Présentations : Emmanuel Hocquard, Pierre Hourcade, Rémy Hourcade. EZRA POUND : Les deux « Cantos » non publiés. Et : Marcelin Pleynet, Claude Delmas, Maurice Regnaut, Jean-Louis Giovannoni, Olivier Cadiot.
105. LE MONOSTICHE - LOCHAC : près J. Tortel - CINQ POETES AMERICAINS D'AUJOURD'HUI : Rae Armantrout, Mei-Mei Berssenbrugge, Clark Coolidge, Michael Palmer, Joseph Simas. Et : György Somlyo, Jean Tortel, Esther Teller mann, Yves Boudier...
106. LA FONTAINE : J. Tortel, La Gessée, P. Lartigue, Jacques Réda, Cl. Adelen, Jean Royère, H. Lucot, J.-Ch. Depaule, L. Ray, J.-P. Balpe, Y. Boudier, L. Robeb - MARIO DE SA CARNEIRO - Craig Watson, G. Arseguel, J. Todrani, Christian Tarting, Guy Jannin, Inigo de Satruestgui...

Des mots à ne pas oublier

Javelle : mot d'origine gauloise. Dès le 12^e siècle, au sens de « monceau ». Fagot. Brassée de céréales coupées, qu'on laisse à terre avant de les mettre en gerbes ou en moyettes :

*« La gloire des méchants est pareille à cette herbe
Qui, sans porter jamais ni javelle ni gerbe... »*

Malherbe

Une moyette est un faisceau provisoire de gerbes dressé dans les champs pour soustraire les céréales à l'action des pluies.

Petite rubrique ouverte à nos lecteurs : un ou plusieurs mots peu utilisés, que vous aimez, avec, si possible, un vers dans lequel ce mot est employé.

action poétique

Abonnement
ou
Réabonnement

Nom, prénom, adresse : _____

Je m'abonne pour _____ an (s) à la revue

France - 1 an (4 n^o) 160 F — 2 ans (8 n^o) 290 F

Etranger - 1 an (4 n^o) 250 F — 2 ans (8 n^o) 450 F

Pour l'Etranger : la revue ne peut accepter les chèques libellés en devises étrangères.

- Je désire également recevoir les numéros suivants (voir la liste des n^o disponibles : _____)

— Je vous adresse la somme totale de _____ F

Action Poétique, C.C.P. 4294-55 Paris.

Rue J. Mermoz, Résidence La Fontaine au bois n^o 2,
77210 AVON.

LIRE

- Jean Tortel : Les saisons en cause - Ryôan-ji.
Jean-Claude Milner/François Regnaut : Lire le vers - Seuil.
Jacques Réda : Château des courants d'air - Gallimard.
Philippe Jaccottet : Une transaction secrète - Gallimard.
Hans Magnus Enzensberger : Mausolée - Alinéa.
Christian Prigent : La voix-de-l'écrit : Moulin de Ventabren.
Clément Marot : L'adolescence clémentine - Poésie/Gallimard.
Claude Esteban : Critique de la raison poétique - Flammarion.
Lydie Gordey : Leer - P.O.L.
Georges Ribemont-Dessaignes : Ecce homo - Poésie/Gallimard.
Roman Jakobson : Russie Folie Poésie - Seuil.
Fernando Pessoa : Opium à bord - Unes.
Axel Gauvin : Faims d'enfance - Seuil.
Jean-Pierre Boyer : Vue générale - Spectres familiers.
Octavio Paz : Le feu de chaque jour - Gallimard.
Eric Audinet : La vie à la campagne - Spectres familiers.
Maurice Roche : Je ne vais pas bien mais il faut que j'y aille - Seuil.
Ramon Gomez de la Serna : Seins - Ryôan-ji.
Jean Daive : Narration d'équilibre 5 - P.O.L.
Gérard Arseguet : Ce que parler veut dire - Ulysse.
Roger Laporte : Lecture de Paul Celan - Ulysse.
Roger Giroux : Journal du poème - Unes.
Hédi Kaddour : Le charbon mauve - Ipoméé.
Paul Louis Rossi : Nantes - Champ Vallon.
Louis Paul Guigues : Labyrinthes - Ryôan-ji.
Dominique Buisset/Jacques Jouet : La Vive - Abaca.
Marie Étienne : Les barbares - Lettres de casse.
Miguel Torga : A la proue d'un navire de roc - Le Tout sur le Tout.
Jude Stéfán : Alme Diane - Le temps qu'il fait.
Rutebeuf : Poèmes d'infortune et autres... - Poésie/Gallimard.
Robert Sabatier : Lecture - Albin Michel.
Dominique Grandmont : Chant III sur la terrasse des morts
L'échoppe.
Stanislas Rodanski : Horizon perdu - Comp'act.
Jean-Loup Trassard : Tardifs instantanés - Gallimard.
Maïakovski : Poèmes, 1924-1930, T. 4 - Messidor.
Boris Gamaleya : Zanaar parmi les coqs - A.G.M.
Joseph Guglielmi : Couleurs à l'oubli pareilles - Ecbolade.
Florence Delay : Petites formes en prose pour Edison - Hachette.
Michelle Grangaud : Memento fragments : P.O.L.
Poésie contre le racisme, anthologie par G. Noiret - Messidor.
Joseph Guglielmi : das, la mort - Parenthèses.
Emmanuel Hocquard : Un privé à Tanger - P.O.L.
Eric Clémens : De r'tour - T.X.T.
Josée Lapeyrère : La Quinze chevaux - Flammarion.
Jean Todrani : Comme - Ecbolade.

CARI DE POULET

Dans le numéro du dimanche 20 décembre 1874, huitième livraison de « La dernière mode », éphémère tentative d'une revue pour grand public distingué, Mallarmé, qui joue là les chefs de bouche comme à la page suivante les grands couturiers, donne une recette « Moulontani pour le réveillon » (elle est signée « Olympe, Négrresse ») dans laquelle on peut lire : « Faire revenir un oignon dans le beurre avec du *cari* et du safran jaune de l'île Bourbon, et y mettre un poulet découpé... ». Après Flaubert, et quelques autres, Mallarmé utilise ici un mot attesté, alors, depuis plus d'un siècle et demi : « caril » (1602), de « carri » ou « kari », mot tamoul désignant un ragoût, parvenu au français par l'intermédiaire du portugais. On le retrouve dans de nombreuses langues. On dit et on écrit aujourd'hui indifféremment « cari », « carry » ou « curry » (forme anglaise venue au XX^e siècle dans le train du français haïssable). Le cari est un assaisonnement, d'origine indienne composé de piment, de curcuma (proche du safran), de gingembre, coriandre, clou de girofle, thym, ail... Cari de canard, cari de porc, de bœuf, de cabri, saucisses, thon, morue, hareng, crevettes, poissons frais, séchés, salés, légumes divers, les caris ne se comptent pas. Voici le cari de poulet tel qu'Axel Gauvin, avec l'aide des enfants, l'a préparé pour notre repas du samedi 13 décembre dernier, cependant que nous traçons les grandes lignes de ce numéro.

Le poulet, vidé et plumé, est coupé en morceaux. Ils sont mis au feu, soutenu, en poëlon, dans l'huile. Bien laisser dorer. Poser les morceaux de poulet rôtis dans un plat de terre chaud. Mettre les oignons, au moins quatre par poulet, coupés en rondelles, à risoler dans le poëlon, avec l'huile imprégnée du goût du poulet saisi. Les oignons devenus roux, ajouter la crème d'ail (cinq ou six gousses), de gingembre (une demi-cuillerée à soupe), de sel et de piment à convenance (Axel, les enfants mangeaient avec nous, n'a pas mis de piment), le tout pilé entre temps. Ajouter le curcuma (une forte cuillerée à café). Ajouter le thym. Ajouter quelques tomates pelées. Poivrer légèrement. Faire réduire. Ajouter les morceaux de poulet. Un demi-verre d'eau. Couvrir. Petit feu.

Préparer le rougail-mangue (rougail : du tamoul « ouroukaille » fruit vert confit) : une mangue verte coupée en petits dés (pas une bouillie) mise à tremper un moment dans de l'eau salée. Egoutter. Presser dans un torchon. Poser la mangue ainsi traitée dans un plat creux, huile, piment, sel, oignon en fines tranchettes. C'est le rougail haut de gamme.

Haricots blancs ou lentilles, cuisson à part. Passer dans une petite marmite avec oignon roussi et ail. Servir : riz blanc, toute table créole se soutient de riz, poulet dans sa sauce, grains (haricots ou lentilles), rougail. Ne pas mélanger dans son assiette, s'il vous plaît. Manger de concert. C'est beau, c'est coloré, c'est bon, c'est relevé. C'est bien.